John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

math
40
119

ETAT
POLITIQUE ACTUEL
DE
L'ANGLETERRE,
OU
LETTRES
SUR LES ÉCRITS PUBLICS
de la Nation Angloiſe relativement aux circonſtances préſentes.

Still by herſelf abus'd or diſabus'd. Pope.

Continuellement abuſée ou déſabuſée par elle-même.

M. DCC. LVII.

ETAT

POLITIQUE ACTUEL

DE

L'ANGLETERRE.

AVERTISSEMENT.

LEs Anglois ne ſe ſouviennent point d'avoir jamais ſoutenu contre aucune Nation une guerre auſſi ruineuſe pour leurs véritables intérêts, que celle dans laquelle ils ſont actuellement engagés contre la France. Ce n'eſt pas ſeulement par le mauvais ſuccès de leurs armes dans preſque tous les endroits où ils avoient des vûes offenſives, ni par les pertes immenſes que les armes victorieuſes de leurs Ennemis leur ont fait ſupporter; quoique ce ſoient des déſavantages bien réels & qui influent puiſſamment ſur l'état à venir de la Grande-Bretagne; mais c'eſt par d'autres malheurs dont les ſuites ſont encore plus terribles: l'interruption de leur Commerce, l'épuiſement de leurs Finances, la perte

de leur Crédit, le renverſement de leurs Conſtitutions ; malheurs qu'ils n'ont jamais éprouvés dans aucune guerre comme ils les éprouvent dans celle-ci, & qui ne les conduiſent à rien moins qu'à un anéantiſſement total de leurs moyens & de leurs forces. Peut-être le cri général de la Nation dans l'extrémité où elle ſe voit réduite, bien différent de ces clameurs par leſquelles on lui a fait demander la guerre, opérera-t-il un changement ſalutaire dans les vûes & dans les meſures de ceux qui veillent à ſes intérêts. Mais ſoit que cet heureux changement doive arriver bientôt, ou ſe faire encore long-tems ſouhaiter par les gens capables d'en ſentir la néceſſité pour l'Angleterre, & les avantages pour les Puiſſances qui aiment la tranquillité ; il eſt toujours certain que les

perſonnes qui ſont quelque étude des intérêts des Nations, & qui aiment à porter juſques dans l'intérieur de chaque Etat leurs recherches curieuſes, ne peuvent choiſir un tems plus propre que celui-ci pour s'inſtruire parfaitement de tout ce qu'on peut deſirer de ſavoir ſur la Grande-Bretagne. Tant qu'un Etat eſt environné des rayons éblouiſſans d'une proſpérité apparente, c'eſt en vain qu'on le conſidére : on voit ſi imparfaitement les objets, qu'il eſt impoſſible d'en porter un jugement aſſuré. Mais cet Etat éprouve-t-il à un certain point les diſgraces du ſort ? c'eſt alors que diſparoît l'éclat trompeur qui le déroboit à tous les regards : ſa fauſſe gloire s'évanouit, & ce qui reſte eſt le ſujet propre de notre étude & de nos obſervations. Comme les affaires de l'Angle-

terre n'ont jamais été dans une criſe plus forte, jamais auſſi la fermentation n'a été plus grande parmi les Anglois. Tandis que la Nation fait au dehors les derniers efforts pour pouſſer une guerre qui doit entraîner ſa ruine, il ſe livre au dedans une guerre qui n'eſt pas moins animée entre ceux qui travaillent à accélérer la perte de l'Etat, & ceux dont l'intérêt eſt de la prévenir. Juſqu'à préſent cette guerre intérieure s'eſt faite par écrit de part & d'autre, & ce ſont les Gazettes, les Journaux, & nombre de Brochures politiques, qui ont ſervi de champ de bataille. Il ne faut pas en dire davantage pour qu'on ſache le motif par lequel on s'eſt déterminé à mettre au jour les Lettres ſur les Ecrits publics de la Nation Angloiſe relativement aux circonſtances préſentes. *La*

perſonne qui reçoit ces Lettres étoit diſpoſée à les communiquer à ſes Amis : on l'a engagée ſans peine à donner une plus grande étendue à ſa complaiſance ; & elle n'a point trouvé qu'il y eut d'inconvénient à mettre les ſentimens du Public d'un Pays ſous les yeux du Public de toutes les Nations. Chacune de ces Lettres contiendroit trop peu de matiére pour qu'on les donnât ſéparément: on attendra donc qu'il y en ait un nombre ſuffiſant pour faire un volume ; & comme on ſent la néceſſité d'être toujours à la ſuite des affaires courantes, on fera en ſorte qu'il paroiſſe au moins trois volumes de cette eſpece dans le cours de deux mois. On promet, avec la continuation de ces Lettres, une Carte du théâtre de la guerre en Amérique.

TABLE.

LETT. I. *INTRODUCTION*, p. 1
LETT. II. *Différentes piéces sur l'Etat actuel de la Nation Angloise*, 43
LETTRE III. *Adresses au Roi. Instructions de différentes Provinces & Villes d'Angleterre à leurs Représentans en Parlement*, 60
LETTRE IV. *Sur les changemens survenus dans le Miniſtére*, 96
LETTRE V. *Sur les Milices*, 109
LETTRE VI. *Nouvelles diverſes*, 130
Angleterre, 132
Irlande, 151
Amérique, 153
Indes Orientales, & Afrique, 175

Fin de la Table.

LETTRE

LETTRE I.

INTRODUCTION.

VOUS me priez, Monſieur, de vous envoyer quelques Extraits des *Ecrits publics*, ſur l'état préſent de la Nation Angloiſe. Vous me ſuppoſez donc pour les affaires politiques, un peu de ce goût & peut-être de cette paſſion, qui prend ſur nous tant d'empire, lorſque nous ſommes une fois bien perſuadés, que l'étude propre de l'homme, c'eſt l'homme même. Que je vous ſais bon gré d'une opinion par laquelle vous faites ſi naturellement l'apologie de

mon eſtime toute particuliére pour cette étude, & de mon reſpect pour tous ceux qui ont eû le bonheur de s'y livrer avec ſuccès. Je vous le déclare donc, Monſieur; après les ſoins que je dois aux affaires qui ont comme fixé mon ſéjour à Londres; mes plus chéres occupations ſont celles de l'Obſervateur le plus curieux & le plus infatigable. Continuellement je lis, j'écoute, ou je queſtionne : je ne quitte mon Cabinet où abondent les écrits politiques de toute eſpéce, que pour parcourir ſucceſſivement toutes les différentes Aſſemblées où je ſais que l'entretien roule uniquement ſur les affaires de la Nation. Outre des traductions, je fais ſans ceſſe des extraits & des notes de ce que je vois & de ce que j'entens; & je me procure,

autant que je le puis, toutes les connoiſſances néceſſaires pour me faire appercevoir les liens par où les événemens préſens tiennent au paſſé & s'enchaînent dans l'avenir. Eſpérez-vous à préſent que vos vûes ſoient remplies ? Vous ne me demandez que quelques Extraits des Ecrits publics ſur l'état actuel de ce Royaume ; & moi je veux vous faire part de tout ce que je poſſéde. Tant que je n'ai travaillé que pour moi ſeul, j'ai fait les plus grands efforts pour raſſembler tout ce qui a paru d'intéreſſant dans ce genre: je vais partager mes richeſſes avec un ami ; je vous laiſſe à juger, ſi c'eſt un motif capable de rallentir mon ardeur. Enfin, Monſieur, il faut ſatisfaire votre curioſité au-delà de vos eſpérances : il faut vous envoyer tout ce qu'on pourra découvrir :

comptez y donc ; & en même tems ſur toute la diligence dont vous répond mon zéle. Je ne vous parlerai point de la multitude des ſources où on pourra puiſer les connoiſſances que vous voulez avoir : il n'y a rien à vous apprendre de nouveau ſur cet article. Je ne vous dirai pas non plus qu'il n'y a jamais eu de tems où un ſi grand nombre d'événemens ſe ſoient réunis pour rendre ces connoiſſances plus intéreſſantes. Vous ſavez que le Parlement eſt ſur le point de s'aſſembler ; que les pertes accumulées de la Nation la mettent au déſeſpoir : que ſon cri eſt général ſur le mépris qu'on fait de ſes Conſtitutions, ſur l'interruption preſque totale de ſon Commerce, & ſur la cherté exceſſive des denrées : vous ſavez les nombreux change-

mens ſurvenus dans le Miniſtére, ainſi que la ferme détermination où eſt le Peuple d'exclure du Royaume tous les Etrangers, & de faire établir une Milice Nationale. Tout détail préliminaire ſur ces différens points connus univerſellement au-dehors, ne vous ſeroit d'aucune utilité. Mais puiſque je m'engage à vous envoyer tous les écrits où l'intérieur le plus caché de l'état actuel de la Nation eſt mis dans le plus grand jour; c'eſt ici le lieu d'une *introduction* qui ſoit comme un précis de tout ce qu'il eſt bon de connoître ſur cette matiére. C'eſt donc par-là que je vais commencer; me réſervant à vous rendre compte par ma premiére Lettre de l'ordre que je ſuivrai dans ma correſpondance avec vous. Je ne veux mettre

aujourd'hui d'autre tableau ſous vos yeux que celui qui doit précéder tous ceux dont mon deſſein eſt de vous enrichir. Il ſeroit ſuperflu de vous dire que je ne ſuis point l'Auteur de ce Tableau ; vous reconnoîtrez aſſez, qu'il eſt de la main d'un Maître. Le pinceau vous en paroîtra comme à moi d'une grande délicateſſe : il n'y a rien à déſirer dans la maniére dont le ſujet eſt traité ; & je ne crois pas qu'on ait oublié un ſeul des objets qui pouvoient lui donner quelque mérite. Quittons le figuré : l'ouvrage dont je vous envoie la traduction a été fait, ainſi que *le Peuple inſtruit*, peu de tems avant les changemens ſurvenus dans le Miniſtére. Il a pour titre en Anglois : *The ſtate of the Nation conſider'd with reſpect to a French* Invaſion, ce qui

en François ſignifie, *L'Angleterre eſt-elle dans un état à craindre une* Invaſion *de la part de la France ?* Vous conviendrez, Monſieur, que rien n'a plus de rapport aux circonſtances préſentes ; quand vous l'aurez lu, vous en ſerez encore plus perſuadé. Voici le jugement qu'en a porté le plus eſtimé des Journaux Anglois : je le tire du quatorziéme volume de ce Journal, (Monthly review) année 1756. pag. 366.

„ L'ouvrage intitulé *The ſtate of the Nation conſider'd with reſpect to a French invaſion* eſt une ſatyre des plus „ neuves & des mieux imaginées, ſur la Nation & ſur la „ Cour. Nous n'en connoiſſons „ pas de mieux écrits ſoit en „ vers ſoit en proſe. Il ne nous „ paroît point ſuſceptible d'un

» extrait ; & nous ſommes con-
» vaincus que tous ceux qui le
» liront en ſeront très-contens,
» & conviendront de n'avoir ja-
» mais vû un morceau d'ironie
» plus agréable.

L'Angleterre eſt-elle dans un état à craindre une invaſion *de la part de la France ?*

Il eſt dangereux d'épouvanter une Nation par de fauſſes allarmes ; c'eſt l'expoſer à ſe familiariſer avec les plus juſtes ſujets de crainte. Le tems ne manque jamais de redreſſer nos vûes ; & en nous révélant la vérité, il nous rend honteux de nos frayeurs peu raiſonnables. L'invaſion des François dans la Grande-Bretagne eſt une véritable chimére ; mais ſi nous devions être déſabuſés ſur ce point, falloit-il que ce fût l'affaire du tems ? & quel ſeroit l'homme que la crainte de cette invaſion tourmenteroit encore, ſi les efforts naturels de notre raiſon euſſent été ſecon-

dés à propos ? Les terreurs paniques que les hommes s'inſpirent mutuellement, ne ſont pas faciles à détruire tant qu'ils ne ſe ſervent pas des lumiéres de la raiſon ; mais on a bientôt effacé leur impreſſion par le ſecours d'une réflexion ſagement conduite.

Dès le commencement des troubles nous nous ſommes crus menacés d'une invaſion par les François. Il ne nous eſt venu depuis ce tems-là preſque aucunes nouvelles des Côtes de France, qui ne nous ayent confirmés dans cette opinion : le Gouvernement s'eſt mis en état de recevoir l'Ennemi : des armemens nombreux ont été préparés pour opérer notre ſécurité ; mais qu'eſt-il réſulté de toutes ces ſages précautions ? le danger nous a paru plus grand & plus réel.

Les gens qui ne ſe bornent point à l'étude de leurs intérêts perſonnels, ſont en ſi petit nombre, qu'il ne faut point s'étonner s'il y en a eu tant qui ayent pris le change ſur un point qui ſembloit ne les concerner qu'a-

vec tout le reſte de la Nation ; & comme la Nature n'a pas donné à tous les hommes la faculté de penſer & de réfléchir, la plûpart d'entre nous ont trouvé qu'il étoit plus ſimple & plus facile de s'abandonner à des frayeurs extravagantes, que de fatiguer leur eſprit par des réflexions capables de les rapprocher du vrai.

Je conviens cependant qu'il faut faire grace à la majeure partie de la Nation, du ridicule qu'elle ſemble s'être attiré par une telle conduite. Il n'y a que fort peu de Sujets de la Grande-Bretagne, qui connoiſſent les moyens & les facultés des deux Couronnes, & qui ſachent certainement ſi les François peuvent tenter une invaſion, & juſqu'à quel dégré leur entrepriſe ſeroit ſecondée par l'état où le Royaume ſe trouve actuellement. Il eſt cependant eſſentiel de réſoudre ces deux queſtions avant que de s'effrayer ſoi-même, & d'effrayer les autres par des dangers qui peuvent fort bien n'être qu'imaginaires.

Celui qui contribue à détourner

les malheurs qu'il redoute pour sa Patrie, & celui qui travaille à dissiper ses craintes mal fondées, la servent tous deux utilement : c'est un mérite que de ne point désespérer de la République. On ne peut pas répondre de ne se point tromper dans ses conjectures sur l'avenir ; mais au moins est-ce une erreur pardonnable que celle d'un homme qui ne désire que le bien de sa Nation, & qui ne pêche que par trop d'envie de rassurer & de consoler ses Compatriotes.

Quelles sont les facultés de la France, pour exécuter son projet d'invasion? C'est ce qu'aucun Anglois ne peut déterminer plus sûrement que ces illustres personnages qui sont informés des moindres particularités de tous les desseins secrets de cette Puissance, & qui connoissent dans le plus grand détail l'état de ses Finances, de ses Armées & de sa Marine : ils savent aussi parfaitement ce que l'Ennemi est en état d'exécuter de ses divers plans d'opérations, qu'ils sont instruits des mesures qu'ils doivent prendre pour les traverser :

ce ſont des lumiéres dont nos Miniſtres ont le privilége excluſif : ils les poſſédent à un dégré ſupérieur ; mais de ce que perſonne ne lit comme eux dans l'intérieur de notre Ennemi, on ne peut point en inférer que la queſtion ſoit décidée. Le point qui nous reſte à déterminer, c'eſt de ſavoir ſi l'état actuel de la Grande-Bretagne peut favoriſer les vûes d'invaſion de la France ? A moins que cela ne ſoit démontré poſſible par le génie & par les mœurs de la Nation, par l'état actuel du Gouvernement, & par le genre d'eſprit de ceux qui en tiennent les rênes, je prétends que nos craintes ſont auſſi déplacées & auſſi extravagantes avant que l'invaſion ait lieu, que le défaut de fermeté & de courage pourroit être honteux & ridicule, ſi la deſcente étoit faite.

S'il faut bien des circonſtances différentes pour qu'une Nation repouſſe avec ſuccès les efforts d'un Conquérant qui veut l'envahir ; il n'en faut pas moins pour qu'il ſoit abſolument impoſſible à cette Nation d'y réſiſter : elle doit ſe trouver preſque

généralement hors d'état de défenſe, & n'être gardée que par des troupes imaginaires, ou, comme on dit, des *troupes de papier* : terme devenu à la mode dans nos armées ; mais qui ne ſonne pas tout-à-fait ſi bien pendant la guerre que pendant la paix.

Celui qui veut mettre dans ſa dépendance les ſujets de cette Nation, ne peut ſe diſpenſer d'avoir parmi eux un nombre conſidérable de gens dévoués à ſes intérêts : il doit être aſſuré que leurs inclinations les éloignent de l'amour de leur Patrie ainſi que de leur attachement à leurs Conſtitutions & à leur Gouvernement : il faut qu'il ne puiſſe point douter qu'ils ſont diſpoſés, (& ſurtout ſi ce ſont des Inſulaires) à le recevoir comme un libérateur ; car il ne doit ſe flatter d'aucun ſuccès, ſi on ne le regarde généralement que comme un ennemi.

Le gros du Peuple ſera ſans doute ſi corrompu & ſi pervers, qu'il ne lui aura jamais manqué que l'occaſion d'abandonner la cauſe commune & de trahir les intérêts nationaux : les

Chefs de l'Etat ſeront de vils mercénaires, & la Nation ſe ſera trouvée toute décidée à ſe vendre, même avant que l'ennemi eût fait les premiéres démarches pour la ſubjuguer : ces ames vénales ſeront en même tems comme abruties par un engourdiſſement & par une ſtupidité ſi étranges, qu'elles ne pourront faire ſeulement la comparaiſon de l'effet précieux qu'elles vendent, avec le prix qu'on leur en donne ; elles ſeront toutes prêtes enfin à ſacrifier à quelque profit honteux, tout ce qu'elles poſſédent de plus que leur vie infâme & leurs intérêts.

Ce ne ſera pas ſeulement ſur la vénalité des Chefs que l'uſurpateur pourra fonder ſon appui ; mais ce ſera auſſi ſur le caractére de quelques-uns d'entr'eux, & ſur des ſentimens que leur auront inſpiré ou des préjugés d'éducation, ou des préjugés héréditaires, ou une ambition qui ne peut trouver à ſe ſatisfaire que dans une révolution : il faut en même tems qu'il établiſſe ſes eſpérances ſur les diſpoſitions d'une grande par-

tie des Peuples à recevoir avec joie les changemens qu'il promet d'introduire ; ſoit que cela procéde de quelque ſujet réel de mécontentement, comme d'un gouvernement trop rigoureux, ou d'une averſion qui leur auroit été ſuggérée pour leurs Conſtitutions.

Il faut encore que le marché ait été fait d'avance avec ceux qui ſe laiſſeront ſéduire : que ce marché ait été conclu par des émiſſaires : qu'une correſpondance ait été établie, & qu'il y ait eu de la connivence ; car il ſeroit difficile qu'une telle correſpondance eût manqué d'être découverte, ſi elle n'eût été entretenue auparavant avec ceux-mêmes qui avoient le pouvoir d'en empêcher l'effet.

Ces ſeuls obſtacles, car j'en pourrois rapporter bien d'autres, ſeroient capables d'ôter à une armée de Héros, toute la réſolution & tout le courage néceſſaire pour une invaſion. Dira-t-on que ce portrait eſt la vraie reſſemblance de la Nation Britannique ? Au moins ſeroit-ce une vérité que la bienſéance ne permet-

troit pas de publier. Mais, s'il eſt notoire & inconteſtable que rien ne reſſemble moins au caractére de la Nation ; quel tribut d'éloges ne devons-nous pas à ceux qui ſe tourmentent ſur des dangers qui ne ſubſiſteront jamais, tant que l'état des choſes ne ſera point tel que nous venons de le repréſenter ?

Il eſt cependant une ſorte de timidité qui peut paſſer pour une qualité naturelle dans le plus grand nombre, & à laquelle il faut accorder quelque indulgence : il en eſt encore une qu'on peut regarder comme une maladie contagieuſe, & qui, ſur la moindre apparence de quelque danger public, fait des progrès ſi rapides dans les eſprits, qu'elle les ſaiſit & les accable avant même qu'ils aient eu le tems de faire la plus légére attention ſur l'état intérieur des choſes. Ces conſidérations me déterminent à travailler à la guériſon de mes compatriotes : bien loin de leur faire les reproches qu'ils ſembleroient mériter, raſſurons-les plutôt en leur démontrant

démontrant par les preuves les plus claires, qu'ils ne doivent point avoir la moindre appréhenſion ; faiſons voir combien il eſt peu probable qu'une Nation, dans les diſpoſitions où eſt la nôtre, & dans les conjonctures où elle ſe trouve, puiſſe, même après l'invaſion exécutée, devenir la conquête de ſon ennemi.

Il n'y a point dans le monde entier, de Peuples plus invariables dans leurs principes & plus difficiles à corrompre, que ceux de la Grande-Bretagne : que ce ſoit l'effet de leur grand commerce ou de l'état de proſpérité où ce commerce les maintient, les voies indirectes par leſquelles on s'enrichit ailleurs, ne ſont nulle part moins connues & moins pratiquées que chez eux. C'eſt donc un bonheur qu'ils aïent la liberté de choiſir & de nommer les Membres de leur Parlement. Les Etrangers ne voient jamais ſans une nouvelle ſurpriſe, les preuves ſinguliéres de déſintéreſſement que donnent les Anglois dans ces Elections ;

& il eſt d'autant plus extraordinaire que la ſéduction y ait quelque part, que l'étonnante quantité de * ſermens qu'on fait prêter à cette occaſion, ne permet pas qu'on en ait ſeulement l'idée. Si des perſonnes de quelque rang ou de quelque fortune convoitent l'honneur de repréſenter un corps auſſi épuré, auſſi reſpectable, rien ne s'accorde mieux avec les merveilleuſes qualités de ce Peuple ; car l'Aſpirant n'établit jamais, au moins en public, ** l'eſ-

* Tous ceux qui *votent* pour l'Election des Membres du Parlement prêtent ſerment de *voter* avec la plus grande impartialité, & de ne *voter* que pour celui des *Candidats* qu'ils eſtiment le plus attaché aux intérêts de la Patrie.

** Les *Candidats* ſe font connoître au Public, non-ſeulement en rendant viſite à tous ceux qui ont droit de voter, dont le nombre eſt prodigieux ; & en faiſant tenir table ouverte pour eux dans pluſieurs fameuſes Auberges, quelquefois pendant des mois entiers ; mais encore en faiſant diſtribuer dans les Places & dans les rues des Imprimés ſignés d'eux, où chacun ſupplie très-humblement Mrs. les Electeurs de le préférer à ſes Compétiteurs en conſidération des grandes

poir de réuſſir, que ſur de fortes aſſurances ſignées de ſa propre main, de demeurer inviolablement attaché aux intérêts de ſa Patrie.

De ce Peuple qui fait un ſi bon uſage du droit d'élire ſes Repréſentans, paſſons aux Candidats ſur qui s'arrête ſon choix. Ils ſavent que la cauſe qui leur eſt confiée eſt celle de leur Patrie ; il n'en eſt donc point pour eux de plus grave ni de plus importante : leur premier ſoin eſt de bien étudier leurs devoirs ; & dès qu'ils en connoiſſent toute l'étendue, ils ne s'occupent plus qu'à les remplir. C'eſt avec la plus ſérieuſe attention & avec une impartialité à l'épreuve, qu'ils peſent & qu'ils examinent toutes les ouvertures, tous les raiſonnemens qui peuvent avoir trait, ne fût-ce même que de fort loin, aux intérêts de la Nation ; & rien au monde ne les obligeroit à ſe décider ou à donner leur voix avant cette opération ſi indiſpenſa-

proteſtations qu'il fait d'être incorruptible ; & ils remercient de la même maniere & par la même voie lorſqu'ils ſont élûs.

ble. On ne peut nier que la longueur des ſéances fatigue quelquefois l'attention : que la multitude embarraſſante des raiſons tient comme en ſuſpens les facultés de l'ame ; mais un Membre du Parlement ne ſort auſſi que plus glorieux de l'Aſſemblée, lorſqu'après de longs & vigoureux débats, la queſtion ſe trouve complettement décidée par une pluralité de voix conſidérable : c'eſt une ſatisfaction qui dédommage plus que ſuffiſamment de la patience qu'on a eue d'entendre les argumens que le plus petit nombre s'eſt vainement efforcé de ſoutenir.

S'il arrive, par un grand hazard, que des gens conſtitués en dignité & en pouvoir, cherchent à réunir les opinions ſur quelque point qui les intéreſſe particuliérement ; ils ſavent qu'il n'eſt pour eux qu'un ſeul moyen de réuſſir : c'eſt de n'alléguer que des raiſons ſolides & importantes. Ce ſeroit de toutes les abſurdités la plus ridicule, que de ſoupçonner un fidéle & zélé Repréſentant du Peuple de ſe laiſſer domp-

ter par les menaces, ou gagner par les promeſſes : on ne lui arrache ſon conſentement que par la force majeure des preuves ; bien loin qu'il ſoit capable de ſe prêter à de baſſes & triviales conſidérations.

Je conviens que tous les cœurs ne ſont pas également incorruptibles, & qu'il eſt tel de nos Repréſentans que des infirmités cachées entretiennent dans la diſpoſition que la ſéduction eſt bien aiſe de trouver, lors même qu'elle déguiſe le moins ſes manœuvres criminelles ; mais il ſeroit toujours également impoſſible que la cauſe de la Patrie ſouffrît d'un pareil inconvénient. En effet, de ce qu'il y auroit des ſujets préparés pour la ſéduction, ſeroit-il raiſonnable d'en inférer qu'il y eût auſſi des ſéducteurs ? Non, les perſonnes qui ſeules pourroient en faire le métier, ſont par elles-mêmes & par la conduite qu'on leur voit tenir, trop au deſſus d'un moyen ſi bas, pour qu'on les juge capables de l'employer, au moins publiquement.

Si l'attrait des récompenſes opére ſi peu d'effet, on peut être aſſuré que la crainte de déplaire n'en opérera pas davantage. Le Parlement eſt libre ainſi que tous les Membres qui le compoſent ; & comme on ne peut en convaincre un ſeul d'avoir vendu ſon ſuffrage & d'en avoir reçu ou attendu le prix ; il n'eſt de même poſſible à perſonne de prouver qu'il y ait eu jamais un de ces Repréſentans à qui ſa conduite au Parlement ait fait perdre quelque place, quelques penſions, ou quelque diſtinction.

Si les Hiſtoriens rendent juſtice à notre ſiécle, nous ferons une brillante figure aux yeux de la poſtérité. Chacun de nos Repréſentans ne ſonge qu'à ſoutenir les droits inconteſtables de la Nation, & notre Sénat Britannique eſt ſi peu troublé dans la jouiſſance de ſes immenſes prérogatives, que les Miniſtres mêmes approuvent hautement les réſolutions priſes en Parlement après les débats les plus animés, bien loin d'en murmurer ou de s'en plaindre.

Eſt-il étonnant que cet auguſte Corps ſoit ſi univerſellement reſpecté ; puiſque ſes délibérations ſont par elles-mêmes autant de preuves de la droiture & de la ſageſſe de ſes opérations ? Que de raiſons conſolantes pour tous ceux d'entre nous qui n'ont qu'une médiocre portion de bon ſens & de lumiéres ! rien ne les empêche de ſe repoſer ſur la prudence & ſur l'intégrité de leurs Repréſentans, quand l'utilité de toutes les meſures que ſuit le Parlement leur eſt ſi clairement démontrée.

De-là cet air gai & content qui brille généralement ſur tous les viſages. Il eſt vrai que l'accroiſſement aſſez remarquable d'une dette nationale de quatre-vingt millions ſterling, n'inſpire pas tout-à-fait une ſatisfaction auſſi générale que le pourroit faire la réduction ou la ſuppreſſion d'un impôt ; mais il eſt bon que les choſes de cette nature ſoient difficiles à concevoir : c'eſt par-là que s'augmente le crédit de ceux dont les actions & les raiſon-

nemens ne ſont point à la portée des eſprits ordinaires.

Il y a auſſi quelques points de la conduite du Parlement qui pourront embarraſſer & inquiéter ceux mêmes qui voient avec le plus de tranquillité & de réſignation tout ce qui ſe paſſe. Il n'eſt pas aiſé, par exemple, d'appercevoir l'utilité de notre dernier * Traité avec la Ruſſie. Que cinquante-cinq mille hommes ſoient pris à notre ſolde pour envahir & mettre au pillage le Pays d'un de nos Alliés, rien n'eſt peut-être plus conforme aux régles de la raiſon & aux grandes maximes de ceux qui gouvernent les Etats; mais on ne ſaiſit pas d'abord la ſageſſe de cette politique : ce n'eſt pas de ces choſes qui, comme on dit, ſautent aux yeux. Qu'un Traité ait été fait enſuite avec ce même Allié pour rendre inutile le ſecours des cinquante-cinq mille hommes

* Les différens Traités de la Grande Bretagne depuis le commencement des troubles ſur l'Ohio ſont diſcutés très au long dans le *Peuple Inſtruit*, Brochure *in*-12. 1756.

qu'on

qu'on s'étoit assuré dans l'autre ; cela répand un peu plus de clarté sur la matiére ; mais la question, à quelques égards, reste encore indécise : pourquoi avoit-on demandé ces cinquante-cinq mille hommes ? Que soixante-dix-neuf mille hommes soient regardés comme le *Contingent* de la Grande-Bretagne, pour la défense du Corps Germanique, c'est encore un problême difficile à résoudre. Que l'on se retranche douze vaisseaux de ligne pour payer douze mille hommes entiérement inutiles ; & que pour la seule promesse de soixante-sept mille hommes on se détache de cent quarante mille livres sterling dans des circonstances où le crédit national ne laisse pas que de se trouver resserré par un emprunt de deux millions sterling pour les besoins urgens de la Grande-Bretagne, cela n'est pas non plus tout-à-fait clair & intelligible ; mais un seul argument peut rendre à des esprits si disposés à tout croire pour leur tranquillité, la sérénité la plus complet-

te ; en effet, les Traités avec la Ruſſie & avec Heſſe-Caſſel ont été approuvés par une pluralité de voix auſſi conſidérable qu'on auroit pû le deſirer, quand leur néceſſité auroit été beaucoup plus conſtante.

Cet état de contentement dont jouit la Nation Britannique, n'a rien qui ſurprenne, ſi l'on prend la peine de remarquer avec quels égards particuliers on ménage les intérêts du Peuple dans tous les cas en général qui concernent ſes conſtitutions & ſes prérogatives. C'eſt très ſérieuſement qu'on tient les Loix fondamentales du Royaume pour ſacrées & inviolables : aucun Miniſtre ne ſe ſervira de ſon autorité pour les enfreindre, ou pour en violer une ſeule clauſe tant qu'il y aura un Parlement aſſemblé ; il ſeroit trop dangereux de s'attirer l'indignation de ce zélé défenſeur de la Patrie.

Les ſubſides ſont toujours appliqués avec le plus grand ſcrupule à l'uſage pour lequel ils ont été accordés : on ne ſe hazarderoit pas, même dans un beſoin réel & preſſant,

à en changer la deſtination ; & bien moins oſeroit-on le faire par conſéquent, ſi la néceſſité n'en étoit pas bien reconnue, à moins qu'on n'eût auparavant conſulté les Repréſentans de ceux à qui cet argent appartient. Si quelqu'un des principaux Directeurs de nos finances refuſoit de ſe prêter à une conduite contraire, non ſeulement ſa fermeté lui mériteroit les applaudiſſemens & les éloges de ſes Compatriotes; mais ſa fidélité ſeroit encore récompenſée par les marques les plus ſignalées de la ſatisfaction du Prince.

Ce ſeroit en vain qu'un Candidat qui aſpire à une place de confiance, chercheroit de l'appui dans ſes protecteurs ; le mérite eſt la ſeule recommandation à laquelle on ait égard : & les places ne ſont pas ſi courues qu'on ſe l'imagineroit. La multitude qui s'empreſſe de ſe trouver à l'audience d'un Grand, n'y eſt conduite que par l'impulſion de ſon reſpect & de ſon attachement pour les qualités perſonnelles de celui dont elle compoſe le cortége. Que peut-

on voir de plus beau que le mérite dans l'élévation ? tous ceux qui l'entourent & qui le contemplent, ſont autant de gens épris de l'amour de la vertu : ils ne ſont là que pour raſſaſier leurs yeux de ce raviſſant ſpectacle. Quelque part que les gens de mérite ſoient cachés, on les va chercher dans le fond de leurs retraites ; on les tire de leur obſcurité, pour leur faire voir avec quelle équité & quel déſintéreſſement l'Etat diſpenſe ſes faveurs.

Rarement on fait des promeſſes ; mais c'eſt toujours très religieuſement qu'elles ſont obſervées ; car on chercheroit mal-à-propos à ſe faire des amis par un vain trafic de paroles, quand on ſait ſi bien captiver les cœurs des Peuples par une conduite dont ils ont tant à ſe louer.

Comme le nombre des gens de mérite s'accroît tous les jours de plus en plus, il eſt néceſſaire que les récompenſes ſe multiplient. De là peut-être l'inconvénient qu'il faut * partager une place entre pluſieurs

* Ceci regarde principalement les char-

ſujets : (& c'eſt en vérité bien incommode qu'il y ait ſi peu de places dans un Royaume) mais c'eſt ce qu'on ne fait jamais ſans marquer les plus grands égards pour ces Loix fondamentales de l'Etat, qui aſſurent les libertés du Peuple, contre le trop grand accroiſſement des prérogatives de la Couronne.

Il n'eſt point de Sujets dans le Royaume, (dans quelque aiſance qu'on les ſuppoſe pour que l'appétit des richeſſes ne puiſſe pas les tenter, & quelle que ſoit leur diſcrétion & leur ſageſſe) dont les qualités du cœur & de l'eſprit ſoient ſupérieures à celles de nos Miniſtres actuels ; qui ayent une morale plus épurée, un déſintéreſſement mieux établi ſur les faveurs de la fortune, des talens plus diſtingués, & des principes plus irréprochables. Ces

ges de grand Tréſorier & de grand Amiral, dont les fonctions ſont remplies par pluſieurs Commiſſaires ſans qu'il y ait de titulaire. Depuis peu de jours la Charge de grand Chancelier a ſubi le même ſort. V. les nouvelles d'Angleterre.

illuſtres Perſonnages dont le Miniſtére ſe ſignale par leur union & leur harmonie parfaites, ne pourront me ſoupçonner de leur offrir ici un vil encens. Oſerois-je tenir un pareil langage, s'ils s'étoient donné des mouvemens pour arriver au faîte des grandeurs ou pour s'y maintenir ? L'autorité a paſſé dans leurs mains ſuivant le cours naturel des choſes : & s'il vient un tems où elle leur échappe, ce ſera de même très-naturellement ; car on peut être bien ſûr qu'ils ne contribueront jamais par aucun acte volontaire, à s'en détacher les premiers.

Nos Miniſtres ſont ſecondés par les hommes les plus inſtruits & les plus capables de chaque profeſſion ; & ſurtout de cette profeſſion à laquelle on attache tant d'honneur, & dont le ſecours empêche que les Loix ne ſoient mal expliquées par les régles toutes ſimples du ſens commun : car c'eſt quelque choſe de ſurprenant, combien une exacte interprétation des Loix dépend de la ſcience de diſtinguer & ſou-

vent dans des cas où ce n'eſt pas tant la différence réelle du ſujet qui donne lieu aux diſtinctions, qu'un abus des lumiéres naturelles dans ceux dont le métier eſt de diviſer continuellement des mots, & de réduire à rien les raiſonnemens les plus clairs, à force de les quinteſſencier.

L'exécution des Loix eſt auſſi rigide & auſſi conſtamment ſoutenue, que la maniére de les interpréter eſt ſubtile & recherchée. Aucun prévaricateur, dans quelque genre que ce ſoit, ne ſe ſouſtrait aux pourſuites les plus ſévéres : ni ſon crédit, ni ſes liaiſons avec les gens en place, ne peuvent lui préter le moindre appui ; car il n'eſt jugé ſur aucune autre conſidération que ſur la nature & les circonſtances de ſon délit. Cette Juſtice qui connoit ſi peu d'égards quand elle a des crimes à punir, ſe fait également redouter par tous ceux en général qui menent une vie peu exemplaire.

L'irrégularité de conduite trouve dans ce Royaume ſi peu d'encoura-

gement, qu'un homme ſans mœurs ſeroit vû d'auſſi mauvais œil à l'audience d'un Grand, qu'un homme ſans mérite. C'eſt à cela ſans doute qu'on eſt en grande partie redevable de ce goût pour la vertu qui s'eſt communiqué dans tout le Royaume, & ſur-tout dans la Métropole, & qui s'y eſt tellement enraciné, qu'un Conquérant ſeroit tout ſurpris d'y trouver un ſi petit nombre de gens à qui leurs inclinations diſſolues ou le mauvais ordre de leur fortune fiſſent deſirer un renverſement général.

La Nation eſt ſervie avec une diligence remarquable : les Etrangers diſent eux-mêmes que cela ne peut être ainſi, que parce que le travail de nos Miniſtres eſt continuel & forcé. On ne reçoit point de nouvelle ou d'avis intéreſſant, qu'on n'en faſſe auſſitôt tout l'uſage poſſible : nous en avons un exemple mémorable dans les avis qui nous furent donnés des empiétemens des François ſur nos poſſeſſions de l'Amérique ; on prit dans le moment mê-

me toutes les mesures les plus efficaces pour arrêter les progrès de l'Ennemi, dès qu'on sut qu'un Fort avoit été élevé sur notre territoire.

On prétend à la vérité que nos Ministres n'auroient pas dû pourvoir à la sûreté de certains Etats qui n'ont aucun rapport avec la Grande-Bretagne, avant que d'avoir donné les premiers soins à celle des Etats Britanniques; mais tout ce qu'on infére de cette conduite, ne peut qu'être interprété à l'honneur de nos Ministres: c'est une preuve des plus claires que les devoirs de justice & de reconnoissance influent beaucoup plus sur leurs actions, que le principe national d'un attachement de préférence aux intérêts de la Patrie.

J'apperçois de plus dans cette même conduite, des marques très-singuliéres de sagesse. Il a fallu nécessairement resserrer dans des bornes plus étroites des sujets d'allarmes qui dans le commencement des troubles, occupoient, pour ainsi dire, toute l'étendue de nos esprits. Le

lieu qui a donné occaſion aux premiers différends n'eſt pas, ſtrictement parlant, du Territoire Britannique. Mais quand le ſoutien de nos plus véritables intérêts en auroit dû dépendre, n'étoit-il pas auſſi glorieux pour nous d'inſulter à l'Ennemi par une ſemblable diſperſion de nos forces pour remplir ſur le Continent des engagemens ſubſidiaires, & de lui faire un défi injurieux, en faiſant ſortir du Royaume tous les moyens & toutes les richeſſes qui pouvoient en aſſurer la défenſe ? Nous avons pris des meſures pour une guerre ſur le Continent : tels ſont les efforts dont nous ſommes capables. Peut-être nos Ennemis ne nous trouveroient-ils pas chez nous-mêmes ſi puiſſans & ſi fiers ! Mais tant de hardieſſe ou plutôt de témérité de notre part, les ſaiſira d'épouvante, & leurs projets d'invaſion ne pourront s'exécuter.

Il n'y a plus de *mécontens* parmi nous. *Non-affection* eſt un mot qui ne s'entend plus dans notre langue : il faut que les noms périſſent quand

les choſes qu'ils ſignifient ceſſent d'exiſter. Le nombre le plus conſidérable des *Whigs* s'eſt détaché de ſes principes : la plûpart des *Toris* ont changé de ſentiment. Qu'on ne demande point lequel des deux partis a fait un plus grand ſacrifice : cette queſtion ſeroit auſſi ridicule que déplacée ; puiſque par l'heureux effet de ce mutuel retour les principes des *Whigs* & le nom des *Toris* ne ſont plus un obſtacle à l'union & à la Paix de la Nation Britannique. Peut-être apperçoit-on encore entre eux quelque légére diſtinction ; mais c'eſt tout au plus en ce que les *Whigs* ſe font remarquer par leur conformité avec les *Toris*, & que les *Toris* ſe ſignalent par leur empreſſement obligeant à ſe décorer du nom de *Whigs*.

Plus de ſujet de diſcorde : plus de crainte des excès où porte la rage des Partis. Si un *Whig* plaide la cauſe de l'Etat avec des expreſſions & une véhémence audeſſus de l'effort ordinaire d'une éloquence acquiſe ou naturelle, mais qui vien-

nent de l'effuſion d'un cœur embraſé de l'amour de ſa Patrie ; loin qu'il ébranle un ſeul de ceux qui l'écoutent, on dira généralement qu'il ne touche point, qu'il ne fait aucune impreſſion. Si un Partiſan des principes contraires rentroit par inadvertence dans ſes anciennes voyes, & ſuivoit ſans y penſer, l'attrait de ſes premiers ſentimens ; il eſt probable qu'on ne s'arrêteroit pas davantage à ſes diſcours : il n'exciteroit dans les eſprits ni doutes ni défiance ; car c'eſt une vérité généralement reconnue, que de cette quantité de gens d'humeur difficile & ſoupçonneuſe, il ne s'en trouve preſque plus dans le Royaume.

On ne peut donc aujourd'hui, ſans ſe rendre coupable d'une calomnie atroce, accuſer un homme de principes contraires aux Conſtitutions. Le ſeul appui qu'il ſoit poſſible de donner à une imputation pareille, ne ſe trouveroit que dans une évidence juridiquement conſtatée : évidence qui n'oſeroit

ſe produire dans aucun cas, & que détruiroit trop aiſément cette ſeule conſidération, qu'on ne voit pas moins de perſonnes ſans aucuns principes, que de celles qui les adoptent tous, convoiter les Places & demander à ſervir l'Etat. Mais le peu de poids de cette accuſation ſe feroit encore remarquer par le nombre & par la *ſincérité* des *Convertis* qui n'ayant changé de ſentimens par aucun autre motif que celui d'une conviction très-déſintéreſſée, ne ſont point exclus & jouiſſent même de toute la confiance qu'on a coutume de mettre en ceux qui ont donné les preuves les plus fortes de leur attachement à nos heureuſes Conſtitutions.

L'hiſtoire des *Convertis* de toutes les eſpéces, établit merveilleuſement cette vérité : leur zèle eſt quelquefois ſi extravagant, qu'on les ſoupçonneroit volontiers de tourner en ridicule le ſyſtême qu'ils viennent d'embraſſer, s'il n'étoit pas bien conſtaté qu'ils ont totalement abjuré l'ancien.

Je ne crois pas qu'il ſoit bien fa-

cile de déterminer avec quelle force une converſion opére ſur les eſprits ; ce n'eſt pas non plus l'objet de mon ouvrage. Je trouve que la vigueur actuelle de la Nation eſt ſuffiſamment démontrée par le grand nombre de nos *convertis*, dont il y en a de ſi recommandables pour avoir obtenu ſur eux-mêmes une telle victoire, que dans le danger préſent de l'Etat, on leur donne plus de marques de confiance, qu'à ceux dont l'intégrité n'a pas même à ſe reprocher la tache d'un ſoupçon.

J'ai cru qu'il n'y avoit point de tems plus propre que celui-ci pour mettre ſous les yeux du Public ces différentes remarques ſur l'Etat préſent de la Nation, afin de calmer, &, s'il eſt poſſible, de diſſiper tout-à-fait nos craintes. S'il eût pu entrer dans l'idée de l'Auteur la moindre idée de badinage, il lui eût été facile d'amuſer tout autrement ſes Compatriotes, en leur faiſant un tableau de la terreur qu'inſpireroit à l'Armée Fran oiſe, la réſiſtance qu'elle éprouveroit dans le village le

plus voiſin du lieu de ſon débarquement, ou de la pauvre & ridicule figure des Ennemis marchant droit à Londres comme priſonniers de guerre. Mais la matiére que j'ai traitée s'accorde trop peu avec la plaiſanterie, & je crois avoir mieux réuſſi à ranimer le courage de mes Compatriotes, en leur préſentant l'heureux Etat de la Nation dans le jour de la plus claire évidence.

Traiter avec mépris & dédain un ennemi qui nous auroit bientôt fait changer de ton, ſi nous n'étions pas invincibles dans notre propre pays, & qui nous apprendroit à le connoître mieux & à moins préſumer de nous-mêmes : ce n'eſt pas là du courage ; c'eſt de la vanité. Mais promener ſes regards ſur le Royaume entier ; étudier le génie des Peuples ; obſerver la conduite de nos Miniſtres, & après s'être convaincu que nous avons en nous-mêmes des motifs de ſécurité inconnus aux ſiécles paſſés & à toutes les nations étrangéres, reprendre un nouveau courage pour faire avorter les projets d'invaſion

d'un Conquérant audacieux : c'eſt-là ce qu'on peut regarder comme la vraie grandeur des ſujets Britanniques. Que peut craindre une Nation conſtituée & conduite comme la Grande-Bretagne, & où les cœurs ſont auſſi-bien diſpoſés qu'on peut le remarquer aujourd'hui, & ſont auſſi ſatisfaits & auſſi attachés au Gouvernement ? L'ennemi ſe trouvera réduit à ne faire agir qu'une force purement phyſique, & à laquelle il a toujours ſuffi d'oppoſer la ſageſſe, la vertu, l'union & l'eſprit patriotique. Comme le Peuple a tant de ſujets de ſe louer de l'intégrité & du déſintéreſſement de ceux qui le gouvernent, il ne faut point douter que dans l'occaſion il ne ſacrifie tout ce qu'il a de plus cher pour ſeconder leurs efforts. Quel ſera le ſacrifice que feront les Grands ? cette queſtion ne peut ſe réſoudre qu'avec celle de ce qu'ils ont à ſacrifier. Il eſt d'abord conſtant qu'ils ne tiendront pas compte de leur vie, ſi on en juge par le plaiſir qu'ils goûtent à la mettre en péril dans des occaſions bien

bien moins relevées & moins intéreſſantes que la défenſe de leur Pays; & ſi on conſidére en même tems combien toute la partie animale de la plûpart de ces illuſtres perſonnages eſt foible, infirme & délabrée. Quant à leurs biens, il eſt hors de doute qu'ils les mettront aux pieds du Trône avec autant de plaiſir & * d'empreſſement qu'ils en ont pour y porter les Adreſſes & les Remontrances des Peuples. Pour ceux qui diſſipent le plus vite qu'ils peuvent leur immenſe fortune, on ne peut craindre qu'ils y tiennent par le plus léger attachement; & ceux qui hazardent ſur une carte ou ſur un dé leurs riches héritages, ne deviendront certainement pas avares, lorſqu'il s'agira de contribuer pour le ſalut de la Patrie. Peut-être n'agiront-ils pas avec autant de généroſité, par rapport aux appointemens qu'ils reçoivent de l'Etat. Chaque homme regarde ſon ſalaire, comme une acquiſition qui lui eſt propre, & ſe prête d'autant moins

* Liſez les piéces contenues dans la Lettre III.

à s'en détacher, que c'eſt une meſure ordinairement aſſez proportionnée de ſon mérite. Mais ſi l'on fait attention à l'eſprit de probité & de patriotiſme qu'on a démontré régner parmi nous, on ne trouvera pas poſſible qu'il y ait des gens capables, ſurtout dans des tems difficiles & orageux, de s'approprier ce qui appartient à leur Patrie; ou que des Héros qui foulent aux pieds toutes les conſidérations de la vie & de la fortune, ſtipulent par la plus noire des perfidies, un équivalent pour leurs places & pour leurs penſions.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 15 Novembre 1756.

LETTRE II.

Différentes piéces ſur l'Etat actuel de la Nation Angloiſe.

VOus n'ignorez pas, Monſieur, que les Gazettes Angloiſes, qu'on appelle ici communément *les Papiers*, contiennent ſouvent des morceaux d'éloquence dignes des meilleures plumes de l'Angleterre; voici quelques piéces de ce genre, qui ont fixé particuliérement mon attention, parce qu'elles ſont écrites avec une liberté & une force merveilleuſes. J'aurois pu vous en envoyer un plus grand nombre de la même eſpéce; mais l'engagement que j'ai contracté avec vous ne me permet pas de me borner à cet unique objet. Je dois ſonger à vous préparer du

nouveau pour le Courier prochain. Nous avons des Inſtructions très-intéreſſantes de la plupart des Comtés & des Villes d'Angleterre à leurs Repréſentans en Parlement: des Adreſſes au Roi : des Réflexions ſur les changemens ſurvenus dans le Miniſtére : des avis aux nouveaux Miniſtres ; & juſqu'à des griefs contre eux : ce dont je ne doute point que vous ne ſoyez ſurpris, quand vous ſongerez au peu de tems qu'il y a que ces Miniſtres ſont en fonction. Je veux vous apprendre auſſi quelque choſe du ſentiment de ceux qui ſe déclarent contre l'établiſſement des Milices ; & je m'engage à vous fournir tout cela avant peu de jours, ſans me diſpenſer de vous envoyer les nouvelles courantes : attention dont je crois que vous me ſerez obligé ;

car je ſuis bien aſſuré qu'il n'eſt pas ſeulement néceſſaire de les lire pour ne point ignorer ce qui ſe paſſe ; mais qu'il faut en faire une véritable étude, & les conſulter ſouvent ſi l'on veut trouver le principe & les reſſorts de la plupart de ces événemens extraordinaires, dont ce Pays-ci fournit, plus qu'aucun autre, de fréquens exemples.

London Evening-Poſt du 16 Octobre 1756.

Lettre à l'Auteur.

Veluti in ſpeculum.

Si l'on veut ſavoir quel eſt de tous les différens ſyſtêmes de gouvernement celui qui rend un Etat plus malheureux & plus mépriſable ; c'eſt ſans contredit celui qui ne ſe ſoutient que ſur la corruption des mœurs & ſur la vénalité des ames : celui où

les Candidats qui aſpirent aux Places, achetent, & ſouvent des deniers du Public, les ſuffrages de ceux qui y nomment : celui où le Miniſtére achete de ſon côté ceux qui ſe ſont fait élire : celui enfin où ces derniers aident le Miniſtére à vuider les poches de ceux de qui ils ont acheté leur élection. Dans un Etat conſtitué de la ſorte, la vertu eſt perſécutée : le vice triomphe : les impôts chargent le Peuple juſqu'à l'écraſer : la dette de la Nation ne fait que s'accroître : ſon crédit dépérit journellement ; & ſa réputation s'en va en fumée.

Dans un Etat conſtitué de la ſorte, on permet aux Peuples des excès criminels dans les jeux de hazard & dans la débauche, pour les conduire plus ſurement à la dépendance par la route de la miſére ; & l'appréhenſion qu'on a qu'ils ne ſe familiariſent avec les armes, eſt cauſe qu'on leur en interdit le plus innocent uſage, pour les rendre avec le tems ſi efféminés qu'ils ne puiſſent jamais faire aucune ſorte de réſiſtance.

Dans un Etat conſtitué de la ſorte, les tréſors de la Nation paſſent entre les mains de l'homme, que ſes prodigalités extravagantes rendent le plus indigne de tous d'une pareille marque de confiance : c'eſt un avide Cormoran qui y tient les balances de Thémis ; & la conduite de la Marine & du Commerce y eſt abandonnée à un aventurier.

Dans un Etat conſtitué de la ſorte, toutes les affaires ſont dirigées par une eſpéce de Cabale qui ne conſidére dans les Sujets qu'elle employe ni le mérite, ni la capacité, & qui ne choiſit que ceux qui lui ſont attachés & qui lui paroiſſent les plus propres & les plus diſpoſés à ſervir ſes vûes dépravées : le goût du libertinage y détermine la diſtribution des penſions & des graces ; & l'on y eſt fort attentif à ne donner les titres & les honneurs qu'à des gens dont on eſt ſûr de régler tous les mouvemens & tous les deſirs.

Dans un état conſtitué de la ſorte, tous les très-humbles ſerviteurs du Public le volent & le pillent impu-

nément : les Loix n'y ſont obſervées que comme de pures formes : on y joüie la Juſtice comme une vraie farce, & l'innocence y eſt ſacrifiée pour mettre le crime à couvert.

On y voit de mauvais œil tous les gens qui ſe piquent de ſentimens & de probité : on y révére ſinguliérement les Juifs, les Uſuriers, les Libertins, & les Délateurs : la Religion y eſt traitée de ſupercherie : les loteries, les cartes & les dés y ſont préférés par-tout au Commerce & à l'induſtrie : le Papier y tient lieu des eſpéces qu'on a grand ſoin d'envoyer au-dehors.

Dans un Etat conſtitué de la ſorte, la Cabale s'empare de toute la puiſſance du Souverain: elle met en trafic les droits de ſa Couronne: elle ſouffre que le Commerce de ſes Peuples ſoit abſorbé par les Etrangers : elle laiſſe ſes Colonies hors d'état de défenſe : elle loüe des Mercenaires pour garder ſes Royaumes : elle détruit toutes les prérogatives de ſes Sujets : elle décore l'ambition du nom de Patriotiſme: elle appelle une honnête liberté,

liberté, rebellion : elle traite les humbles adreſſes du Peuple, d'attentats audacieux; & elle fait paſſer toutes les juſtes plaintes qui s'élévent contre ſa conduite criminelle, pour des clameurs qui ne proviennent que de gens mal diſpoſés & peu attachés au Souverain.

Lorſqu'un Etat eſt conſtitué de la ſorte, il ne proſpére point dans la guerre: il ſe deshonore par la paix; & il eſt auſſi mépriſé au-dehors que malheureux au dedans.

* BRITANNICUS.

* Tous les écrits que les Gazettiers inſérent dans leurs gazettes & qui ont la forme de lettres, ſont ordinairement ſignés *Britannicus*, ce qui ſignifie attaché aux intérêts de la Grande-Bretagne; *ou Anglicus*, par où on entend attaché aux intérêts propres de l'Angleterre; ou *Anti Gallican*, ce qui dénote que l'objet de celui qui a écrit la lettre, eſt d'exciter la Nation contre la France. Les noms dont ces ſortes de lettres ſont ſignées ont toujours une ſignification qui a quelque rapport au ſujet qu'elles traitent.

London Evening-Poſt du 19 Octobre 1756.

On reproche en général à tous ceux qui ont la confiance & la généroſité de parler ſuivant leur cœur, & de dire leur ſentiment ſur l'état préſent de nos affaires, qu'ils ſe mêlent de ce qui ne les regarde pas ; & qu'ils raiſonnent de choſes qu'il ne leur eſt pas poſſible d'entendre.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût auſſi vrai qu'on le ſuppoſe, que les malheurs préſens fuſſent des choſes abſolument étrangéres pour ceux qui s'en occupent ; le reproche qu'on leur fait de n'avoir ſur ces matiéres que des notions très-bornées, auroit au moins quelque apparence de fondement. C'eſt une vérité qu'il n'eſt pas poſſible de révoquer en doute, que l'arbre ſe connoît par ſon fruit. Perſonne ne peut ignorer qu'il y a dans la Grande-Bretagne une grande quantité de vaſtes & riches poſſeſſions qui appartiennent à des particuliers ; & que le nombre de ceux qui jouiſſent de ce

qu'on appelle une grande fortune, n'y eſt rien moins que médiocre. Un amas ſi prodigieux de richeſſes n'eſt-il pas une preuve bien convaincante de la continuité des manœuvres par leſquelles on a trouvé le ſecret de les acquérir, de les augmenter, & de les conſerver; tandis que d'un autre côté des dettes énormes, des impôts ſans nombre, des Traités ruineux ſont des monumens éternels de l'incapacité du Miniſtére ?

Que tout Juge impartial décide de quel côté panche la balance de la raiſon.

Lorſque ces mêmes gens dont on dit que l'intérêt public n'eſt point l'affaire, marquérent dès le commencement leur inquiétude ſur le ſort de nos poſſeſſions en Amérique ; ils déclarérent hautement qu'ils les jugeoient dans un très-grand danger : que le Commerce que nous faiſions par le moyen de nos Colonies étoit cependant de la derniére importance : que les Habitans dont elles ſont peuplées étoient nos Compatriotes & vivoient avec nous ſous

un même Gouvernement : qu'aucune eſpéce de ſecours ne devoit leur être refuſée ; qu'il falloit donc les couvrir d'un rempart de Forteresſes, & leur donner d'ailleurs tout l'appui néceſſaire pour les maintenir dans leur établiſſement. Voilà quel a été le langage de ces Politiques privés que l'on traite de vains diſcoureurs. L'avis de faire un armement formidable pour ne ſervir à rien, ne vient point d'eux. Ce n'eſt point de leur cerveau qu'eſt ſorti le projet de *forcer* des matelots dans toutes les parties du Royaume, pour les répandre ſur une multitude de Vaiſſeaux deſtinés à faire des priſes, que les régles du droit général des Nations ne peuvent juſtifier. Ce ne ſont point eux qui ont pouſſé à l'aggreſſion, & qui ont preſſé le commencement de la guerre, avant qu'on fût préparé à la ſoutenir. Non, aucune de ces ſalutaires idées ne leur appartient, & peut-être n'en ſont-ils pas pour cela de plus mauvais Politiques.

Ils ont pris l'allarme ſur le ſort de

Minorque auſſitôt qu'il a été poſſible de s'appercevoir qu'elle étoit menacée. Ils ont marqué dans les termes les plus preſſans le deſir ſincére qu'ils avoient qu'on y fît paſſer des renforts. Ils ont fait les plus vives inſtances pour qu'on envoyât ſans délai dans la Méditerranée une Eſcadre formidable. Ils ont témoigné librement combien les délais ſur ce point leur cauſoient d'inquiétude. Ils en ont prévû, ils en ont prédit les conſéquences. Convaincus que cette Iſle leur ſeroit enlevée par la force, ils n'ont pas voulu être chargés du blâme de l'avoir perdue par leur faute. Enfin malgré toutes leurs repréſentations, toutes les inſtances qu'ils ont faites, tous les avis qu'ils ont donnés, & qu'on a toujours reçus de la plus mauvaiſe grace, ils ont perdu ce qu'ils avoient tant d'intérêt de conſerver; & quoique, ſuivant un Proverbe très-ancien, on ne doive point trouver mauvais que ceux qui perdent, prennent la liberté de ſe plaindre, on traite ceux-ci de gens mal-intentionnés, qui ignorent tous les de-

voirs de la Société, & qui bleſſent toutes les régles de la décence, parce qu'ils veulent faire décider lequel des deux Partis a tort. Le ſentiment des Etrangers ſans partialité, eſt pourtant, que les petits Politiques d'Angleterre ne ſont pas moins éclairés que les grands; & que les projets inſinués par la voie des nouvelles publiques, auroient été ſuivis de plus de ſuccès que ne l'ont été ceux de certains hommes d'Etat des plus qualifiés, qui nonobſtant toute la plénitude de mérite & de lumiére dont leurs créatures leur font le compliment impoſteur, ont le malheur de n'être pas plus reſpectés par les Etrangers que par leurs Compatriotes; & ne peuvent ignorer qu'on dit d'eux dans tout l'univers qu'ils ne ſont pas de grands ſorciers.

London Evening-Poſt du 2 Novembre 1756.

Remarques ſur les effets de la corruption des ſentimens.

Lorſque la corruption s'eſt une fois emparée de l'eſprit des Repré-

sentans d'une Nation, elle la livre en proie à une maladie *chronique* qu'on ne peut extirper qu'avec les plus grandes peines. Le mal de cette Nation s'accroît & devient de plus en plus incurable, à mesure que l'esprit de condescendance & d'adulation s'arroge chez elle plus d'empire ; & l'on voit bientôt arriver la dissolution de tous les ressorts de son Gouvernement.

Les Monarchies à la vérité sont sujettes à de violentes agitations, lorsque l'homme qui tient l'Etat dans sa main est un Prince foible ou pervers ; & les Républiques ou les Etats mixtes ne craignent rien de semblable, tant que les principes de ceux qui gouvernent sont inaccessibles à la séduction. Mais les Monarchies ont cet avantage, que le Prince est mortel, & que s'il est mauvais, celui par qui il sera remplacé pourra être bon ; au lieu qu'une Nation corrompue dans toutes ses parties ne rentre jamais dans les sentiers de la justice. La dépravation des mœurs qui s'établit dans Rome aussitôt après

la ſeconde guerre Punique, & qui s'y fit remarquer ſur-tout parmi la haute & la moyenne Nobleſſe, rendit d'année en année le ſort de la République plus languiſſant & plus malheureux juſqu'à ce que Céſar lui eût enfin porté le coup mortel. Depuis ce moment-là, chaque nouveau Sénat montra aux Empereurs plus de foibleſſe & de ſoumiſſion, que tous ceux qui l'avoient précédé. Avec le tems l'ancien eſprit de Rome perdit tout ce qui lui étoit reſté de vigueur ; & le premier Empire du monde devint par dégrés la proie des Nations barbares.

Lorſque chaque Individu de la Nation ne travaille pas à procurer le bien public : lorſque le Prince a d'autres vûes que la ſûreté & la proſpérité de ſon Etat : lorſque ceux qui repréſentent le Peuple ſe relâchent de cette intégrité auſtére, de cette généreuſe fermeté qui leur méritent ordinairement la confiance générale : lorſque les tréſors de la Nation ſont prodigués & diſſipés : lorſque les Miniſtres, en laiſſant le crime impuni,

creuſent un abîme ſous les fondemens de l'Etat : lorſque l'on ſouffre que les Chefs de la Juſtice en intervertiſſent le cours & forcent le ſens de la loi dans leurs jugemens ; c'eſt alors qu'un Gouvernement mixte eſt de tous les Gouvernemens le plus tyrannique; & cette tyrannie eſt d'autant plus dangereuſe & plus durable, qu'elle a la loi pour baſe, & le conſentement général pour ſoutien. La tyrannie qui régne par l'épée n'a d'amis & de partiſans que dans ceux qui ſuivent le parti des armes ; mais une tyrannie qui régne par les loix, une tyrannie confirmée par le ſuffrage ſurpris ou extorqué de toute la Nation, a pour elle tous ceux qui ont quelques biens à conſerver ou qui vivent dans l'indolence : tous ceux qui connoiſſent les détours du Barreau & à qui il donne les moyens de vivre : tous les gens d'Egliſe qui cherchent à parvenir ; & en général tous ceux à qui il importe que les affaires de l'Etat ſe maintiennent dans une ſituation tranquille. Et comme chez toutes les Nations, c'eſt la par-

tie compoſée de cette eſpéce de gens qui ordinairement a le plus de crédit & d'influence ; il s'enſuit que les Peuples ne peuvent que très-difficilement ſe dégager des fers d'une telle tyrannie ; & qu'on peut dire que dans des Républiques corrompues, les Peuples ſont plûtôt dans les entraves des loix, qu'ils ne ſont ſous leur protection, & que la prérogative de donner leur ſuffrage aſſure moins leur liberté qu'elle n'établit leur ſervitude. Tel fut l'état de la République de Rome depuis le tems de Sylla juſqu'à l'entrepriſe de Céſar ; tel fut l'état de cette République ſous les Empereurs tant qu'ils affectérent de gouverner ſuivant les loix, & que le Sénat fut ſubjugué & corrompu. Tel étoit auſſi l'état de l'Angleterre lorſque le Conquérant vint mettre nos libertés ſur un meilleur pied..... Nous ne nous croyons point obligés de faire voir comment nos libertés ont été maintenues par la ſuite ; nous nous contentons de dire que le morceau que nous venons de rapporter eſt d'un vieux

Whig qui écrivoit il y a plus d'un demi siécle.

Je suis, &c.

A Londres, ce 18 Novembre 1756.

LETTRE III.

Adreſſes au Roi. Inſtructions de différentes Provinces & Villes d'Angleterre à leurs Repréſentans en Parlement.

VOUS avez pu voir, Monſieur, dans le ſupplément de la Gazette d'Utrecht du 22 Octobre dernier, que les Lettres de Londres contenoient une multitude d'Adreſſes concernant Minorque, l'emploi des ſubſides, les affaires d'Amérique, l'entretien onéreux des troupes étrangéres. Vous aurez ſans doute deſiré de lire quelques-unes de ces Adreſſes qui ont pour objet l'intérêt le plus réel de l'Angleterre. Les Gazettes en ont rapporté pluſieurs par extrait. Mais

je ſais que les curieux en matiére de politique ne ſe contentent pas de voir la ſimple ſurface des choſes. Auſſi ſcrupuleux dans leur étude & dans leurs recherches, que le ſont tous les vrais amateurs dans quelque art ou dans quelque ſcience que ce ſoit, ils ne ſe refuſent à aucune peine pour tout voir & tout examiner. Ils ſe perſuadent toujours qu'il réſide dans ce qui leur demeure caché, c'eſt-à-dire ſouvent dans ce qu'on a jugé devoir leur être très-indifférent, des points de connoiſſances qui manquent à leur inſtruction. Cela ne peut être qu'exactement vrai, dans des tems auſſi nébuleux pour l'Angleterre, par rapport aux écrits rédigés par les Communautés & par les Villes de ce Royaume pour ſervir d'inſ-

tructions aux Conſervateurs de leurs prérogatives ; ou pour informer le Souverain du danger éminent de l'Etat. Il eſt conſtant que des piéces de cette importance travaillées par des aſſemblées de gens qui ſavent que leur ſalut en dépend, ne peuvent pas contenir une ſeule phraſe, un ſeul mot qui ne ſoit eſſentiel, & dont on puiſſe être certain de ne trouver en aucun tems à faire l'application. C'eſt ce qui m'a déterminé à vous envoyer en entier l'Adreſſe de la ville d'Exeter au Roi : les inſtructions de la Cité de Londres à ſes Repréſentans en Parlement : des inſtructions pareilles d'une Ville ou d'une Province qui ne s'eſt point nommée : un précis de celle du Bourg de Southwark Fauxbourg de Londres, dépendant de la Province de

Surry ; & celles du Comté de Nottingham. Il n'en eſt point où les objets principaux ſoient traités plus ſolidement & avec plus d'étendue. Vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous rappelle ici que ce fut lorſque le Roi de France eut déclaré qu'il reconnoiſſoit le Fils du Roi Jacques pour Prince de Galles, que s'établit l'uſage de faire venir des Adreſſes de la part des Provinces, & que ce fut Charles Howard Comte de Carliſle Gentilhomme de la Chambre du Roi Guillaume, qui fut l'auteur de cette invention. Vous trouverez avec ces Adreſſes & ces Inſtructions quelques piéces qui y ont tant de rapport, que j'ai cru devoir les y joindre.

London Evening-Poſt du 16 Octobre 1756.

A l'Auteur.

La fermeté héroïque avec laquelle le plus grand nombre des fidéles Sujets de Sa Majeſté dans toutes les parties du Royaume ſoutiennent la vûe affligeante de la malheureuſe tournure que prennent les affaires de la Nation Britannique : les efforts qu'ils font avec tant de concert & d'unanimité dans les Adreſſes qu'ils préſentent à leur Souverain pour que la vérité ne lui ſoit pas plus long-tems cachée ; & enfin lesinſtructions que tous les Repréſentans de la Nation reçoivent de leurs Commettans relativement à la ſituation critique des affaires, ſont comme autant de différens *Exorciſmes* bien capables de conjurer efficacement l'Eſprit de fauſſeté & d'impoſture qui obſéde le Trône d'Angleterre. Mais la fatale influence de l'intérêt des Miniſtres

niſtres interdit tout accès auprès de Sa Majeſté à des remontrances qui ſerviroient ſi bien à la convaincre du zéle & de l'attachement de ſes Sujets.

Il en eſt à la vérité, & de ce nombre eſt *l'Adreſſe* du Comté de Surry, que l'on traite plus favorablement, mais c'eſt en leur faiſant faire une rigoureuſe quarantaine. Eſt-ce qu'elles auroient beſoin d'être purifiées avant que de paroître devant la Perſonne Sacrée qui doit les entendre? Non, c'eſt qu'il faut un tems raiſonnable aux Miniſtres, pour faire jouer tous les reſſorts de leur baſſe politique, afin de préparer le Prince à ne donner pas plus d'attention à ces remontrances qu'aux productions les plus frivoles. Je vous demande donc, Monſieur, ſi le véritable intérêt de la Nation Britannique ne lui preſcrit pas de refuſer toujours ſon ſuffrage auſſi-bien à * un Candidat capable d'engager ſes

* Ceci regarde le nouveau Lord Maire Dickinſon.

On voit dans le London Evening-Poſt du

Commettans à refuſer de joindre leurs plaintes avec celles de la Nation, qu'à * celui qui élude les inſtances que lui font ſes Commettans de préſenter leur Adreſſe à Sa Majeſté.

London Evening-Poſt du 19 Octobre 1756.

Le Samedi 9 Octobre, l'Adreſſe des Maires Aldermen & Conſeil Général de la Ville d'Exeter fut préſentée à Sa Majeſté à Kenſington par le Sieur Davy.

A Sa très-Excellente Majeſté le Roi.

Avec le bon plaiſir de Votre Majeſté.

Nous les très-ſoumis & très-fidéles Sujets de Votre Majeſté les Maires Aldermen & Conſeil Géné-

17 Août, que M. Dickinſon, alors du nombre des Aldermen ou Echevins, étoit accuſé de connivence avec les Miniſtres pour détourner la Cité de préſenter une Adreſſe au Roi ſur les affaires préſentes.

* C'eſt un Repréſentant d'une des Provinces de l'Oueſt de l'Angleterre.

ral de votre Ville d'Exeter assemblés *en Chambre*, demandons très-humblement à Votre Majesté la permission d'approcher de son Trône Royal ; & pleinement convaincus de l'affection & de la tendresse avec lesquelles Votre Majesté, vrai Pere de ses Peuples, prend leurs intérêts & entre dans leurs peines, nous osons faire connoître à Votre Majesté les cruelles appréhensions où nous jettent malgré nous les désastres aussi terribles qu'inopinés qui ont accompagné le commencement d'une guerre également juste & indispensable.

Il nous est impossible de nous dissimuler que la perte de Minorque, de son excellent Port, & de sa Citadelle, (possessions nécessaires au maintien de notre pouvoir & de notre influence, ainsi qu'à la protection de notre commerce dans les mers de la Méditerranée, dans lequel votre Ville d'Exeter est particuliérement intéressée) nous fera éprouver dans la suite tous les effets des plus dures & des plus affligeantes calamités. Mais les cir-

conſtances de cette perte, par leſquelles nous entendons non ſeulement le délai des ſecours qui pouvoient nous conſerver cette ineſtimable poſſeſſion, tandis que depuis longtems il ſe préparoit dans ſon voiſinage un armement que l'on ſavoit n'avoir d'autre objet que de l'envahir, mais encore la lenteur & l'œconomie mal entendue des meſures qu'on a priſes pour la délivrer, auſſi bien que la retraite tout-à-fait étrange de l'Eſcadre Angloiſe qui paſſoit pour être envoyée au ſecours de cette Iſle, & pour chaſſer une Eſcadre Françoiſe dont on ne prétend point que la force ait été ſupérieure ; & enfin la flétriſſure de notre *honneur national*, & l'opprobre dont le Pavillon Anglois a été couvert : opprobre *duquel* il ne pourra jamais ſe laver ; ces circonſtances, ſi ſurprenantes qu'à peine oſe-t-on les croire, ne peuvent opérer d'autre effet dans nos eſprits que de redoubler notre terreur, & de nous remplir des plus noirs preſſentimens ſur les événe-

mens futurs d'une guerre qui doit décider s'il reſtera quelque choſe à la Nation de tout ce qu'elle a de plus cher & de plus précieux au monde. Dans une ſi cruelle ſituation il ne nous reſte d'eſpérance que dans cette fermeté, cette vigilance & ce courage qui ſont partie des grandes qualités du cœur & de l'eſprit de Votre Majeſté ; & dans cet amour de la juſtice par lequel le caractére de Votre Majeſté s'eſt toujours ſinguliérement diſtingué. Ce ſont ces vertus, vraiment royales, de Votre Majeſté, qui nous donnent toute la confiance que nous mettons en Elle ; & qui nous perſuadent que Votre Majeſté fera faire les recherches les plus ſérieuſes & les plus ſévéres pour connoître les auteurs & les inſtrumens de tous nos malheurs ; & que ſi quelque perſonne eſt convaincue d'avoir indécemment joué les intérêts les plus eſſentiels de la Nation, ou par légéreté, ou par négligence, ou par un impardonnable oubli de ſon devoir ; ou de les avoir ſacrifiés à des ter-

reurs dont il n'y a qu'une ame lâche & vulgaire qui ſoit capable, ou à quelque autre motif encore plus honteux, elle en ſubira un châtiment proportionné à l'énormité de ſon crime; non ſeulement pour ſatisfaire le juſte reſſentiment d'un Peuple outragé; mais pour donner un exemple qui ne laiſſe à tous ceux qui déſormais ſeront chargés de l'adminiſtration des affaires publiques, aucun ſujet de douter qu'il n'y a point d'influence aſſez puiſſante, ni de liaiſons aſſez fortes pour protéger & pour ſauver un homme qui oſera à l'avenir manquer à ſon devoir, ou diſtinguer ſon intérêt particulier de celui de ſa Nation.

Senſiblement touchés par une intime connoiſſance des grands & nombreux avantages dont nous jouiſſons ſous le doux & gracieux gouvernement de Votre Majeſté; ainſi que du danger éminent dont ſont menacés ces mêmes avantages par la proximité d'un ennemi puiſſant & redoutable, & dont le courroux eſt plus enflammé que jamais; nous

ne pouvons faire autrement que de laiſſer éclater devant Votre Majeſté le deſir ardent que nous avons, que par le rétabliſſement d'une Milice convenable à nos Conſtitutions & bien diſciplinée, la Nation ſoit miſe en état de ranimer toutes ſes forces naturelles pour défendre elle-même ſes plus chers intérêts. Auſſitôt que Votre Majeſté de concert avec ſon Parlement aura réſolu d'ajouter au mérite de toutes les meſures qu'Elle a déja priſes pour notre ſureté, celui d'une opération jugée univerſellement ſi efficace; l'armée formidable qui borde les côtes de la France ceſſera d'être pour nous un objet de terreur: notre ſupériorité à la mer ne ſera plus chimérique: nous pourrons nous flatter, avec le ſecours que la Providence accordera à notre juſte cauſe, d'obtenir de tels ſuccès, que notre ennemi ſuperbe ſe voye bientôt contraint d'acquieſcer à des termes d'une Paix ſolide & durable; & nous verrons la Nation ſe ſoulager de ce poids énorme de dépenſes que rien

ne peut rendre ſupportable que la néceſſité des circonſtances & une certitude nullement équivoque que ces circonſtances ne ſeront pas de longue durée.

London Evening-Poſt du 30 Octobre 1756.

Inſtructions de la Cité de Londres à ſes Repréſentans en Parlement.

Aux Sieurs Slingsby Bethell Lord Maire, Syr John Bernard Chevalier; Sir Robert Ladbroke Chevalier, & William Beckford.

Nous le Lord Maire, les Aldermen & les Communes de la Ville de Londres aſſemblés en Conſeil commun, juſtement allarmés de la ſituation critique & malheureuſe de ces Royaumes, vous requérons & ſommons de faire les derniers efforts pour procurer dans l'aſſemblée du Parlement une ſévére & impartiale

tiale recherche des cauſes des préſentes calamités nationales. Un abandon preſque total de ces forteresſes importantes dans la Méditerranée, qui ſont d'un prix ſi ineſtimable pour le commerce & pour l'influence de ces Royaumes : la permiſſion accordée aux principaux Officiers de ces places d'en demeurer abſens pluſieurs mois après les hoſtilités commencées : la perte de Minorque : une crainte qui n'eſt que trop fondée de perdre encore Gibraltar, ſont pour nous autant de ſujets d'étonnement & de douleur. Et lorſque nous rappellons à notre ſouvenir que tout le public étoit inſtruit qu'il ſe faiſoit à Toulon, où tout nous devoit être ſuſpect à cauſe de la proximité de Minorque, des préparatifs pour un embarquement de troupes & d'artillerie, & l'armement d'une puiſſante eſcadre ; il nous eſt impoſſible de ne point ſuppoſer d'autre cauſe de ces ſiniſtres événemens que la négligence de ceux qui eûſſent dû les prévenir. C'eſt pourquoi nous vous conjurons

de vous faire instruire des raisons pour lesquelles on n'a point aussitôt envoyé d'ici une escadre capable de nous faire respecter ; & pourquoi celle qui a enfin été envoyée, non seulement s'est trouvée si peu proportionnée à l'importance du service qu'on en attendoit ; mais n'a pas même été accompagnée de Frégates, de Brulots, de Vaisseaux-Hôpitaux, & de transports, & n'a pas été garnie d'une quantité de troupes plus forte que dans les cas ordinaires ; & cela dans un tems où personne ne contestoit à nos forces maritimes une grande supériorité sur celles de l'Ennemi.

Les traitemens cruels qu'ont souffert dans l'Amérique Septentrionale les Sujets de la Grande-Bretagne, & les pertes qu'ils ont faites, étoient depuis long-tems des maux auxquels la Nation ne pouvoit se dispenser de remédier ; mais la conduite qu'on a tenue à cet égard a été si mal concertée : on a si mal choisi son tems pour envoyer des secours à ces peuples ; & on a eu sur ce point si peu

d'égard à leur ſituation, que les meſures qu'on a priſes pour leur aſſurer quelque repos n'ont ſervi qu'à rendre mépriſable le nom de la Grande-Bretagne. Nous vous requérons donc de chercher à découvrir tous ceux qui, ſoit par un manquement de fidélité, ſoit par une conduite blâmable, ont contribué à de ſi grands malheurs ; car Sa Majeſté a bien voulu nous aſſurer gracieuſement qu'elle ne ſe diſpenſeroit par aucune conſidération de faire juſtice de toutes les perſonnes qui auroient manqué à leur devoir envers Elle ou envers leur Patrie.

A cette recommandation pour des recherches, dont l'objet nous intéreſſe ſi fort, nous ſommes contraints par toutes ſortes de motifs d'ajouter notre preſſante réquiſition pour que vous faſſiez tous vos plus grands efforts pour établir une Milice bien réglée & conforme à nos Conſtitutions ; car nous regardons cet objet comme le moyen le plus ſûr de défendre honorablement la Couronne, & comme celui qui s'accorde le mieux

avec les prérogatives d'un Peuple libre ; & nous le recommandons d'autant plus fortement à votre vigilance & à votre attention particuliére, que chacun des différens dangers dont nous avons été menacés a fourni un nouveau motif pour augmenter le nombre des troupes réglées, & pour appeller dans le Royaume des Etrangers mercénaires, ce qui nous oblige à une dépenſe qu'il n'eſt pas poſſible de ſupporter. Ainſi nous comptons que vous ferez tout ce qu'il faut pour obtenir ce point, avant que de conſentir à accorder des ſubſides ; l'expérience du paſſé nous ayant convaincus que vous ne feriez après que d'inutiles efforts.

L'outrage qu'ont reçu nos Loix par une prétention * d'exemption qu'on

* Ceci regarde l'affaire de la Ville de Maidſtone, où un ſoldat Hanovrien, coupable de vol dans la maiſon d'un Anglois, avoit été ſouſtrait par ſes Généraux à la Juſtice ordinaire du Pays ; ce qui avoit été ſoutenu de l'autorité de la Cour.

Cette affaire eſt rapportée dans le *Peuple inſtruit*.

impute à ces Etrangers, vous oblige à vous informer avec le plus grand ſoin, ſi le cours ordinaire de la Juſtice a été interrompu ou ſuſpendu à leur ſujet; ou ſi quelque perſonne en pouvoir ſous Sa Majeſté a donné de l'appui à une pareille prétention; & ſi vous faites quelques découvertes de cette nature, nous attendons de votre intégrité & de votre fermeté que vous ne négligerez aucun ſoin pour faire punir ceux qui auront donné l'avis ou qui auront été les inſtrumens d'une ſi étrange violation du *Bill* des prérogatives, n'y ayant pas d'autre moyen de tranquilliſer les eſprits des Peuples de la Grande-Bretagne, fidéles Sujets de Sa Majeſté. Mais ſurtout nous vous recommandons expreſſément de vous oppoſer à la continuation du ſéjour d'aucunes troupes étrangéres dans le Royaume, où leur introduction ſera un ſujet éternel de reproches à la fidélité, au courage & à l'eſprit de la Nation.

Nous eſpérons auſſi que vous vous efforcerez de limiter le nombre des

emplois & des*penſions dont depuis peu on ne peut s'empêcher de remarquer l'accroiſſement avec ſurpriſe ; & que dans le tems vous travaillerez à faire rétablir le Parlement triennal, cette eſpéce de Parlement étant à nos yeux le ſeul où le peuple puiſſe ſe flatter que ſes Repréſentans ſont libres.

Les ſommes immenſes que nous avons données de ſi bon cœur, tandis qu'il n'y a preſque aucune des meſures qui ont été priſes qui ne rappelle le ſouvenir d'un nouveau malheur pour la Nation, ſont encore pour vous un objet de recherches relativement à l'emploi qui en a été fait ; & nous ſommes perſuadés que vous ferez tous vos efforts pour maintenir l'indépendance de ces Royaumes ; & qu'à cet effet vous veillerez avec toute l'attention dont

* On dit que tout l'argent diſtribué en penſions, en y comprenant celles qui ont été accordées depuis dix-huit mois, ſe monte à deux cens quatre-vingt mille livres ſterling par an. *London Ev. Poſt du 20 Novembre 1756.*

vous êtes capables à ce qu'il ne se fasse avec le Continent aucunes liaisons équivoques pour l'intérêt de la Grande-Bretagne.

En rendant à votre Roi, & à votre Patrie ces services indispensables, vous donnerez à Sa Majesté le témoignage le plus certain de votre attachement & de votre zéle; & vous assurerez à son Gouvernement de la maniére la plus efficace l'obéissance & le respect qui lui sont dus.

Nous vous prions en même tems par cette voie publique d'agréer nos remercimens de votre conduite passée en Parlement; & nous vous recommandons de faire respecter & de maintenir dans tous les tems, comme une chose sacrée, l'acte fait pour établir le droit de Sa Majesté à la Couronne de ces Royaumes, & pour assurer les droits & les prérogatives de ses Sujets; & de vous opposer à toutes les mesures qui tendroient à dissoudre les liens de cette union, qui, avec l'aide de la divine Providence, sera toujours le plus

ferme appui de la Perſonne Sacrée de Sa Majeſté, & du droit de ſon Illuſtre Maiſon à ſuccéder au Trône de la Grande-Bretagne.

Les Inſtructions du Bourg de *Southwark* du 20 Octobre à ſes Repréſentans en Parlement les Sieurs *William Belchier* & *William Hammond* ſont dans le même eſprit que celles de la Ville Londres. L'objet de la Milice y eſt traité dans les termes ſuivans.

London Evening-Poſt du 30 Octobre 1756.

» Permettez-nous de vous prier encore de renouveller vos efforts » pour obtenir une Milice bien réglée, & telle qu'il le faut, non ſeulement pour obvier à la néceſſité d'appeller des troupes étrangéres à notre aſſiſtance, mais auſſi pour nous

» mettre en état de défendre de la » maniére la plus naturelle & la » plus efficace, notre Roi & no- » tre Patrie contre tous ceux qui » voudroient exécuter des projets » d'invaſion, & pour donner à la » Marine de Sa Majeſté des facul- » tés plus étendues d'agir offenſive- » ment contre l'ennemi commun.

London Evening-Poſt du 2 Novembre 1756.

Inſtructions d'une certaine Communauté d'habitans à ſes Repréſentans en Parlement.

Si vous ne recevez de nous des Inſtructions ſur les affaires préſentes que long tems après que les autres Electeurs en ont envoyé à leurs Repréſentans, ce n'eſt pas que nous méritions moins d'être diſtingués par notre zèle que ceux qui ſe ſont avant nous acquittés de ce devoir.

La fidélité & l'attachement que nous vous connoiſſons pour votre

Patrie, rendront nos préſentes Inſtructions ſuperflues; & il eût été heureux pour la cauſe commune que, tandis qu'il en étoit encore tems, ceux qui étoient au timon de nos affaires, euſſent prévenu toute néceſſité d'Inſtructions & de Remontrances. Mais afin que notre gracieux Souverain puiſſe apprendre les vrais ſentimens de ſon Peuple, & ſentir les bons effets que de meilleures meſures pourroient produire; nous vous recommandons, ainſi que l'ont fait tous nos Compatriotes à leurs Repréſentans, de faire dans le Parlement vos plus grands efforts pour écarter tous les différens obſtacles qui tourmentent & qui fatiguent Sa Majeſté, qui gênent les reſſorts du Gouvernement, qui ôtent à nos armes toute leur vigueur, & qui ont fait tomber dans un ſi honteux mépris l'honneur, le crédit & les reſſources de ces Royaumes.

Nous ſommes ſur-tout affligés de la ſiniſtre affaire du * 20. Mai, &

* La victoire remportée ſur mer par M. de la Galiſſonniére ſur l'Amiral Byng.

du peu d'uſage qu'on a fait de nos forces dans cette affaire. Il eſt douloureux pour nous de penſer qu'après l'arrivée de notre Eſcadre ſur le lieu de l'action, de l'événement de laquelle dépendoit la conſervation de Minorque, ainſi que la fin de la guerre & la proſpérité de la Nation, on ait négligé tous les moyens de s'aſſurer du ſuccès ou même de le mériter : ſujet d'étonnement & de conſternation qu'on ne peut mettre en paralléle qu'avec le retard opiniâtre de l'expédition de l'Eſcadre, & la modicité de l'armement.

Les déſaſtres ordinaires ont leur ſource dans le ſecret impénétrable de l'Ennemi, dans ſes ſtratagêmes, dans les reſſorts qu'il met en mouvement pour tromper & pour ſurprendre. Mais rien de ſemblable ne peut être allégué pour nous conſoler de nos derniers malheurs. Il ne nous eſt pas même poſſible de les imputer à la fatalité des élémens non plus qu'aux haines privées des Généraux, écueil contre lequel la barque des affaires publiques eſt venue plus d'u-

ne fois ſe briſer. C'eſt pourquoi nous vous requérons de ſuivre avec la plus grande attention la trace de ces différentes fautes, afin de découvrir leur origine; ſans perdre de vûe l'objet de l'abandon de tous nos intérêts en Amérique; & de ne point lâcher priſe, que vous n'ayez fait punir tous les coupables.

Faites examiner avec toute la ſévérité poſſible, les comptes du Public: tenez-vous ſur vos gardes contre tous les palliatifs que les gens en crédit & en pouvoir ſavent appliquer ſi habilement: ne vous laiſſez point tromper par des apparences ſpécieuſes: ne paſſez légérement ſur aucun de ces expédiens que l'uſage ſemble avoir autoriſés. Enfin ſongez que les Sujets de la Grande-Bretagne doivent ſe défendre eux-mêmes; & qu'ils ne doivent point ſe battre pour d'autre cauſe, que pour celle de leur Patrie.

Nous ſommes aſſurés que ces avis, s'ils ſont ſuivis comme ils doivent l'être, fortifieront les reſſorts du Gouvernement; au lieu que des

meſures contraires ne pourroient que les affoiblir & les détruire au bout d'un certain tems : le crédit & l'influence d'un Etat ne pouvant ſe ſoutenir que par la ſageſſe & la ſtabilité des meſures de ceux qui gouvernent. Tels ſont les ſentimens de vos Commettans ; nous vous les communiquons avec toute la franchiſe dont nous ſommes capables ; & nous laiſſons à tout ce qu'il y a de gens dégagés des liens d'un vil intérêt, à juger à qui peut le mieux convenir le titre d'amis ſolides & de Sujets fidéles, ou de ceux qui font connoître le mal, & qui propoſent en même tems le reméde ; ou de ceux qui altérent & défigurent la vérité, s'ils lui font la grace de ne la pas écraſer cruellement, & qui ſe déclarent d'abord pour une honteuſe neutralité ; ou de ces hommes taciturnes, d'humeur inquiete & défiante, qui par mille ſubterfuges ne s'occupent qu'à ſe dégager de l'embarras, & à rendre de jour en jour le Gouvernement plus ſcabreux & plus difficile aux gens qui ſe diſtin-

guent par leur honnêteté & par leur ſageſſe.

London Evening-Poſt du 11 Novembre 1756.

Tant d'excellentes Remontrances au Roi, & tant d'Inſtructions pathétiques des Corps à leurs Repréſentans en Parlement, font bien voir que les gens en place, les uns vertueux & timides, les autres corrompus & téméraires, ſe ſont également trompés en ſuppoſant que notre eſprit, en nous conſidérant comme un Peuple libre, étoit éteint ou ſur le point de l'être. Nous voyons cet eſprit revivre & s'élever avec une vigueur que ceux-là n'eſpéroient plus, & que ceux-ci ne croyoient pas poſſible : vigueur qui probablement nous tirera d'embarras pour cette fois; & qui, par un noble effort, ſecouera la maladie & la vermine dont tout corps putride ne manque jamais d'être couvert. C'eſt ainſi que nous deviendrons auſſi ſains & auſſi nets, que ſi nous étions guéris de la lépre. Mais quel

eſt le reméde qui a pu opérer cette merveilleuſe guériſon, & qui nous a tirés de notre léthargie ? c'eſt ſans contredit la liberté de la Preſſe. Si nous n'en avions pas joui : ſi le Peuple n'avoit pas été excité à réfléchir, & pouſſé à faire des recherches : ſi on ne lui avoit point enſuite rappellé de tems en tems par une ſage précaution, le ſouvenir du mal qu'on lui avoit fait découvrir, nous nous ſerions aſſoupis inſenſiblement; & bientôt nous ſerions tombés dans notre dernier ſommeil. Mais la Nation retirée de ſon engourdiſſement, par l'effet merveilleux de ce reméde, a promené ſes regards de tous côtés, a vû ſes pertes, en a reconnu la cauſe, s'eſt formé une idée juſte de ſa triſte ſituation, & ne s'eſt plus occupée que du moyen de s'en affranchir.

Nous oublions aiſément les choſes paſſées : nous ſommes ſujets à nous tromper, quand il s'agit de tirer des conſéquences d'une chaîne d'argumens longue & embarraſſée. Reconnoiſſons dans les Adreſſes & Inſtructions des Communautés de

la Grande-Bretagne, c'eſt-à-dire dans la voix du Peuple, de quel prix eſt pour nous la liberté de la Preſſe. Avouons que cette liberté eſt la prunelle de l'œil du Corps politique, ſans lequel nous reſterions dans les ténébres, & chercherions vainement de côté & d'autre les ſecours qui nous ſont néceſſaires; car faute de pouvoir ſuivre des yeux les entrepriſes de ceux qui ont formé ſur nous des projets criminels, leur coup ſeroit fait avant que nous fuſſions bien ſûrs que nos prérogatives ſont en danger.

London Evening-Poſt du 18 Novembre 1756.

Aux Sieurs George-Auguſte Lord, VicomteHowe, & Sir Willoughby Aſton, Repréſentans en Parlement pour la Ville & Comté de Nottingham.

Nous les Gentilshommes, principaux Bourgeois, & Poſſeſſeurs des Franc-Fiefs de la Ville & Comté de Nottingham,

Nottingham, prenons la liberté d'offrir à vos ſérieuſes conſidérations quelques avis ſur la ſituation malheureuſe des affaires de notre Patrie, ne doutant pas que vous n'ayez aſſez d'intégrité & de zéle pour tâcher d'y remédier.

Nous avons perdu Minorque par la lâcheté, par la trahiſon, ou par l'ignorance de ceux qui étoient chargés de nos intérêts ; nous deſirons donc que vous puiſſiez réuſſir à faire ſubir aux coupables un châtiment proportionné à leurs crimes. Nos Colonies en Amérique ont été honteuſement négligées, tandis que les fonds qu'on a accordés de ſi bon cœur ont été diſſipés pour ſoutenir des Etrangers mercenaires : atteinte d'une très-dangereuſe conſéquence pour l'avenir à l'honneur des fidéles Sujets Britanniques de Sa Majeſté, qui, par un Bill portant une levée convenable de Milices, pourroient être rendus utiles à leur Patrie, & capables de réſiſter à tous les Ennemis intérieurs ou extérieurs de leur Royal Maître.

Pour mettre fin à nos maux, l'expédient le plus sûr seroit d'avoir un Parlement libre & indépendant. Les Parlemens de * sept ans ont été depuis long-tems funestes à notre liberté ; il faut qu'ils soient renouvellés tous les trois ans.

Les impôts de cette Nation sont onéreux au point, qu'il n'est presque plus possible de les supporter. L'augmentation considérable du nombre de ceux qui ont des emplois de la Cour dans la *Chambre-Basse*, & des ** Pensionnaires de l'Etat, a contribué, sans aucune nécessité, à l'accroissement de cette dépense ; nous espérons donc que non-seulement leur nombre sera diminué, mais que leurs noms seront même rayés du Tableau.

Les besoins des Pauvres ne sau-

* L'acte du Parlement qui a réglé que chaque Parlement subsisteroit pendant sept ans, a été fait sous le régne de George I : celui par lequel la durée de chaque Parlement a été fixée à trois ans, est du régne de Guillaume III.

** Voyez page 78. une Note sur les Pensionnaires de l'Etat.

roient être plus urgens qu'ils le ſont actuellement. Ce n'eſt qu'avec trop de fondement que nous croyons pouvoir attribuer leur miſére à l'avidité & aux manœuvres des Meuniers, des Boulangers & des Marchands de blé. Demandez donc qu'il vous ſoit permis d'expoſer leurs griefs comme un objet très-digne de l'attention du Parlement.

Nous n'aurions pas été ſi long-tems à vous faire connoître nos ſentimens, ſi nous ne nous fuſſions pas flattés que les Membres de la Corporation de cette Ville, dont la fidélité & l'attachement au bien public ſont indubitables, auroient été les premiers à propoſer leur ſentiment ſur l'intérêt & la proſpérité de ce Royaume autrefois ſi floriſſant. Mais nous eſpérons encore voir notre glorieux Monarque, nommé depuis ſi long-tems & à ſi juſte titre le Pere de la Patrie, triompher de ſes ennemis publics, & confondre ſes ennemis ſecrets.

Vous aurez remarqué, Mon-

ſieur, dans les piéces que vous venez de lire, un mécontentement aſſez clairement exprimé ſur l'élection du nouveau Lord Maire de la Cité de Londres. Je veux, avant que de finir, vous faire voir deux articles d'une gazette de ce tems-là, à l'aide deſquels vous pourrez juger combien la Cité de Londres doit être ulcérée du peu d'effet de ſes efforts en oppoſition avec l'influence de la Cour.

Du London Evening-Poſt, du 30 Septembre 1756.

I. » On fait actuellement l'élection d'un Lord Maire : les » ſuffrages ſont partagés entre » l'Alderman *Dickinſon* & l'Alderman *Glyn* ; & on penſe » que ce dernier pourra l'emporter, parce qu'on ne lui reproche point d'avoir contribué à

» *l'importation des troupes étran-*
» *géres.*

» Les effets naturels du juſte
» reſſentiment d'un Peuple ou-
» tragé dans ſon honneur, dans
» ſa conſtitution & dans ſes pré-
» rogatives, par l'introduction
» des mercénaires étrangers, ne
» ſe ſont jamais plus ſenſible-
» ment manifeſtés que dans la
» nombreuſe aſſemblée des ci-
» toyens de Londres qui s'eſt
» rendue à * *Guildhall* pour l'é-
» lection du premier Magiſtrat
» de la Ville, dignité qui ne de-
» vroit jamais être remplie que
» par une perſonne dont l'inté-
» grité fût audeſſus de tout re-
» proche, dont l'expérience dans
» le commerce & la connoiſſan-
» ce des beſoins de la nation

* C'eſt le lieu où ſont en dépôt les Archives de la Cité de Londres, & où le Maire & les Aldermans tiennent leurs aſſemblées.

» fuſſent univerſellement recon-
» nues, & qui ne dépendît d'au-
» cun autre intérêt que de celui
» de ſa patrie.

» Avant que l'élection com-
» mençât, le Lord Maire actuel
» & la Cour des Aldermans en-
» tendirent un Sermon qui fut
» prêché par M. *Bearcroſt*, Cha-
» pelain du Lord Maire, & dont
» voici le texte, tiré de l'Exode
» XVIII. 21. *De plus tu donne-*
» *ras au Peuple des chefs inſ-*
» *truits & capables, qui craignent*
» *Dieu, qui ſoient attachés à la*
» *vérité & éloignés de tous ſen-*
» *timens ambitieux; & tu les pla-*
» *ceras à la tête du Peuple.*

II. » Des ordres peremptoires
» ont été envoyés à tous les ci-
» toyens de Londres, qui dépen-
» dent de l'influence Miniſté-
» riale, de voter de préférence
» pour un Candidat que l'on ſait

» déterminé à ſoutenir l'intérêt » étranger contre celui de la » *Vielle Angleterre*. « C'eſt ainſi qu'on déſignoit l'Alderman Dickinſon qui l'a emporté, malgré toutes les préventions, ſur ſon compétiteur.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 22 Novembre 1756.

LETTRE IV.

*Sur les * changemens ſurvenus dans le Miniſtére.*

ON eſt ſi peu accoutumé ici, Monſieur, à reſſentir quelque bon effet des changemens qui ſe font ſucceſſivement dans le Miniſtére, ou des révolutions qui le renouvellent tout d'un coup, que fort peu de gens s'aviſent de tenir à ce ſujet en public quelques diſcours conſolans; ou de donner aux diſpoſitions des nouveaux Miniſ-

* Voici les principaux de ces changemens. *Thomas Holes*, Duc de *Newcaſtle*, premier Commiſſaire de la Tréſorerie, remplacé par le Duc de *Devonshire*. Le Lord *George Anſon*, premier Commiſſaire de l'Amirauté; remplacé par le Comte *Temple*. M. *Henri Fox*, Sécretaire d'Etat, ayant le Département du Sud, remplacé par M. *Guillaume Pitt*.

tres

tres des éloges d'où cette Nation déſolée pourroit tirer un bon augure pour l'avenir. Le propos, preſque général en pareil cas, c'eſt que les Miniſtres nouvellement inſtallés ne vaudront pas mieux que ceux à qui ils ſuccédent. Il y a des gens qui vont plus loin, & qui aſſurent qu'ils ſeront encore plus mauvais. Souvent lorſque les Anglois n'ont pris en haine qu'un ſeul homme, il arrive, ſi cet homme quitte ſon poſte, que celui qui le remplace partage auſſitôt avec lui leur averſion, & que deux perſonnes à la fois ſont en butte à leurs traits, tandis qu'une ſeule étoit auparavant l'objet de leurs murmures. Voici quelques piéces qui vous prouveront, Monſieur, que cette opinion n'a rien que de conforme à la vérité.

London Evening-Poſt du 28 Octobre 1756.

Avis au Peuple.

Ce n'eſt pas d'un changement de Miniſtres que la Nation doit attendre ſon ſalut ; il n'y a qu'un changement total de *meſures* qui puiſſe l'opérer. Vous avez ſans doute beaucoup ſouffert ſous la verge de ces hommes ; mais les *meſures* qu'ils ont ſuivies vous ont été cent fois plus préjudiciables. Ce ſont ces meſures qui ont multiplié les impôts juſques au *nec plus ultra*, & qui ont ſi prodigieuſement groſſi la maſſe énorme de vos dettes ; & il n'eſt pas impoſſible que tant les impôts que les dettes qui vous accablent, vous réduiſent à un état encore plus affreux; puiſque, ſi ces mêmes *meſures* ne ſont point entiérement changées, vous verrez s'effectuer bientôt cette ruine totale qui vous menace. Enfin vous n'avez plus que cette voie pour obtenir quelques lueurs d'eſpérance.

Tant qu'on n'abandonnera pas le pernicieux ſyſtême qui eſt aujourd'hui en régne, il ſera impoſſible d'empêcher les Miniſtres de diſſiper vos tréſors ſans vous en faire retirer le moindre profit. Il ſera impoſſible de les empêcher de laiſſer aller vos poſſeſſions à l'Ennemi, & de rendre la paix d'une néceſſité forcée faute d'argent pour ſoutenir la guerre ; il ſera enfin impoſſible de les empêcher d'écraſer vos loix, & d'empiéter ſur vos prérogatives.

Vous pouvez être certains que tant qu'un ſyſtême pareil ſera en vigueur, vous n'aurez ni ſerviteurs, ni amis : toutes les aſſurances que vous recevrez d'attachement & de zéle, ſeront fauſſes, trompeuſes, & abuſives ; parce que les *meſures* ſur leſquelles ces aſſurances ſeront fondées, ne permettront pas qu'elles ſoient ſincéres. Je le répéte, ce ſyſtême n'a été imaginé que pour aſſurer aux Miniſtres un pouvoir arbitraire ; & pour en faire des Ennemis de l'Etat & des traîtres à la Nation.

Il n'eſt donc pas de vraiment hon-

nête homme, il n'eſt point d'ami ſincére de la Grande-Bretagne, qui veuille ſe charger, par quelque conſidération que ce puiſſe être, de remplir l'objet d'un ſyſtême ſi oppoſé à nos Conſtitutions, ou d'accepter quelque part dans le Miniſtére, ſi en même tems il ne met dans ſes conditions que ce ſyſtême ſera changé, & qu'il lui en ſera ſubſtitué un autre directement contraire.

Ouvrez donc les yeux ſur ce qui ſe paſſe autour de vous dans cette conjoncture critique; & obſervez avec attention ſi le changement qui ſe fait dans le Miniſtére eſt bien véritablement capable de vous être de quelque utilité; & ſi la fin qu'on ſe propoſe dans ce changement, n'eſt pas plutôt de ſouſtraire à votre vengeance les auteurs de toutes vos diſgraces. Prenez-garde enfin que ce ne ſoient des gens de la même trempe, qui remplacent ceux dont vous avez lieu d'être ſi mécontens; & qu'en changeant vos Miniſtres on n'en rende pas la ſituation de vos affaires plus heureuſe; car ce n'eſt

pas le Miniſtére que vous devez ſouhaiter de voir changer, mais la conduite du Miniſtére.

London Evening-Poſt du 16 Novembre 1756.

Lettre à l'Auteur du London Evening-Poſt.

J'ai lû avec ſatisfaction, Monſieur, dans une de vos derniéres Gazettes, une remarque excellente ſur la folie qu'il y a d'attendre quelque choſe de bon d'une adminiſtration nouvelle; ſi en même tems il ne ſe fait pas un changement total de *meſures*. Je vous ſerai obligé de me donner une ſolution pour la queſtion ſuivante.

Que doit-on augurer de favorable du changement qui ſe fait dans le Miniſtére, ſi dans la liſte de ceux qui vont y entrer, on en remarque un qui ſignale ſon avénement par l'acte de corruption le plus manifeſte en achetant un prétendu Patriote d'un Païs voiſin, avec une Pairie & 60 mille livres ſterling?

London Evening-Post du 18 Novembre 1756.

Du * Moniteur le Samedi 13.

Le pouvoir acquis par la fraude, & qui a pour objet des vûes particuliéres, doit être à jamais ſuſpect, & l'on ne peut y avoir de confiance : il ſe prête à toutes les meſures qui tendent à affoiblir cette légitime autorité, qui eſt ſeule capable de réprimer ſes excès. Voilà la ſource des infortunes qu'ont produit ces adminiſtrations qui nous ont appauvris & déſarmés : qui ont multiplié les Penſions & les Places : qui n'ont

* Le Moniteur eſt un Imprimé qui paroît tous les Samedis. Les cinquante-deux premiéres feuilles de cet Ouvrage périodique viennent d'être données en un volume, & ont été dédiées aux quatre-vingt-quatorze Membres de la Chambre des Communes qui ont voté contre la réſolution de préſenter une Adreſſe au Roi, pour le prier de faire venir dans le Royaume les troupes de ſon Electorat : il n'en faut pas dire davantage pour faire voir que cet Ouvrage vient du parti de l'oppoſition.

ſû gouverner qu'avec la verge de fer : qui ſe ſont rendu abſolues par le ſecours odieux d'une Armée continuellement ſur pied ; & qui ont employé les ſommes immenſes accordées pour la défenſe de nos poſſeſſions, à des meſures concertées pour la ſûreté d'un certain Electorat ; tandis que Minorque a été enlevée honteuſement à la Couronne de la Grande-Bretagne, & que l'Amérique eſt dans le plus grand danger de ſubir le même ſort.

C'eſt pourquoi, s'il arrive que les principaux Avocats du Peuple, je veux dire ceux qui ſe ſont oppoſés le plus vigoureuſement aux meſures qui ont flétri l'honneur de la Couronne, & ruiné la Nation : ſi ceux qui ſe ſont élevés contre toutes les mauvaiſes menées du Gouvernement & qui ont inſiſté généreuſement ſur la néceſſité d'apporter du reméde à ces maux : s'il arrive, dis-je, qu'ils ſoient invités à prendre les rênes du Gouvernement ; qu'ils ne perdent point de vûe l'écueil funeſte, contre lequel tant d'autres avant eux ont

échoué. Si, contre les eſpérances qu'ils donnent, ils viennent à changer de route : s'ils ſe rendent les complices de ces mêmes criminels de qui ils ont promis à la Nation de la venger : s'ils ne ſe rendent populaires que pour un tems, & juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de travailler ſans crainte à nous faire ſuccomber ſous un joug qu'ils nous avoient promis d'écarter loin de nous & de mettre en piéces de leurs propres mains ; qu'ils n'oublient pas que le *Moniteur* ne manquera jamais de leur reprocher, en bon Anglois, toute l'injuſtice de leurs procédés. Ce n'eſt point un changement de Miniſtres ſeulement, mais un changement abſolu de meſures qu'il faut pour arracher la Nation du précipice. Car un changement comme celui qui ſe fit en 1742*, & qui eut un effet ſi contraire à l'attente qu'on en avoit conçue,

* Le 12 Février 1742 *Sir Robert Walpole* ſe retira du Miniſtére, ainſi que le premier Commiſſaire de l'Amirauté, & pluſieurs autres. Ceux qui les remplacérent ne furent pas moins dévoués qu'eux au parti de la Cour.

trouvera dans tous les esprits une opposition qui ne finira qu'avec le sujet de nos plaintes. C'est ce qui arrive lorsque les nouveaux Ministres sont subjugués par l'influence & le crédit de la Cour : ils rejettent nos remontrances : ils deviennent sourds à nos gémissemens ; & la moindre de leurs fautes nous cause un préjudice plus grand que toutes celles des malheureuses victimes qu'ils ont sacrifiées à un prétendu bien de l'Etat.

Nos affaires tant au-dehors qu'au dedans, en sont venues à une telle crise, qu'il n'y a de remédes capables de rendre à l'administration sa vigueur, que ceux qui auront pour principe le réel intérêt de la Nation. La difficulté de lever de l'argent, & les succès de nos Ennemis, démontrent clairement qu'il est nécessaire que l'Etat, ou ceux qui le conduisent, cédent aux destinées. Les nouveaux noms qu'on a donnés aux choses, les nouvelles formes qu'on leur a fait prendre toutes les fois qu'il s'est fait un changement dans le

Miniſtére, & dont nous avons été ſi ſouvent & ſi long-tems la dupe, ne ſeront plus capables de faire prendre le change au Peuple, dès qu'il verra la tyrannie marcher en public à viſage découvert, & la corruption pénétrer dans tous les cabinets; lorſqu'enfin il ne pourra plus ſe diſſimuler que le Miniſtére opérera néceſſairement la perte de l'Etat, ſi l'Etat n'opére pas celle du Miniſtére.

Le bon Peuple d'Angleterre capable de la plus grande réſolution dans ſa décadence, & formidable lorſque ſa ruine s'achéve, oppoſera l'effort de toutes ſes facultés naturelles au dernier coup de la tyrannie & de la trahiſon.

C'eſt un défaut bien groſſier de jugement dans ceux qui ne ſont parvenus aux grades que par le ſecours du Peuple, de ne payer ce ſervice que par des mépris inſultans; comme ſi les mêmes mains qui les ont élevés n'avoient pas la force de les renverſer. Il eſt rare qu'un homme que ſes ſentimens & ſes actions patriotiques ont porté dans le Conſeil,

puiſſe long-tems s'y maintenir, s'il eſt fidéle aux engagemens qu'il a contractés avec le Public; & il arrive toujours que lorſque deux partis diviſent le Conſeil, ſans qu'il ſoit poſſible de les rapprocher, le calme ne ſe rétablit d'aucun côté que l'un n'ait obtenu ſur l'autre une victoire complette. C'eſt pourquoi, ſi l'on parle d'une réunion préliminaire à la déciſion des points eſſentiels; il faut que les Avocats de la liberté & de la juſtice refuſent de ſe prêter à un pareil arrangement. Si vous mêlez des fluides de nature antipathique, ils fermenteront au lieu de s'unir: la fermentation ne ceſſera point que l'un des deux ne ſoit tombé au fond du vaiſſeau qui les renferme; & ce vaiſſeau court riſque d'être briſé par la violence de leur fermentation. Au lieu que ſi ces Avocats de nos prérogatives portent dans les Conſeils les principes nobles & généreux qui leur en ont ouvert les portes: s'ils ſoutiennent en préſence du Souverain les vérités frapantes dont ils ont fait retentir le Parlement, & qui

leur ont mérité l'affection du Peuple : s'ils persistent à embrasser le marchepied du Trône ; & s'ils refusent toute place de confiance & de faveur, jusqu'à ce que l'intérêt de la Grande-Bretagne ait été reçu & reconnu pour être la seule base de la politique de la Grande-Bretagne : jusqu'à ce que sans acception de personne on ait vengé l'Etat de ses malheurs & de ses pertes sur ceux qui en ont été les auteurs : jusqu'à ce que la Nation se voye dans un état de défense bien assuré par le moyen d'une bonne Milice & par l'éloignement des Troupes étrangéres qui lui donnent tant de justes sujets de crainte & qui lui coûtent si prodigieusement ; alors ils n'auront point de Compétiteurs à craindre, & tous les honnêtes gens se réuniront pour prêter l'appui nécessaire à leur administration.

Je suis, &c.

A Londres ce 25 Novembre 1756.

LETTRE V.

Sur les Milices.

IL parut ici, Monſieur, il y a quelques mois, un Ouvrage fort intéreſſant ſur les affaires de la Nation, & duquel je ne crois pas qu'on ait fait de traduction en aucune Langue. Il étoit queſtion alors des grands préparatifs que faiſoit la France après l'inſulte faite à ſon Pavillon : préparatifs dont on ſe perſuadoit ici que l'objet étoit néceſſairement une deſcente dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande. Pluſieurs Ecrivains du parti de l'oppoſition, avoient déployé toute leur éloquence pour délivrer la Nation de toutes ſes craintes à cet égard : ils ne lui

demandoient, pour lui procurer une véritable ſécurité, que quatre choſes; d'abord, de ne point déſeſpérer d'elle-même, & d'avoir beaucoup de confiance dans ſes propres forces bien employées : en ſecond lieu, de borner tous ſes efforts à une guerre ſur mer, & de ne s'aider en façon quelconque des ſecours des Alliés du Roi d'Angleterre ſur le Continent : troiſiémement, de ſe procurer des Milices, & de ſe bien garder d'appeller les Etrangers dans le Royaume, ou d'augmenter le nombre des troupes réglées; quatriémement enfin, de ne point s'attacher les Princes d'Allemagne par des ſubſides, & de garder cet argent-là pour les beſoins de la Grande-Bretagne. Il s'en falloit bien qu'un plan pareil fût du goût du Mi-

niſtére : il le fit attaquer par les Ecrivains à ſes gages ; & l'Ouvrage que je viens de vous annoncer, Monſieur, eſt un de ceux où ces différentes matiéres ont été diſcutées avec plus d'apparence de raiſon. On y combat article par article chacune des quatre opinions que le Miniſtére cherchoit à détruire. Je pourrai trouver quelque jour l'occaſion de vous rendre compte de ce que dit l'Auteur pour remettre en crédit l'appréhenſion d'une deſcente des François dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande: pour porter la Nation à ſuſciter à la France des affaires ſur le Continent, qui la détournent de donner ſon unique attention à une guerre ſur mer ; & enfin pour établir la néceſſité de donner de nombreux ſubſides aux Princes d'Allemagne, & de leur

emprunter des troupes pour la garde de cette Isle. Aujourd'hui je me contenterai de vous présenter les raisons par lesquelles il essaie de prouver que ces Milices (si universellement desirées depuis, & demandées avec tant d'instances & même de menaces) ne peuvent opérer que la ruine de la Grande-Bretagne, bien loin de contribuer, ainsi qu'on se l'imagine, au rétablissement de ses affaires. Je crois que l'opposition singuliére que vous remarquerez entre les argumens de cet Auteur & le vœu général de la Nation, fera sur vous l'effet du tableau le plus intéressant.

EXTRAIT d'un Ouvrage intitulé : Question importante concernant les Invasions, une Guerre sur mer, les Milices

lices, & les Subſides pour prendre des Troupes étrangéres au ſervice de la Nation, &c. *Et en Anglois :* The important Queſtion concerning Invaſions, a Sea War, Raiſing the Militia and paying Subſidies for foreign Troops.

PROPOSITION.

Si l'invaſion dont on nous menace a de quoi nous épouvanter, (ſuppoſition qu'on veut bien admettre), c'eſt une entrepriſe que les forces intérieures de la Grande-Bretagne ſont en état de repouſſer : il ne faut, pour s'en convaincre, que ſonger aux huit millions d'habitans, dont un huitiéme, dans un beſoin preſſant, prendroit les armes, & dont quatre-vingt mille ſuffiroient pour écraſer toutes les troupes qu'on pourroit débarquer ſur nos côtes. Levons donc des Milices : initions les Peuples dans le métier des armes : que

ceux dont on menace la liberté & les biens combattent eux-mêmes pour leur défenſe ; c'eſt pour lors qu'on verra des hommes : que l'ancienne bravoure Angloiſe reparoîtra : & que nous ferons reconnoître en nous les vrais deſcendans de ces ancêtres pleins de gloire qui inondérent du ſang des François les plaines renommées de Creci & d'Azincourt.

RÉPONSE.

A l'appui du projet de lever des Milices & de mettre les armes dans les mains des Peuples, on ne manque jamais de citer pour exemple, & Rome parmi les anciens Etats, & la Suiſſe parmi les modernes. Ces allégations ſont cependant très-inconſidérées : deux queſtions fort naturelles en vont triompher d'abord. Doit-on regarder Rome & la Suiſſe comme des Etats adonnés au Commerce & aux Manufactures ? Leurs conſtitutions civiles peuvent-elles être comparées avec les nôtres ? Perſonne n'ignore, quant à ce qui

regarde les Romains, que le Commerce & les Manufactures n'ont jamais été leur objet. Le grand négoce de Rome étoit de faire la guerre à tous les Peuples du monde. Et pour la Suiſſe, ſes Manufactures ne ſont autre choſe, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, que de s'engager elle-même au ſervice des autres Etats qui ont des guerres à faire ou à ſoutenir. Lorſque des Cultivateurs & des Manufacturiers ont une fois appris l'exercice militaire, & qu'ils ont contracté un peu de l'air martial, il ne faut pas croire qu'ils ſoient bons à grand-choſe de plus : le travail & l'induſtrie leur ſont à charge : devenus ſoldats, ils ſe croient des Meſſieurs ; ils prennent du dégoût pour la condition de manœuvriers : la tranquille régularité de cet état leur paroît également ſtupide, abjecte & deshonorante. Il n'y a pas dans toute l'Hiſtoire un ſeul exemple d'un Peuple qui ſe ſoit rendu célebre tout à la fois par une milice bien diſciplinée & d'un ſervice réel, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ma-

nufactures : y a-t-il quelques arts cultivés dans la Suiſſe ? peut-on citer ſeulement quelques manufactures qui y ſoient établies, ſi on en fait la comparaiſon avec les arts & les manufactures des autres Pays ? Le Canton de Berne qui paſſe pour fournir cent mille hommes d'excellente milice, envoie la plus grande partie de ſes laines en France pour y être manufacturées. Il m'importe peu qu'un chicaneur m'objecte que l'ancienne Egypte doit être exceptée de la régle générale, parce que c'étoit un Etat tout à la fois commerçant & militaire. Quand je dis que le même Peuple ne s'eſt jamais rendu célebre ſur ces deux points à la fois, on ſent bien que c'eſt des individus que je veux parler. Car en Egypte, la Claſſe militaire étoit compoſée d'une ſorte de Peuple toute différente du reſte, dont le ſeul emploi étoit de ſe battre, & qui ne s'occupoit que de la ſcience de la guerre. Ainſi, pour rendre plus admiſſible la comparaiſon de l'Etat de l'Angleterre avec celui de l'Egypte,

il faudroit partager auſſi notre Peuple en différentes claſſes, & établir chez nous des claſſes de Militaires, des claſſes de Lettrés, des claſſes d'Artiſans, des claſſes de Cultivateurs, & beaucoup d'autres ſemblables : je demande après cela ce que deviendra notre conſtitution ?

Secondement. Il faut encore voir ſi le Gouvernement civil de la Grande-Bretagne peut être comparé avec celui de Rome ou de la Suiſſe ; & s'il n'y a pas lieu à cette comparaiſon, ce ſeroit bien mal-à-propos qu'on prétendroit appliquer au Gouvernement d'un Etat, des Réglemens faits pour la conſtitution d'un autre, tandis qu'entr'eux il n'y auroit aucune reſſemblance.

Mais voici une autre raiſon : n'eſt-ce pas ſur la liberté des élections des Membres du Parlement qu'eſt principalement appuyée la liberté du Peuple Anglois ? N'eſt-il pas vrai auſſi qu'on ne devroit rien admettre de tout ce qui peut gêner cette liberté, qui ne ſouffre déja que trop, au dire même de ceux contre qui nous

disputons à présent ? Or, comment sera-t-il possible de garantir cette liberté de nouvelles infractions, & d'infractions d'une conséquence dangereuse, si vous introduisez une milice Nationale & tout ce qui s'ensuit ? Il faudra des Officiers pour commander cette milice ; vous donnerez à ces Officiers une autorité à discrétion, enfin une autorité militaire ; autrement votre milice ne sera qu'un amas confus de populace dont vous ne pourrez attendre aucun service. Supposons donc que le Lord Lieutenant ou Général, les Colonels, le Major & les Capitaines, aient chacun le pouvoir d'assembler cette milice autant de fois qu'il leur semblera bon ; ou bien ces Officiers auront, en tems de guerre, (car vous pourrez fixer pendant la paix, par une loi, cette convocation à des tems marqués) le droit d'indiquer & le lieu où les milices se rendront, & l'heure de l'exercice, & le tems qu'elles resteront sous les armes ; & ils auront pareillement le pouvoir d'infliger des pei-

nes aux ſoldats déſobéiſſans, à ceux qui n'auront pas aſſez de ſoin de leurs armes, qui négligeront leur devoir ou qui refuſeront d'apprendre l'exercice : je parle toujours en ſuppoſant que vous leur accordiez tous ces droits & beaucoup d'autres qui ſe trouveront encore plus conſidérables ; ou bien toute votre milice, livrée au vice & à la fainéantiſe, ne ſera jamais qu'une troupe de canaille à votre paie, & que vous ne pourriez oppoſer à une armée de troupes bien diſciplinées. Je dis plus ; dans le cas d'une invaſion vous ne pourriez vous diſpenſer de confier à vos Officiers le droit de condamner à la mort par un Conſeil de Guerre ; car ſans cela vous ne ſeriez pas à partie égale vis-à-vis d'une armée dont chaque ſoldat eſt convaincu que dès l'inſtant qu'il quittera ſon poſte, il faut qu'il meure.

J'enviſage donc votre Lord Lieutenant, les Colonels, le Major & les Capitaines reſpectifs, comme revêtus de cette autorité à diſcrétion, ou de cette autorité militaire ſi vous

voulez ; autorité qui, bien loin de rentrer dans le syſtême général de votre conſtitution, y eſt, à bien des égards, directement oppoſée. Permettez-moi de vous demander à préſent où ſont les garants qui vous aſſurent que cette milice ne s'ingérera pas dans les Elections ? Quel ſecret avez-vous pour prévenir les effets de l'influence que donnera à vos Officiers ſur leurs ſoldats cette autorité ſi étendue qu'elle peut paſſer pour illimitée, comme en effet en pluſieurs cas elle eſt illimitable ; cette autorité enfin, qui eſt capable de renverſer notre conſtitution ?

Je ſuis bien ſûr au moins que ſi vous ſouffrez que les faits & l'expérience journaliére réglent votre jugement, vous ne pourrez vous empêcher de convenir, que ſi cette autorité réſidoit dans un Whig ou dans un Tory, dans le parti de la Nation ou dans celui de la Cour, elle ſerviroit des vûes particuliéres, & d'autres intérêts que ceux de la cauſe commune.

Mais ſi ces raiſons ne vous paroiſ-

ſent

ſent pas encore aſſez convaincantes : ſi vous perſiſtez à en appeller à l'uſage des autres Pays ; daignez obſerver que dans l'ancienne Rome, Etat auquel vous aimez tant à vous comparer, il n'y a jamais eu rien qui reſſemblât à une Chambre des Communes ; & que dans la Suiſſe, le Canton de Berne en particulier eſt une Oligarchie abſolue, où les Magiſtrats ſe choiſiſſent les uns les autres lorſqu'il y a lieu à une élection, & cela ſans la participation du Peuple, outre que le Gouvernement y eſt des plus arbitraires.

Si vous argumentez de l'ancien Etat de l'Angleterre, du tems où nous avions toujours une milice ſur pied ; il eſt eſſentiel de vous rappeller que cet ancien Etat étoit un Etat de ſervitude & d'abaiſſement, & pour notre Chambre des Communes & pour le Peuple en général. Le vaſſelage & le ſervice dû pour les cas de guerre étoient encore en uſage ; & lorſqu'ils furent abolis par la permiſſion donnée aux Nobles d'aliéner leurs biens, & par la deſtruc-

tion des Monaſtéres & des Abbayes, les prérogatives de la Couronne prirent tant d'accroiſſement, qu'on peut dire que la Chambre des Communes de ce tems là n'étoit qu'un zéro auprès de celle d'aujourd'hui.

N'alléguez point cette milice de la Ville de Londres qui ſe fit tant admirer pendant les guerres civiles ; vous vous mettriez dans la néceſſité de nous prouver que le même * enthouſiaſme pour la liberté de conſcience & pour la liberté civile qui animoit nos Peres, s'eſt emparé de leurs Deſcendans : que les mêmes motifs, la même concurrence d'événemens divers, préparent & fomentent depuis long-tems leur zéle, & enfin qu'ils ont pris feu, & qu'ils ſont auſſi diſpoſés que jamais à combattre pour la gloire du Seigneur, à jeûner, à prier, & à écouter pendant quatre heures des lectures pieuſes. Vous auriez pareillement à prouver que la conſtitution particuliére de la Ville de Londres eſt auſſi la conſtitution du Royaume entier,

* Cela ſe rapporte au tems de Cromwell.

& que l'inſtitution des Aggrégés dans les différentes Compagnies du Corps de Ville, ainſi que l'uſage de ne faire voter que ces Aggrégés, ſont des choſes qui lui ſont communes avec le reſte du Royaume. Il eſt vrai que ſi le droit de ſuffrage étoit réſervé aux ſeuls principaux habitans, ce ſeroit une circonſtance favorable pour une milice nationale ; mais ce n'eſt pas ainſi que ſont arrangées les choſes : il y a peu d'endroits en Angleterre où le même homme, qui ſeroit ſoldat de milice, n'eût en même tems un ſuffrage à donner ; ce ſeroit donc la derniére des imprudences que de penſer, dans la ſituation préſente des affaires, à un établiſſement de cette nature.

Vous vous retournerez peut-être du côté de nos Colonies de l'Amérique ? Mais conſidérez, je vous prie, que ces Colonies ne ſont que de naître, & que tout ce qui peut leur être propre dans leurs commencemens, ne conviendroit peut-être pas à d'autres Pays. Les habitans ſont pour la plupart Planteurs, Fermiers & La-

boureurs ; il n'y en a que fort peu qui ſoient Manufacturiers : voilà des différences remarquables entr'eux & nous ſur des points eſſentiels. Ajoûtez à cela qu'ils ſont dès leur enfance endurcis à la fatigue & accoutumés au métier des armes, tant à cauſe de leur ſituation par rapport aux François & aux Indiens, que parce qu'ils ſont obligés de chaſſer & de battre les bois pour ſe nourrir & pour faire leur commerce de pelleteries. Il eſt certain, de plus, qu'il y a encore des reſtes de l'eſprit & du fanatiſme de * Cromwell qui ſubſiſtent parmi les Peuples de la Nouvelle Angleterre, & que ce feu s'eſt ranimé chez eux & s'y manifeſte aujourd'hui de nouveau. Mais ſi vous examinez la conduite & les meſures des autres Gouvernemens, vous n'en trouverez que fort peu qui décident la queſtion en votre faveur. Si j'étois d'humeur à multiplier les argumens, je pourrois

* Un grand nombre de *non-Conformiſtes*, ſous le régne de Charles I. s'étoient retirés & établis dans cette Colonie.

avec plus de raiſon citer ces mêmes Gouvernemens, pour prouver contre vous le peu de ſervice qu'on tire d'une Milice.

Enfin, il faut ou que vous abandonniez votre ſyſtême favori d'une milice nationale, ou que vous renonciez à votre liberté. Ce ſera toujours vainement que vous rapporterez des exemples de l'Hiſtoire Angloiſe pour ſoutenir votre ſyſtême, tant que vous ne pourrez pas prouver que les choſes, en changeant de nom, ont toujours conſervé leur nature. Si vous croyez pouvoir vous contenter d'une Chambre des Communes, telle qu'elle étoit ſous les branches d'Yorck, de Lancaſtre & de Tudor, & ſous les Stuarts; rien ne vous empêche d'établir, auſſitôt qu'il vous plaira, une milice nationale. Il importera fort peu qu'elle s'ingére dans les Elections. Il eſt même très-probable qu'une place dans le Parlement qui ne donneroit que très-peu d'autorité dans l'eſprit du Peuple, & encore moins de crédit auprès du Prince, ſeroit convoitée

par ſi peu de perſonnes, que la ſéduction, de quelque eſpéce qu'elle fût, & ſous quelle forme qu'elle ſe préſentât, deviendroit bientôt un être purement imaginaire ; car c'eſt une vérité conſtante, que les tentations ſont plus ou moins fortes, ſelon le dégré d'honneur, de plaiſir ou de profit que l'on apperçoit dans l'objet qu'on recherche. Où il n'y a rien à gagner, il n'y a point matiére à tentation. Mais reſſouvenons-nous bien auſſi que cette vérité ne ſera pas plutôt réaliſée par rapport aux Membres du Parlement, que dès le moment même il n'y aura plus de liberté pour nous : perſonne ne s'adonnera au métier de ſéducteur par pur goût pour la ſéduction.

Quant aux grands & célebres exploits de la milice Angloiſe, aux batailles de * Creci & d'Azincourt **;

* Bataille de Creci le 26 Août 1346. Le Roi (Philippe de Valois) y fut défait pour avoir imprudemment attaqué Edouard, qui avoit paſſé la *Somme* à gué.

** Bataille d'Azincourt gagnée par Henri

je me contenterai de répondre en général, que ſi les perſonnes qui ſe chargent d'écrire ſur les affaires publiques entre deux Nations rivales, font un amas de tous les événemens particuliers dans leſquels une Nation l'a emporté ſur l'autre, ou par la bravoure des troupes, ou par l'habileté des Généraux; il leur ſera aiſé de trouver une quantité ſuffiſante d'exemples pour ſe repréſenter eux-mêmes comme une race de Héros des plus accomplis, & de faire paſſer leurs ennemis pour les Peuples du monde les plus lâches & les plus ignorans. Les Hiſtoriens de tous les Pays commettent volontiers cette faute; on en peut dire autant des Anglois & des Ecoſſois entr'eux. Car ſi les Anglois célebrent deux victoires ſignalées, remportées par eux ſur les François; d'un autre côté les Ecoſſois ſe vantent d'en avoir remporté trois ſur les Anglois dans le même jour, avec les mêmes troupes, ſans aucun intervalle & ſans

V. contre les François, ſous Charles VI. en 1415.

reprendre haleine ; & pour ajoûter encore à la gloire de ces triomphes, c'étoit dans un ſiécle de Héros, ſous le régne d'Edouard I, du tems de notre ancienne Angleterre : de ce tems qui n'admet aucune comparaiſon avec le ſiécle dégénéré & corrompu où nous vivons. Si c'eſt cependant votre réſolution de donner, au lieu de raiſons, d'impertinentes rodomontades, je conviens qu'elles ſont très-propres à faire l'amuſement de la canaille, & à ſervir de refrein aux chanſons bachiques d'une foule d'yvrognes aſſemblés autour d'un feu de joie ; je les crois même excellentes pour haranguer un auditoire de valets & de porteurs de chaiſe, auprès de qui réuſſiroit merveilleuſement cette brillante pointe d'eſprit, ce mot ſi heureux, *un Anglois ſuffit tout ſeul pour battre une douzaine de François*. Mais des gens faits pour penſer, & qui ſavent faire uſage de leur jugement, auront toujours pour de pareilles miſéres un ſouverain mépris. Il y a d'ailleurs une petite obſervation à

faire ſur les batailles de Creci & d'Azincourt, & qui par malheur n'eſt point à l'avantage des Anglois ; c'eſt que les ſoldats de l'armée Angloiſe, ces Héros célébres qui battirent ſi bien les François, étoient de véritables Eſclaves qui n'avoient pas la moindre idée de la liberté civile, & qui, comme les vaſſaux de l'Ecoſſe ſous la domination de leurs Sires & de leurs Capitaines, n'avoient jamais poſſédé de biens par eux-mêmes, & ne ſavoient pas combien il eſt doux & flatteur d'avoir quelque choſe en propre dans la Société.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 29 Novembre 1756.

LETTRE VI.

Nouvelles diverſes.

VOICI, Monſieur, des nouvelles de toutes les eſpéces ſur l'Angleterre, ſur l'Irlande, ſur l'Amérique & ſur les Indes Orientales. Que pouvez-vous deſirer de plus ? Je vous aſſure au moins que je crois avoir recueilli tout ce que les plus fraîches gazettes contiennent d'intéreſſant dans ce genre. Tel eſt le plan que j'ai choiſi ; vous me ferez plaiſir de m'avouer franchement s'il eſt tel que vous le deſirez. Dans les différentes nouvelles d'Amérique, parmi pluſieurs extraits de Lettres où ce ne ſont que gémiſſemens ſur

les pertes accumulées de la nation Angloiſe dans ce pays-là, vous en remarquerez une où elle a remporté un léger avantage ſur les Sauvages de l'Ohio; je ne ſache rien de plus capable que ce récit de faire connoître quel eſt l'attachement de ces Sauvages pour les François, & à quel point ils ont les Anglois en horreur. Vous verrez par les extraits ſuivans, quelle affreuſe vengeance ces Sauvages ont tirée de cet échec, duquel on ne peut s'empêcher de dire qu'ils ont remporté plus de gloire que leurs vainqueurs. Vous verrez auſſi dans le nombre de ces nouvelles de l'Amérique quelques piéces fort curieuſes ſur les opérations du Miniſtére dans cette partie des poſſeſſions Britanniques, & qui ne viennent ſûrement pas des enne-

mis d'un certain Général, * qui en a été rappellé depuis peu.

ANGLETERRE.

Du S. James's Evening-Post du 6 Novembre.

On écrit de ** Wincheſter que les Fermiers de cet endroit & des environs, y ont pris un tel dégoût pour les Heſſois, qu'ils leur refuſent, même pour de l'argent, les fournitures les plus néceſſaires.

Du S. James's Evening-Post du 9 Novembre.

On dit qu'un certain Membre de la Chambre des Communes, qui ci-devant poſſédoit un des premiers poſtes du Royaume, *** a offert ſes ſervices pour être employé dans la

* M. Shirley.

** Capitale du Comté de Hant, vers le Levant.

*** C'eſt vraiſemblablement M. Robinſon.

nouvelle adminiſtration ; mais qu'il a été refuſé.

Du Whitehall Evening-Poſt du 13 Novembre.

Les vaiſſeaux de tranſport ſur leſquels les troupes Heſſoiſes & Hanovriennes repaſſeront dans leur pays, commenceront Lundi prochain leur approviſionnement. On dit que l'ordre qui les fait partir ſi ſoudainement, eſt occaſionné par la demande expreſſe que le Roi de Pruſſe a faite de leur aſſiſtance : & on ajoute qu'un Corps conſidérable de troupes de l'Electorat de Hanovre, a déja reçu ordre de ſe tenir prêt pour joindre l'armée du Roi de Pruſſe ſur la premiére réquiſition de ce Monarque.

Du Whitehall Evening-Poſt du 18 Novembre.

M. Guillaume Pitt n'eſt point parti pour Bath, ainſi que l'ont annoncé quelques gazettes ; il eſt actuelle-

ment à Hayes dans la Province de Kent à dix milles de Londres, où il peut se rendre en moins d'une heure dans le cas d'une affaire pressante.

Du London Evening-Post du 18 Novembre.

On dit que le vaisseau François qui est arrivé à Plymouth depuis quelques jours avec 384 prisonniers Anglois de la garnison d'Oswego, a demandé le même nombre de prisonniers François, & attend une réponse avant que de partir. C'est ce qu'on peut regarder comme l'ouverture d'un cartel qu'il étoit tems de fixer entre les deux Nations; le nombre des prisonniers de part & d'autre devant être actuellement à peu près égal, ou ne pouvant tarder à le devenir, parce que l'hiver est la saison la plus favorable pour les Corsaires François qui profitent du petit nombre de vaisseaux de guerre Anglois que nous laissons pendant ce tems-là à la mer.

On dit qu'un certain Pair * a dit en apprenant sa promotion au Ministére, qu'il ne vouloit avoir que la moitié de la pension de celui qu'il remplaçoit; lui paroissant plus nécessaire que le surplus fût employé au soutien de la guerre.

Du S. James's Evening-Post du 20 Novembre.

Nous apprenons par une Lettre de *Newport* dans la Province de *Shrop*, que les Charbonniers irrités par le prix excessif des grains, ont pris les armes & ont tué beaucoup de monde, sans parler de beaucoup de ravages qu'ils ont fait ailleurs.

Du Whitehall Evening-Post du 20 Novembre.

Nous apprenons de ** Nottin-

* Le Duc de Devonshire, premier Commissaire de la Tréforerie à la place du Duc de Newcastle.

** Capitale du Comté ou de la Province de ce nom, sur la Trente, vers le Nord.

Voyez les instructions de cette Ville à ses

gham que toutes les espéces de grains y sont à un prix si excessif, que ce n'est qu'avec la plus grande difficulté & à force d'argent qu'on y trouve de l'avoine pour les chevaux.

Du London Evening-Post du 20 Novembre.

Extrait d'une Lettre de Portsmouth du 19 Novembre.

Le Général *Blakeney* débarqua hier, au milieu d'une multitude de peuple assemblé pour le recevoir, & qui poussoit de grands cris de joie: cette multitude l'a conduit jusqu'à la maison où il devoit loger, & n'a cessé de crier dans le chemin: *Vive Blakeney à jamais:* on a sonné les cloches lorsqu'il est entré dans la Ville: le clocher de l'Eglise principale a été illuminé, ainsi que toutes les maisons; on a fait plusieurs feux de joie, & on a fait couler plusieurs

Représentans en Parlement. *London Evening-Post du* 18 *Novembre.* p. 88.

tonneaux

tonneaux de bierre à la porte de ce Général : le soir il se rendit à l'Assemblée, ouvrit le Bal avec une jeune Lady, & joua aux cartes.

De nouvelles Lettres de *Newport* dans la Province de *Shrop*, au sujet du soulevement des Charbonniers, nous apprennent que ces séditieux qui sont à présent en armes, ont résolu de venir à Londres pour demander eux-mêmes la diminution du prix des denrées.

Extrait d'une Lettre d'un Capitaine arrivé à Malthe, à ses Propriétaires & Marchands en Angleterre ; du 4 Octobre.

Je viens d'éprouver que l'Isle de Malthe n'est pas moins dévouée aux François que le Port de Livourne : voila pourtant ce qu'occasionne la perte de Minorque. Non-seulement nous sommes privés d'un Port extrêmement commode pour nos Escadres ; mais nous sommes devenus un objet de mépris pour les plus petits Etats, parce que nous avons perdu

toute notre influence dans la Méditerranée. Cela me paroît un objet important de considération pour notre Ministére ; car je doute que les Anglois puissent fréquenter ces mers avec quelque sûreté & avec honneur, tant que Mahon ne sera pas en leur pouvoir. Je ne sais même s'ils pourront continuer leur commerce des Echelles; & je ne serois pas étonné que les Algériens trouvent bientôt quelque prétexte d'exercer sur nous leurs pirateries : car ils ne nous respectoient que parce que nous étions possesseurs de Minorque.

Du Whitehall Evening-Post du 23 Novembre.

De Worcester le 18 Novembre.

Jeudi dernier les pauvres Ouvriers des manufactures de * Kidderminster,

* Ville du Comté de Worcester : c'est dans cette Ville, comme dans les autres de ce Comté, que l'on fait les plus beaux draps d'Angleterre.

à moitié affamés par l'effet du prix exceſſif du pain, s'aſſemblérent en grand nombre ſur la place à l'heure du marché, & maltraitérent de paroles & de coups les marchands de grains & les meuniers qui s'y trouvérent. Et Lundi une quantité prodigieuſe de populace s'étant rendue tumultuairement dans le marché * d'Evesham, les courtiers de grains n'oſérent s'y montrer, & ne parurent même de la journée dans aucune des rues de la Ville.

*De ** Waterford le 10 Novembre.*

Hier relâcha dans ce Port un petit bâtiment de *** Whitehaven pour la côte de Guinée. Il avoit été attaqué à ſeize lieues des Iſles Scilly, par un Corſaire François. L'équipage du vaiſſeau de Guinée conſiſtoit en

* Ville du Comté de Worceſter; on y fait auſſi de très-beaux draps.

** Ville d'Irlande; la plus grande après Dublin.

*** Ville d'Angleterre du Comté de Cumberland; elle a un excellent port; elle fait le commerce du ſel & du charbon de terre.

vingt-trois tant matelots que mouſſes, qui ont refuſé de combattre. Il n'y a eu que le maître, le contre-maître, un matelot qui étoit au timon, & un Suedois qui ayent voulu ſe défendre. Cependant après une heure de combat, quatre hommes de l'équipage vinrent les ſeconder. Ils ſe battirent pendant quatre heures, & ne perdirent pas un ſeul homme, mais le bâtiment a beaucoup ſouffert dans ſes manœuvres. Enfin ils ont eu le bonheur d'échapper au danger; mais cet événement eſt bien une preuve du tort infini que l'on fait au commerce, en *forçant* tous les matelots pour le ſervice des vaiſſeaux de guerre, ce qui oblige les marchands à employer des hommes incapables de leur être d'aucun ſecours dans le beſoin.

London Evening-Poſt du 23 Novembre.

Extrait d'une Lettre de Douvre.

Vous êtes ſans doute ſurpris, Monſieur, de ce que j'ai été ſi long-

tems ſans vous envoyer de nouvelles. Je vous aſſure qu'il ne s'eſt rien paſſé ici qui valût la peine de vous être mandé. Les Corſaires ſont rentrés pour la plûpart, & la raiſon de cela, c'eſt qu'ils ſont tout-à-fait découragés depuis qu'ils ſavent qu'on n'a déclaré de bonne priſe aucun des vaiſſeaux * neutres qu'ils ont pris pendant leur campagne.

Du S. James's Evening-Poſt du 20 Novembre.

Mercredi le Régiment de Fuſiliers Galois, que commande le Général Husk, & qui faiſoit partie de la garniſon de Minorque, eſt arrivé à Portſmouth avec pluſieurs Officiers.

* Voici à ce ſujet un article du London Evening-Poſt du 6 Novembre 1756.

On dit qu'en conſéquence d'une Déciſion des Docteurs en Droit, on va inceſſamment donner des ordres aux Commandans de nos Vaiſſeaux de guerre & Corſaires, de n'arrêter & retenir aucuns des Vaiſſeaux Hollandois qui n'auront point à bord de marchandiſes de l'eſpece de celles qui, dans le Traité de 1674, ſont nommées marchandiſes de contrebande.

De Plymouth le 14 Novembre.

Les Soldats qui ſont arrivés de Quebec dans ce Port ſur un vaiſſeau François, ont débarqué hier, & ont pris auſſitôt la route de Kingsbridge, où ils reſteront juſqu'à nouvel ordre.

On dit que Mardi prochain quatre Régimens des troupes Hanovriennes avec le Général Sommerfeld, & toute l'artillerie, doivent s'embarquer à Chatham pour retourner en Allemagne.

Par une commiſſion qui vient d'être ſignée, Mr Willes Lord-Chef de la Juſtice, le Préſident Willmot & le Baron Smyth, ſont nommés pour garder conjointement le Grand-Sceau de la Grande-Bretagne, à la place du Lord Chancelier qui ſe retire.

On dit que le Duc de Bedford ſera nommé Lord-Lieutenant d'Irlande.

Mr Samuel Martin ſera nommé un des Sécretaires de la Tréſorerie, à la place de Mr James Weſt.

M. Guillaume Pitt, principal Sécretaire d'Etat eſt toujours retenu par la goutte dans ſa maiſon de la Province de Kent : le concours de la Nobleſſe de tout rang qui vient lui faire la cour, eſt ſi conſidérable, qu'il a fallu faire un abonnement avec les Gardes des Barriéres qui ſont ſur cette route pour qu'ils laiſſent ces Barriéres ouvertes, afin que le paſſage ſoit libre, & que tous ceux qui vont en foule voir ce Miniſtre, ſoient exempts du péage ordinaire.

Du Whitehall Evening-Poſt du 20 Novembre.

Des quatre Régimens de Mahon qui ſont arrivés ici, trois iront à Norwich, & le quatriéme à Plymouth.

Jeudi le Capitaine * Hervey arriva à Londres de Gibraltar.

* Ce Capitaine commandoit la Frégate Le Phœnix, & a paſſé depuis au Commandement du Vaiſſeau la Defiance de l'Eſcadre de M. Byng, dont le Capitaine avoit été tué.

Du London Evening-Poſt du 20 Novembre.

Le Comte Temple, le Lord Mansfield & M. Richard Edgecumbe ont prêté ſerment à S. James en qualité de Conſeillers privés, & ont pris en conſéquence leur place dans le Conſeil.

Le Docteur Hay, l'un des Avocats à l'aſſemblée de * Doctors-Commons, eſt nommé Avocat-Général de Sa Majeſté.

Le Comte de Hilsborough eſt créé Pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de Comte de Harwich.

L'Amirauté a envoyé des ordres à tous les vaiſſeaux nommés pour la premiére expédition, de ſe mettre en état d'appareiller au plutôt.

Du London Evening-Poſt du 23 Novembre.

L'acte paſſé dans la derniére Seſſion

* C'eſt le lieu où s'aſſemblent à Londres les Docteurs en Droit Civil, & où loge le plus grand nombre de ces Docteurs.

du

du Parlement pour recruter promptement & efficacement les troupes de terre & de mer de Sa Majeſté, & dont l'exécution avoit été ſuſpendue par un ordre de Sa Majeſté du premier Mai dernier, va reprendre vigueur par ordre du Conſeil ; Sa Majeſté jugeant néceſſaire pour le bien du ſervice, de faire faire pluſieurs nouvelles levées tant pour les troupes de terre que pour celles de mer.

Du Whitehall Evening-Poſt du 23 Novembre.

Le Roi a nommé le Comte Temple, Meſſieurs Edouard Boſcawen, Temple Weſt, Jean Bitt, George Hay, Thomas Orby Hunter & Gilbert Helliot, Commiſſaires de Sa Majeſté pour remplir l'Office de Lord-Grand-Amiral de la Grande-Bretagne & de l'Irlande.

Le Roi a créé Sir George Lyttleton Pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de Lord Lyttleton de Frankley dans le Comté de Worceſter.

On dit que le Sieur Osbonne Commissaire de la Marine, le Sieur Wallis Commissaire des Vivres, & une autre personne de distinction, remplaceront le Sécretaire Cleveland à l'Amirauté.

On dit que quelques Officiers d'un rang distingué, ont reçu ordre de ne se point montrer à la Cour avant que leur conduite relativement à la malheureuse affaire de la Méditerranée ait été entiérement justifiée.

Le Parlement s'est assemblé aujourd'hui, le Roi s'est rendu à la Chambre des Pairs, où il a ouvert la séance, suivant l'usage, par un discours que voici.

Très-gracieuse harangue de S. M. aux deux Chambres du Parlement, le Jeudi second jour de Décembre 1756.

MYLORDS ET MESSIEURS,

La situation des affaires dans le moment où je vous rassemble, est

pour le Parlement une matiére extrêmement importante de délibérations, & rend plus néceſſaires que jamais ſes conſeils & ſon aſſiſtance. J'oſe eſpérer qu'avec le ſecours de la divine Providence, il n'y aura point de circonſtances difficiles & embarraſſantes dont ne puiſſent me faire triompher le bon accord & la conſtance de mes fidéles Sujets; & que la grandeur de ma Couronne, auſſi bien que ſes droits inconteſtables, ſeront enfin vengés de l'ancien Ennemi de ces Royaumes.

Je ne puis me diſpenſer de faire de la défenſe & de la conſervation de l'Amérique, un des principaux objets de mes ſoins continuels & de ma plus ſérieuſe attention; & les nouveaux dangers auxquels nos derniéres pertes dans cette partie du Monde peuvent avoir expoſé nos Colonies, demandent qu'on ſe détermine à quelque prompt & vigoureux expédient.

Une défenſe toute ſemblable au dedans & ſoutenue avec la même réſolution, occupe néceſſairement

la premiére place dans mon eſprit ; & dans la pourſuite d'un objet ſi important, ce que j'ai le plus à cœur, c'eſt qu'il ne reſte aucun ſujet de mécontentement à mes Peuples.

A cet effet, une milice nationale, qui dans ſon objet & dans ſa diſcipline ſera également convenable aux juſtes prérogatives de ma Couronne & à celles de mon Peuple, peut, dans le tems, devenir une reſſource avantageuſe, ſi on étoit menacé d'un danger général ; & c'eſt d'une milice conſtituée de la ſorte, que je recommande l'établiſſement aux ſoins & à la diligence de mon Parlement.

Sur le Continent, un accord de vûes & de meſures qui n'a rien de naturel, & les calamités, ſuites de cette réunion ſiniſtre, qui, par des irruptions d'armées étrangéres dans l'Empire, pourront bien ébranler ſes conſtitutions, renverſer ſon ſyſtême, & menacer de l'oppreſſion tous les Proteſtans de l'Allemagne, ſont des événemens qui ne peuvent manquer d'intéreſſer &

d'émouvoir toute la Nation, & qui ont attiré l'attention de l'Europe entiére ſur une criſe auſſi inouie & en même tems auſſi dangereuſe.

J'ai fait retourner dans mes Etats d'Allemagne le corps de mes troupes Electorales à qui, ſur la priére de mon Parlement, j'avois donné ordre de venir; & je me repoſe avec plaiſir ſur le courage & ſur le zéle de mon Peuple pour la défenſe de ma Perſonne & de mes Royaumes.

MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES,

Je ferai, dans le tems convenable, remettre devant vous l'état des dépenſes. Je compte aſſez ſur votre prudence, pour croire que vous préférerez de vigoureux efforts, quoiqu'accompagnés de frais conſidérables, à un projet peu efficace pour continuer la guerre, & par conſéquent beaucoup plus diſpendieux. Je vous ai expoſé la ſituation périlleuſe & les beſoins preſſans de l'Etat; c'eſt à vous à répartir de maniére le poids des impôts que vous jugerez indiſ-

penſables, que mes Peuples n'en ſouffrent que le moins de fatigue & d'épuiſement qu'il ſera poſſible.

MYLORDS ET MESSIEURS,

Je ne puis m'empêcher de me ſouvenir ici de l'affreuſe miſére où le haut prix des grains a réduit les pauvres, ainſi que des troubles qui en ont réſulté ; & je vous recommande de prendre les meſures néceſſaires pour empêcher de pareils malheurs à l'avenir. Les triſtes événemens de la guerre dans la Méditerranée ont été une occaſion pour mes Sujets de me donner des preuves diſtinguées du vif & ſenſible intérêt qu'ils prennent à mon honneur & à celui de ma Couronne : ils peuvent être aſſurés d'éprouver de ma part un juſte retour, par mes ſoins infatigables & par mes efforts continuels pour procurer la gloire, la proſpérité & le bonheur de la Nation.

IRLANDE.

Du S. James's Evening-Post du 12 Octobre.

Le Parlement d'Irlande eſt prorogé au 21 d'Avril prochain.

Du S. James's Evening-Post du 20 Novembre.

* On a ordonné un Convoi pour l'Irlande pour aller chercher les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes qui ſont arrivés à Limmerich.

* *Voici à ce ſujet un article aſſez intéreſſant, du London Evening-Poſt du 16 Octobre dernier.*

Nous ne pouvons nous diſpenſer d'informer le Public, que les vaiſſeaux qui viennent d'arriver de Dublin dans la Tamiſe, & qui nous apportent des toiles d'Irlande, étoient tous chargés dès les mois de Mai & Juin derniers, & qu'ils n'ont été expédiés ſi tard que parce qu'on manquoit de convois pour les eſcorter. Ce délai cauſe une perte ineſtimable à tous ceux qui ont un intérêt dans ces vaiſſeaux, dont le chargement ſe monte à quinze cens mille liv. ſterling au moins, produit du Commerce &

Du Whitehall Evening-Post du 23 Novembre.

De Dublin le 13 Novembre.

On dit que les Troupes embarquées derniérement à Cork, ſont deſtinées pour la Jamaïque.

Leurs Excellences les Lords-Juſticiers ont fait publier une proclamation pour mettre un embargo ſur l'exportation de toutes les eſpéces de grain, excepté pour l'Angleterre.

des Manufactures d'une Nation que l'on peut appeller la ſœur de la nôtre, & qui fait vivre de leur travail une grande quantité de nos pauvres Compatriotes. Ce défaut de circulation dans une branche eſſentielle du Commerce de l'Irlande, rend d'autant plus déplorable le ſort de tous ceux qui y ſont intéreſſés, ou qui ont fait de grandes avances relativement à cet objet, qu'ils ne peuvent ignorer avec quel ſoin & quelle diligence l'on a envoyé à Kinſale des convois ſuffiſans pour eſcorter pluſieurs Bâtimens de thé & d'autres marchandiſes préparées & manufacturées par des Indiens, dont il eſt honteux que l'intérêt ſoit préféré à celui d'une Nation qui vit avec nous ſous un même Gouvernement.

AMÉRIQUE.

Du London Evening-Poſt du 11 Novembre 1756.

* Lundi au ſoir le Gouverneur Shirley eſt arrivé dans ſa maiſon rue

* *Il eſt à propos de rapporter ici deux articles du London Evening-Poſt, l'un du 14 Octobre & l'autre du 6 Novembre, qui concernent M. Shirley.*

Nous apprenons de l'Amérique Septentrionale que le Général Shirley y a été arrêté comme Priſonnier d'Etat, & qu'on peut s'attendre à le voir bientôt en Angleterre, où ſon procès lui ſera fait par un Conſeil de Guerre ou par quelqu'autre Tribunal; & on inſinue dans ces Lettres, qu'il y a eu une malverſation ſinguliére dans l'emploi des ſommes envoyées en Amérique, ſans que cependant on en accuſe perſonne en particulier.

On dit ici qu'on prépare dans ** l'Hôpital de Chelſea un appartement pour un certain Général qui ſera rendu reſponſable de la perte d'Oſwego, & des autres événemens ſiniſtres que nous avons eſſuyés en Amérique. Ce ſont ſans doute encore des préparatifs pour une nouvelle farce qu'on a envie de jouer pour amuſer le peuple.

** Maiſon qui ſert de retraite aux Invalides des troupes de terre, comme l'Hôpital de Greenwich à ceux des troupes de mer.

S. James's, de Plymouth où il étoit débarqué en arrivant de l'Amérique.

Les prisonniers qui nous ont été amenés par un vaisseau François, sont des cinquantiéme & cinquante-uniéme Régimens d'Infanterie qui se sont rendus aux François à Oswego le Samedi 14 Août, jour auquel le Général Montcalm avec plus de trois mille hommes tant de troupes réglées de France que de Canadiens & de Sauvages, s'est rendu maître de cette Place. Ils ont été conduits de là à Montreal & ensuite à Quebec, où pendant un mois qu'ils y sont demeurés, ils ont été traités avec toute sorte de * de politesses

* *Voici comme on avoit d'abord présenté à la Nation la conduite des François par rapport aux Anglois leurs prisonniers à Oswego: l'opposition est si singuliére entre les faux bruits qu'on avoit d'abord répandus à ce sujet, & la vérité qu'on apprend aujourd'hui, qu'elle mérite bien quelque attention.*

Du London Ev.-Post du 2 Nov. 1756.

Lorsque les Ennemis ont été maîtres d'Oswego, ils ont commis les excès de barbarie les plus énormes; ils ont massacré tout ce

& d'égards. Ils n'ont rien appris pendant leur séjour dans cette Ville par rapport à la Pointe de la Couronne, qui étoit alors l'unique objet qui fixât l'attention générale.

Du Whitehall Evening-Post du 11 Novembre.

De Plymouth le 6 Novembre.

Arrivé, La Renommée, Capitaine de Vitri, vaisseau François de Quebec, avec une partie des Régimens du Général Shirley & de Sir William Peperell, composant trois cens hommes pris à Oswego, le 10 Août dernier par un Corps de cinq mille François. On dit que ces pri-

qui s'est trouvé dans la Place, sans que le sexe ni l'âge ait pû les porter à quelque pitié : ils ont mis au bout de longues perches la tête de ces malheureuses victimes, & en ont environné le Fort : ils ont ensuite ouvert les cadavres, & en ont arraché les entrailles qu'ils ont brûlées dans un grand feu ; & leur rage les a aveuglés à un tel point, qu'ils ne se sont pas apperçus que ce feu communiquoit au corps de la Place, ce qui est cause qu'elle a été réduite en cendres.

ſonniers ne viendront point à terre qu'il n'y ait eu des ordres d'en haut pour leur débarquement, & que les nouvelles que nous avions eûes des cruautés exercées par les François dans Oſwego ſont toutes fauſſes.

Un vaiſſeau François de Cartel eſt auſſi arrivé des Iſles avec les priſonniers faits ſur le Warwick.

Du S. James's Evening-Poſt du 18 Novembre.

On aſſure que le Gouvernement s'occupe à chercher une nouvelle méthode pour garantir plus efficacement à l'avenir nos Colonies de l'Amérique Septentrionale, contre les inſultes des François & des Indiens. Il eſt prouvé que la perte de nos établiſſemens dans cette partie du monde, ſeroit bien plus fatale au commerce de la Grande-Bretagne, que celle de Gibraltar & de Minorque.

Du Whitehall Evening-Poſt du 20 Novembre.

Extrait d'une Lettre de Philadelphie du 23 Septembre.

Samedi au ſoir il arriva ici du * Comté de Cumberland un exprès dépêché par le Colonel Armſtrong, avec la nouvelle qu'il avoit quitté le Fort Shirley le 30 du mois dernier, avec environ trois cens hommes de milice de notre Province, & qu'il avoit marché du côté de Kittaning Bourg ſur l'Ohio, ** qui appartient aux Sauvages amis des François, & qui eſt à vingt-cinq milles (huit lieues) ou environ au-deſſus du Fort du Queſne. Suivant le rapport de cet exprès, le Colonel rejoignit le trois du courant le parti avancé qui étoit à Beaver-Dams,

* Dans la Penſilvanie, entre la riviére de Juniata & la branche de l'Oueſt de celle de Suſquehanna.

** Dans le Pays des Iroquois, dits les Loups, entre le lac Erié & le Fort du Queſne.

auprès de * Franks-town ; & le ſept au ſoir, ne ſe trouvant qu'à ſix milles (deux lieues) de Kittaning, ſes Coureurs lui rapportérent qu'ils avoient vu ſur la route un grand feu autour duquel il y avoit trois ou quatre Sauvages. On ne jugea pas qu'il fût tems d'eſſayer de les ſurprendre, de peur que s'il venoit à s'en échapper un, le Bourg ne fût averti de l'arrivée de nos troupes. On ſe contenta de poſter en ce lieu le Lieutenant Hogg avec douze hommes, pour veiller ſur ces Sauvages, & de lui ordonner de les inveſtir à la pointe du jour ; en conſéquence nos troupes quittérent le chemin, & paſſérent ſans bruit à quelque diſtance de l'endroit où étoit ce feu. Sur les trois heures du matin elles s'avancérent du côté de la riviére, & ne ſe trouvérent plus qu'à une très-petite diſtance du corps de la place, juſqu'où les conduiſit le cri ordinaire des Sauvages dans leurs danſes de guerre, qui ſe faiſoit entendre de l'in-

* Près la ſource de la riviére Juniata, dans les montagnes d'Altigani.

térieur du Bourg, & ſur lequel M. Armſtrong avoit réglé ſa marche. Il étoit pour lors fort près d'un champ, où beaucoup de ces Sauvages étoient diſperſés dans des cabanes, parce qu'il faiſoit aſſez chaud cette nuit-là. Dès que le jour parut & qu'on put appercevoir la ville, notre monde commença l'attaque ſur les Sauvages qui ſe trouvérent dans le champ; on en fit un grand carnage & on entra dans le Bourg. Le Capitaine * Jacobs donna le cri de guerre, & ſe défendit longtems dans ſa maiſon avec une extrême bravoure. On offrit aux Sauvages de leur faire quartier, mais ils le refuſérent d'une voix générale, en criant qu'ils étoient des hommes libres, & qu'ils ne vouloient point être des priſon-

* Un des Chefs des Delavares. Sa tête avoit été miſe à prix à Philadelphie, parce qu'il s'étoit diſtingué dans pluſieurs des incurſions des Sauvages dans la Penſilvanie; il avoit beaucoup contribué à la priſe du Fort de Granville dans le Comté de Cumberland le mois d'Août dernier. *V. l'Etat de la Penſilvanie.* brochure *in*-12. 1756.

niers. Le Colonel, qui dans cet inſtant là fut atteint d'une balle dans l'épaule, ordonna qu'on mît le feu aux maiſons par les combles, ce que les Officiers & les Soldats exécutérent auſſitôt avec la plus grande vivacité. On déclara aux Sauvages que s'ils ne ſe rendoient pas, ils alloient être brûlés tout vifs ; un d'entr'eux répondit qu'il ſe ſoucioit peu de mourir, mais qu'auparavant il tueroit quatre ou cinq Anglois pour ſa part. Lorſqu'ils ſentirent les approches du feu, quelques-uns ſe mirent à chanter ; d'autres s'échappérent & voulurent gagner la riviére, mais furent tués avant que d'y arriver. Le Capitaine * Jacobs eut le même ſort, dans le moment qu'il cherchoit à ſe ſauver par une fenêtre ; il fut enſuite eſcalpé ainſi que ſa femme & un jeune homme qu'on appelloit le fils du Roi. Il y avoit dans les maiſons de ces Sauvages, pluſieurs armes à feu de réſerve ; comme elles étoient chargées, le

* Suivant d'autres Lettres, il n'eſt pas encore bien ſûr qu'il ait été tué dans cette action.

feu

feu les fit partir ſucceſſivement en fort peu de tems, ainſi que pluſieurs barils de poudre qui y avoient été emmagaſinés pareillement, & qui firent ſauter fort haut en l'air les corps de quelques-uns de ces Sauvages. Nos troupes eſſuyérent quelques décharges d'un parti des ennemis qui parut de l'autre côté de la riviére. On jugea, lorſqu'on vit ce parti traverſer la riviére à quelque diſtance du Bourg, qu'il cherchoit à inveſtir notre petite armée; c'eſt ce qui fit qu'on ſe hâta de raſſembler quelques chevaux des Sauvages, & d'emmener deſſus, tous les bleſſés qu'on put trouver, ſans même retourner dans le champ pour ramaſſer les chevelures de ceux qui avoient été tués au commencement de l'action. Pluſieurs d'entre les ennemis avoient été tués pendant qu'ils cherchoient à paſſer la riviére à gué, & on a compté qu'il en avoit péri dans ce combat trente ou quarante, quoiqu'on n'eût rapporté que douze chevelures. Onze priſonniers Anglois furent délivrés par ce moyen,

& on apprit d'eux qu'outre la poudre dont les Sauvages s'étoient vantés qu'ils avoient assez pour faire dix ans la guerre aux Anglois, le feu avoit consumé une grande quantité d'effets dont les François avoient fait présent aux Sauvages, il n'y avoit que fort peu de jours. Enfin voilà le plus grand avantage que nous ayons encore remporté sur ces Peuples depuis le commencement de la guerre.

Extrait d'une Lettre écrite de la Nouvelle Yorck à un Particulier de Londres.

L'Amérique Septentrionale n'a point encore souffert de perte aussi considérable que celle du Fort Oswego, qui étoit sans contredit une de ses Places les plus importantes. Toutes les Colonies Angloises en ressentent la plus douloureuse affliction, & elles n'y sont malheureusement que trop bien fondées ; car l'Ennemi, depuis que ce Boulevard nous a été enlevé, est absolument

le maître de faire tous les ravages qu'il lui plaira ſur nos Frontiéres ſans s'expoſer lui-même au moindre danger. Cette Place demandoit toute l'attention & toute la vigilance dont nous étions capables ; ce ſont les changemens qui ſe ſont faits, on ne peut pas plus hors de ſaiſon, parmi les Officiers en chef de nos troupes, qui ont été cauſe de ce nouveau deſaſtre. Le Général Shirley ſavoit de quelle conſéquence étoit pour nous la conſervation d'Oſwego, & il n'a jamais négligé aucun des ſoins qui pouvoient empécher l'Ennemi d'en entreprendre la conquête ; les quarante-quatriéme & quarante-huitiéme Régimens avoient reçu de lui l'ordre d'entrer dans cette Place, & étoient prêts à ſe mettre en marche pour s'y rendre, lorſque le Général Abercrombie eſt arrivé & lui a retiré le commandement. Il n'a ceſſé d'avertir M. Abercrombie de mettre toujours cette Place hors de danger quoi qu'il en pût arriver, & de ne lui point refuſer des renforts ſuffi-

ſans pour faire échouer les projets de l'Ennemi s'il venoit l'attaquer. Mais ſes avis n'ont point été écoutés ; M. Abercrombie a retenu dans Albany les quarante-quatriéme & quarante-huitiéme Régimens, & partie de celui des Montagnards & de celui d'Otwai, qui étoient arrivés avec lui dans le mois de Juin ; & lorſque le Lord Loudon eſt arrivé dans le mois d'Août, il n'a pû faire aucun uſage de ces troupes-là, parce que la ſaiſon étoit trop avancée pour mettre aucun projet à exécution.

Mon intention n'eſt pas d'ôter au Lord Loudon ni à M. Abercrombie la moindre partie de leur mérite ; mais on ne peut eſpérer qu'ils ſe mettent ſitôt au fait du Local. Il y avoit pluſieurs années que M. Shirley en faiſoit ſon étude, & on ne peut douter qu'il ne le connût beaucoup mieux que ces Meſſieurs ne le connoîtront de pluſieurs années d'ici. L'eſprit de parti qui entretient ici une fatale diviſion, ſera la cauſe que nous perdrons quelque jour ce

Pays excellent, ou que tout au moins nous y ſerons réduits à la ſituation la plus mépriſable. Un ſeul homme, M. * Pepperel a rendu à ſa Patrie un plus mauvais ſervice qu'il n'eſt poſſible de ſe le figurer, en ſoulevant tout le monde contre M. Shirley, & cela ſans aucun autre ſujet que parce que celui-ci n'a pas voulu ſuivre quelques idées peu ſenſées & triviales qu'il lui avoit propoſées. Nos milices ſont dans l'inaction, & je doute qu'elles faſſent rien de bien eſſentiel cette année, bien loin que je me flatte qu'elles prennent le ** Fort Frédéric ; & quand même elles auroient ce bonheur, c'eſt une conquête, qui jointe à vingt autres de la même eſpéce, ne nous dédommageroit pas de la perte d'Oſwego.

D'autres Lettres de la Nouvelle York portent que le Lord Loudon

* Colonel d'un des deux Régimens pris dans Oſwego.

** Ou le Fort de la Pointe de la Couronne à l'extrémité méridionale du lac Champlain.

a pris le parti ou de se retirer ou de se retrancher, sur ce qu'il a reconnu qu'il lui étoit impossible d'agir offensivement avec quelque avantage.

Extrait d'une Lettre de Philadelphie en date du 7 Octobre.

On apprend par une lettre de Winchester dans la Virginie du 20 du mois dernier qu'il y étoit arrivé la veille sur le soir du Comté * d'Augusta, un exprès qui avoit apporté la nouvelle que les Sauvages avoient tué & fait prisonniers dans l'espace de quatre jours plus de cinquante des habitans de la ville de ce nom ; que ces Sauvages formoient un corps considérable, puisqu'ils avoient défait un parti très-fort des nôtres qui avoient cependant sur eux l'avantage du terrein. On ajoûte dans la même lettre que trois des Soldats du Colonel Armstrong étoient arrivés au Fort **

* Dans la Virginie au pied des montagnes qui bordent cette Province du côté de l'Ohio.

** Voyez une Note sur ce mot, pag. 157.

Cumberland après une marche de neuf jours, & qu'ils s'y étoient trouvés réduits à la plus déplorable ſituation n'ayant eu pour toute ſubſiſtance qu'un * Serpent à ſonnettes & du ** Gin-Seng.

Par une autre lettre de Wincheſter, & du 28 Septembre, on apprend les particularités ſuivantes des nouvelles cruautés exercées ſur nous par les Sauvages. Le Sieur Bullitt Lieutenant dans le Régiment de la Virginie, le même qui commandoit au Fort Didwiddie ſur la riviére *** Jackſon dans le Comté d'Auguſta en Virginie, nous mande des nouvelles très-fâcheuſes. Depuis Samedi

* Serpent commun en Amérique & ſurtout dans la Virginie : il eſt très-venimeux ; mais les Sauvages en mangent, le venin de cet animal ne nuiſant point lorſqu'il eſt mort.

** Plante appellée par les Iroquois Garent-Ogen. Elle a d'admirables qualités médicinales.

*** La riviére Jackſon prend ſa ſource dans les montagnes de ce nom qui bordent la Virginie, du côté de l'Ohio ; à ſon embouchure elle s'appelle la riviére James.

dernier les Sauvages ont tué ou emmené prisonniers plus de quarante personnes qui habitoient sur les bords de cette riviére. Il n'y a pas d'instant où on n'apprenne quelque nouveau trait de leur barbarie. Ils éventrent les chevaux & les bestiaux, ils mettent le feu à toutes les maisons ; ils sont continuellement à la poursuite des pauvres gens de ce Païs. Ils ont défait un parti considérable de Volontaires qui avoient marché à leur rencontre. Il n'y a pas d'apparence qu'on puisse être sitôt délivré de ce fleau, car ils sont plus de deux cens cinquante de leur Troupe.

Du Whitehall Evening-Post du 23 Novembre.

Extrait d'une Lettre de Philadelphie du 23 Septembre 1756.

Des neuf mille hommes de Milice de l'Amérique destinés à former l'Armée qui doit faire le siége de la Pointe de la Couronne, sous le commandement du Général Winslow, il n'y en a jamais eu plus de sept mille d'assemblés ;

d'assemblés ; & ils sont aujourd'hui réduits au nombre de quatre mille par les maladies & par la désertion qu'occasionne la crainte où sont ces Troupes de perdre encore cette campagne-ci un tems qu'elles employeroient bien plus utilement à la culture de leurs terres. Les troupes qu'on a levées nouvellement sont très-mal entretenues ; on les néglige surtout sur l'article de la propreté, ce qui est cause qu'elles ne jouissent pas généralement d'une bonne santé. Comme on n'a point fait de diversion du côté de l'Ohio pour obliger l'ennemi à partager ses forces ; il est aujourd'hui trop en forces du côté de la Pointe de la Couronne pour que nous osions espérer de l'y attaquer avec quelque succès.

L'hiver dernier le Général Shirley avoit dressé un plan qui devoit s'exécuter de bonne heure sur le lac Ontario, & personne n'ignore qu'il donnoit tous ses soins à prévenir les obstacles capables de déranger ses vûes. Son projet étoit d'employer deux ou trois cens de ces bateaux

qui ſervent à la pêche de la baleine, & qu'on auroit fait faire exprès, à l'embarquement d'un corps de troupes, qu'on auroit envoyé ſous l'eſcorte des vaiſſeaux armés qui ſe conſtruiſent ici, attaquer le Fort * Frontenac ou celui de Niagara. Il avoit même déja formé à grands frais par les tranſports, &c. un ample magazin de proviſions, & de toutes les choſes qui pouvoient ſervir à exécuter ſon entrepriſe. Toutes les recrues avoient déja des ordres de joindre & de ſe trouver à leurs Régimens le 25 Mars, lorſqu'on reçut d'Angleterre des ordres de ne rien entreprendre que le Lord-Loudon ne fût arrivé, mais de tenir tout en état pour ce tems-là. On aſſuroit dans les mêmes dépêches que le nouveau Général ne tarderoit pas à arriver, mais il ne parut qu'à la fin du mois de Juillet. Les Troupes réglées d'Angleterre reſtérent pendant tout ce tems-là dans l'inaction à Al-

* Le Fort Frontenac ou Cataracoui, eſt dans l'endroit où le fleuve Saint Laurent ſe jette dans le lac Ontario.

bany, & les Généraux Abercrombie & Webb qui étoient arrivés avant le Lord-Loudon, n'oiérent prendre la liberté de rien faire. Ces délais ont donné le tems à M. de Montcalm d'arriver dans le Canada avec trois mille hommes de bonnes troupes & de ſe rendre maître de la campagne. Plus de deux mille des habitans des Païs qui ſont à l'Oueſt de cette Province ont été, pendant ce court eſpace, maſſacrés, pour ainſi dire dans leur lit, par les Sauvages de l'Ohio, & on ne s'eſt donné aucun mouvement pour les arrêter juſqu'à l'affaire du Colonel Armſtrong à Kittaning. Mais que de nouveaux ravages, ces Indiens n'ont-ils pas fait depuis ?

*De * Dumeries dans la Virginie le 1 Octobre.*

Notre Aſſemblée s'eſt ſéparée après avoir accordé huit mille livres ſterling pour lever cinq cens hom-

* Sur la riviére Patowmack, au deſſus de Frédéricſbourg.

mes & les transporter à la Nouvelle York, où ils seront incorporés dans le Régiment Royal Américain, & aussi pour payer l'enrollement des domestiques qu'on enrollera ; trois mille livres sterling de plus pour l'habillement & l'entretien de trois cens cinquante Sauvages Cherakis & Catawbas *, & deux mille livres sterlings pour l'entretien d'une garnison dans le Païs des Cherakis.

Nouvelles de l'Amérique Septentrionale.

*Du Camp ** au Lac George le 20 Septembre 1756.*

Le Sieur Rogers Capitaine dans le Régiment de M. Grideley, étant parti le 18 pour aller à la découverte

* Nations qui habitent de l'un & de l'autre côté des montagnes Apalaches, & dont le pays borde l'Amérique Septentrionale.

** Ou Lac du S. Sacrement, qui communique par la riviére d'Orange au Lac Champlain, & n'est éloigné que de quelques lieues du Fort Frédéric.

du côté Nord-Oueſt du Lac, avec un parti de cinquante hommes y compris les Officiers, fut environné à douze milles (quatre lieues) du Camp par un corps conſidérable de Sauvages, qui du premier feu tuérent vingt-cinq hommes de ce parti. Nous ſommes dans une extrême appréhenſion que le reſte n'ait été ou tué ou emmené priſonnier; car il ne nous eſt revenu qu'un Lieutenant & quatre Soldats qui étoient de l'arriére-garde, & dont il y en a eu deux de bleſſés. Sur cette nouvelle on a fait partir trois cens hommes les uns par terre, les autres par eau dans la chaloupe le Loudon & dans quelques-uns de ces bateaux qui ſervent à la pêche de la baleine. Ceux qui étoient allés par eau ſont revenus hier au ſoir; je n'ai vû de ma vie quelque choſe d'auſſi effrayant que ce qu'ils ont ramené avec eux : un bateau rempli de cadavres qu'on avoit trouvé ſur le bord du Lac, mutilés de la maniére la plus horrible : les uns n'avoient point de têtes : d'autres étoient ſans nez : il y en avoit dont

le ventre avoit été ouvert, & à qui on avoit arraché les entrailles. Les corps morts qu'on nous a rapportés dans ce bateau étoient au nombre de dix, celui du Capitaine Hogges & ceux de neuf ſoldats. Nous attendons le reſte d'un moment à l'autre, la chaloupe n'ayant point encore quitté l'endroit où s'eſt fait ce carnage.

Le Lord Loudon ne demande point à être rappellé, ainſi que le bruit s'en étoit répandu; il demande dans ſes derniéres dépêches un renfort qui ſoit au moins de cinq mille hommes : il veut que ces troupes ſoient levées dans les montagnes d'Ecoſſe & habillées comme le ſont les Montagnards, ne trouvant point les Régimens Anglois capables de ſoutenir les fréquentes & longues marches qu'il faut faire en Amérique : il demande auſſi de l'artillerie & quelques petites piéces de campagne. On dit qu'on a donné des ordres en conſéquence, & qu'il ſera bientôt ſatisfait.

De Cork le 8 Novembre.

Samedi dernier le vaiſſeau de guerre de Sa Majeſté le *Sutherland*, Capitaine Falkingham, & le *Kennington*, Capitaine Diggs, partirent de ce Port pour l'Amérique avec quatorze tranſports chargés de proviſions & de munitions de guerre, & le Régiment d'Infanterie du Général O-parrel avec les nouvelles Compagnies dont on a augmenté ce Régiment.

INDES ORIENTALES ET AFRIQUE.

Du S. James's Evening Poſt du 20 Novembre.

Le bruit court qu'on va promptement envoyer huit Vaiſſeaux de guerre pour renforcer notre Eſcadre des Indes Orientales.

Le Contre-Amiral Coates va s'embarquer dans le *Yarmouth* pour les mêmes Indes Orientales.

Du London Evening-Poſt du 23 Novembre.

On a nommé des Vaiſſeaux de guerre pour aller relever ceux qui ſont en ſtation ſur la côte de Guinée, & ils prendront ſous leur eſcorte tous les Vaiſſeaux qui doivent aller en Afrique.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 2 Décembre 1756.

TABLE.

LETT. VII. *SUR le Peuple instruit*, pag. 178

LETT. VIII. *Sur les Ministres*, 226

LETT. IX. *Sur la Milice*, 258

LETT. X. *Sur l'Amiral Byng*, 298

LETT. XI. *Nouvelles diverses*, 309

ANGLETERRE.

Suite des Nouvelles de la Cour, 312

Suite des Nouvelles de la Chambre des Pairs & de celle des Communes, 312

Suite des Nouvelles concernant les différentes mesures prises par le Gouvernement, 328

Mesures prises relativement à la cherté des vivres, 331

Suite des Nouvelles sur les Troupes qui étoient dans Minorque, 334

Suite des Nouvelles sur les Troupes étrangéres, 337

Morts remarquables, 341

Marine.

Officiers Généraux nommés, Commandemens donnés & Vaisseaux mis en commission, 346

Différentes Nouvelles de projets & d'opérations, 349

Vaisseaux sortis ou prêts à sortir des Ports, 351

TABLE.

Vaisseaux rentrés dans les Ports, 353
Vaisseaux neufs ou qui prennent le radoub, 356
Mesures prises pour le payement des équipages des Vaisseaux, 357
Réflexions patriotiques sur la Marine, 358

IRLANDE, 363

AMÉRIQUE.

Mesures prises ou projettées pour la défense de l'Amérique, 365
Nouvelles de l'Acadie ou Nouvelle Ecosse, 366
Des différentes Provinces de la Nouvelle Angleterre, 370
De la Nouvelle-York, 374
De la Pensilvanie, 376
De la Virginie, 380
De la Caroline, 381
Des Isles Angloises de l'Amérique, 382
Réflexions patriotiques sur l'Amérique, 384

INDES ORIENTALES, 390

Fin de la Table.

LETTRE VII.

LETTRE VII.

Sur le Peuple inſtruit.

VOUS croirez aiſément, Monſieur, que l'Ouvrage intitulé *Le Peuple inſtruit* a été violemment attaqué par les Miniſtres, qui ont perdu depuis peu leurs places. Ils ont d'autant plus de raiſons de ſe plaindre de cet Ecrit véhément, qu'ils le regardent comme une des cauſes qui a le plus contribué au renverſement total de leur fortune. Je ne puis pas vous dire le nombre des différentes réponſes par leſquelles ils ont eſſayé de réfuter cet ouvrage ; tout ce que je ſuis en état de vous aſſurer, c'eſt que dans toutes ces réponſes le fiel de leur reſſentiment s'eſt beaucoup plus manifeſté, que la ſolidité de leurs raiſons & la juſtice de leur cauſe. Mais vous aurez vous-même compaſſion de ces Miniſtres infortunés, quand vous ſaurez, Monſieur, par quels nouveaux traits ce

Cenſeur inexorable de leur conduite a ſu couvrir de ridicule les efforts mêmes qu'ils faiſoient pour ſe juſtifier. Non-ſeulement il a répliqué ouvertement à celle des réponſes de ſes adverſaires qui lui a paru la plus ſpécieuſe & la plus ſéduiſante, mais il s'eſt aſſocié lui-même à ceux qui écrivoient contre ſon premier Ouvrage ; & avec l'intention apparente d'en relever les mépriſes, les fauſſetés & les erreurs, il a trouvé le ſecret d'enchérir de beaucoup ſur ce qu'il avoit écrit de plus fort & de plus piquant contre les Miniſtres. Je vous entretiendrai aujourd'hui de ce nouvel Ouvrage ; mais permettez-moi de mettre d'abord ſous vos yeux la même matiére ſérieuſement traitée. Je commencerai donc par vous faire un extrait d'une Brochure nouvelle qui a pour titre : *Lettre adreſſée aux Marchands de Londres*, & dans laquelle on fait un examen impartial de la conduite du Miniſtére : je vous rendrai compte enſuite de la réponſe que l'Auteur du *Peuple inſtruit* a faite à cet-

te Lettre ; & mon troiſiéme & dernier article ſera cette critique ſanglante que le même Auteur avoit précédemment faite de ſon propre ouvrage.

C'eſt uniquement contre *le Peuple inſtruit* que ſont dreſſées les batteries de l'Auteur de cette *Lettre aux Marchands de Londres*. L'Auteur du *Peuple inſtruit* avoit imputé aux Miniſtres une conduite extravagante avant & après la guerre commencée ; il leur avoit reproché d'avoir ordonné à l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Paris, de ſolliciter comme une grace l'élargiſſement de quelques perſonnes qui avoient été priſes faiſant la traite ſur l'*Ohio*, & de ne s'être pas fait rendre les effets qui leur avoient été enlevés. Il prétendoit qu'une conduite ſi peu ferme dans cette occaſion n'avoit été rien moins qu'un abandon indirect des Pays conteſtés, & un aveu formel du peu de ſolidité des droits de l'Angleterre à cet égard. Il ajoûtoit que ces mêmes Pays avoient été peu de tems auparavant concédés par les

Miniſtres à un *Quaker*, & qu'ils s'étoient laiſſé engager dans une guerre par l'appréhenſion de mécontenter ce Particulier dont ils étoient déterminés à maintenir les droits ; & que ſans ce vil motif ils n'auroient point fait ſcrupule de trahir les intérêts les plus chers de la Nation, en laiſſant les François jouir tranquillement de leurs *empiétemens*, dont on ne ſe ſeroit point apperçu ſitôt en Angleterre, & dont on pourroit ignorer encore les conſéquences.

L'Auteur de la *Lettre aux Marchands de Londres* répond à la premiére partie de cette imputation, en rapportant trois Ecrits qui ont été, dit-il, communiqués à la Chambre des Pairs : ce ſont des extraits de Lettres & Mémoires de Mylord *Albemarle*. Dans ces différentes piéces, l'empriſonnement des Sujets du Roi d'Angleterre eſt traité de procédé injuſte de la part de la France, & leur élargiſſement paroît y être demandé comme une choſe dûe, ainſi que la reſtitution de leurs effets.

Quant à la conceſſion du terri-

toire de l'Ohio, on nie absolument le fait. Quelques instances, dit l'Auteur, que les *Quakers* aient faites pour qu'on leur accordât un réglement de limites, ils ont été constamment refusés ; & voici comme il prouve que la guerre présente contre la France a été commencée avec vigueur & continuée avec fermeté.

1°. Quoique M. de *Mirepoix* fût revenu ici dans le mois de Janvier 1755, dit l'Auteur de la *Lettre aux Marchands de Londres*, & qu'il nous eût donné des assurances d'amitié de la part de la France ; cependant, sur la nouvelle que les François faisoient armer à *Brest* & à *Rochefort*, on a cru devoir se mettre en état de repousser toute entreprise ; & le 22 Avril suivant, l'Amiral *Boscawen* est parti avec une armée navale de onze vaisseaux & d'une frégate, & cinq mille neuf cent quarante-cinq hommes.

2°. Sur le premier avis que l'armée navale de *Brest* avoit mis à la voile, l'Amiral *Holbourne* a été expédié sur le champ avec six vaisseaux de ligne & une frégate pour servir

de renfort à M. *Boſcawen ;* de ſorte que nous avions pour cet objet une armée navale de dix-ſept vaiſſeaux de ligne & deux frégates, ſans que les Côtes de l'Angleterre fuſſent moins bien gardées.

3°. Comme il y avoit une différence de dix jours entre le départ des deux armées navales, il étoit impoſſible qu'elles ſe rencontraſſent ſur les mers de l'Europe. Elles devoient ſe retrouver ſur celles de l'Amérique; & c'eſt un pur effet du ſort, ſi d'épaiſſes brumes ont empêché la nôtre de combattre celle des François : au ſurplus, cet obſtacle n'a point empêché M. *Boſcawen* de prendre l'*Alcyde* & le *Lys*.

4°. On ne pouvoit preſcrire à M. *Boſcawen* une meilleure croiſiére que l'entrée du Golfe *S. Laurent*, pour fermer cette même entrée à l'Eſcadre de M. *Dubois de la Motte* ; & ſi ce Commandant François a eu le bonheur de paſſer, ce n'eſt pas que notre armée navale ait été poſtée peu avantageuſement ou qu'elle ſe ſoit mal conduite ; c'eſt la faute des

brumes & des mauvais tems.

5°. Quoiqu'une Eſcadre Françoiſe nous ait échappé en paſſant par le détroit de *Belle-iſle*, ce n'eſt pas une raiſon de condamner ni le Commandant Anglois qui devoit la bloquer dans le fleuve *S. Laurent*, ni les Miniſtres par qui ce Commandant avoit été poſté pour fermer le paſſage à l'ennemi. Car la navigation de ce détroit de *Belle-iſle* eſt des plus dangereuſes ; & de ce qu'un ſeul vaiſſeau aura eu le bonheur d'y paſſer, en faut-il inférer que c'étoit une entrepriſe qui ne devoit point ſurprendre de la part d'une armée navale.

6°. Après avoir choiſi, pour le commencement de cette nouvelle guerre, le même plan qui avoit été exécuté avec tant de ſuccès dans la derniére ; après avoir donné les emplois à des Officiers qui s'y étoient diſtingués, les Miniſtres ne voulant point qu'on leur reprochât d'avoir rien négligé, firent prendre & conduire dans nos Ports tous les vaiſſeaux qui ſortoient de ceux de Fran-

ce, ou qui ſe préſentoient pour y entrer, afin que ſi l'expédition de l'Amérique n'étoit pas ſuivie de tout le ſuccès qu'on oſoit en attendre, nous euſſions au moins par devers nous le plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible des vaiſſeaux & des matelots dont la France auroit pû faire uſage pour ſe venger d'une telle inſulte.

7°. Perſonne n'ignore combien nous avons pris de vaiſſeaux François par cette manœuvre, & dans quel embarras elle a mis la France à tous égards.

Mais pour faire voir qu'indépendamment des expéditions projettées dans l'Amérique, nous penſions à faire ſervir encore ailleurs nos forces navales, c'eſt ici le lieu de rendre compte de différens armemens qui ſuivirent ceux des Eſcadres de *Boſcawen* & de *Holbourne*.

Le 24 Juillet 1755 dix-huit vaiſſeaux de ligne, une frégate & une chaloupe partirent pour croiſer à l'Oueſt. Le commandement de cette armée navale fut donné à Sir *Edouard Hawke*, qui avoit encore

trois vaiſſeaux de ligne qui ne faiſoient point partie de ſon Eſcadre. Tous ces vaiſſeaux rentrérent vers la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre.

Le 14 Octobre ſuivant, l'Amiral *Byng* ſortit avec vingt deux vaiſſeaux de ligne deux frégates & deux chaloupes ; il alla croiſer à l'Oueſt, & il revint le 22 Novembre à *Spithead*.

Le 30 Janvier 1756 M. *Boſcawen* étant rentré avec treize vaiſſeaux de ligne & deux frégates, trois autres vaiſſeaux de ligne ſortirent pour croiſer à l'Oueſt ſous le commandement de l'Amiral *Oſborne* ; & ils rentrérent le 16 Février ſuivant.

Le 12 Mars de la même année, Sir Edouard *Hawke* ſortit avec une Eſcadre de quatorze vaiſſeaux de ligne, trois frégates & une chaloupe de guerre, & fut pareillement croiſer à l'Oueſt.

L'expédition de l'Amiral *Byng* de ce même côté-là avoit eu pour objet d'intercepter non-ſeulement l'Eſcadre de *Dugay*, mais encore celles de la *Motte* & de *Salvert*, en cas

qu'elles euſſent été manquées par notre armée navale de l'Amérique, & on s'en rapporta à cet Amiral pour le choix de la croiſiére où il conviendroit le mieux de les attendre. Si *Dugay* a échappé à cette Eſcadre, ce n'eſt pas au moins la faute des Miniſtres ; on n'entend cependant point inſinuer par-là que l'Amiral ait négligé de prendre toutes les meſures néceſſaires pour remplir l'objet de ſon expédition.

Les autres Eſcadres étoient envoyées pour protéger nos vaiſſeaux marchands, & c'eſt aſſurément un ſervice très-eſſentiel & duquel l'on ne peut pas dire qu'elles ſe ſoient mal acquittées.

Quant à la perte de *Minorque*, s'il eſt prouvé, comme il y a toute apparence, qu'il a été facile à l'Amiral *Byng* de jetter des troupes dans le fort de *Saint Philippe*, il s'enſuit que c'eſt à lui ſeul que cette perte doit être imputée.

Voilà en ſubſtance ce que la *Lettre aux Marchands de Londres* contient de plus favorable à la cauſe des Miniſtres. Voyons à préſent la répon-

ſe de l'Auteur du *Peuple inſtruit*. Cet Auteur avoit accuſé le Miniſtére dans ſa quatriéme Lettre d'avoir tacitement abandonné nos droits ſur les pays conteſtés de l'Amérique Septentrionale, en ſollicitant l'élargiſſement des trois Anglois qui avoient été arrêtés ſur *l'Ohio*. L'Auteur de la *Lettre aux Marchands de Londres* a combattu cette imputation en produiſant pluſieurs écrits du Lord *Albemarle*, dans leſquels l'empriſonnement des Anglois en queſtion eſt traité de procédé injuſte de la part de la France, & où il paroît qu'on a demandé comme une choſe dûe, l'élargiſſement de ces Priſonniers & la reſtitution de leurs effets. L'Auteur du *Peuple inſtruit* oppoſe à ce moyen de défenſe, l'extrait ſuivant du *Précis des faits*.

»Le Marquis de la *Jonquiere* ne »balança plus à envoyer ces qua»tre Anglois en France ; ils furent »quelque-tems priſonniers à *la Ro»chelle*. Mylord *Albemarle*, alors Am»baſſadeur d'Angleterre, & dont »ils implorérent la protection, ſolli-

» cita leur liberté ſans ſe plaindre du » motif qui les en avoit privé. Le » Roi ordonna qu'ils ſortiſſent de » priſon, & leur fit même donner » quelque argent. Mylord *Albemarle* » en remercia le Miniſtre de la Ma- » rine comme d'une grace qui lui » étoit perſonnelle. «

Il ſoutient que ce Mémoire des François ſigné par leurs Miniſtres, publié dans toutes les gazettes étrangéres, & juſqu'ici ſans réplique de la part de la Grande-Bretagne, doit trouver plus de crédit auprès des gens ſenſés, que de prétendus écrits qui ne ſont revêtus d'aucun caractére d'autenticité, & que produit un Ecrivain aux gages des Miniſtres, dans une cauſe où il s'agit de ſauver leur honneur. Voici de plus un raiſonnement duquel il appuie cette aſſertion. Si les François ont accordé l'élargiſſement des Priſonniers, ſur la demande qui leur en a été faite comme d'une choſe dûe, il eſt inconteſtable qu'ils ont reconnu en même tems que les effets de ces Priſonniers devoient être reſtitués: mais comme

il n'a point été fait de reſtitution de cette nature, il s'enſuit que l'élargiſſement des priſonniers en queſtion a été demandée & accordée comme une grace ; & il eſt conſtant que c'eſt l'unique raiſon pour laquelle les effets confiſqués n'ont point été rendus par la France, ni demandés de nouveau par l'Angleterre après que les priſonniers lui eurent été rendus. De plus, on ne peut diſconvenir que trois autres Anglois arrêtés dans le *Canada*, dans le même-tems que les premiers en queſtion & pour le même ſujet, n'ont jamais été relâchés ; quoiqu'aſſurément la France n'eût pû ſe diſpenſer de le faire, ſi elle eût regardé l'élargiſſement des premiers comme une preuve qu'ils avoient été arrêtés à tort.

Quant à la conceſſion faite aux *Quakers*, il peut être vrai qu'on ne s'eſt point encore prêté à la demande qui a été faite par la Compagnie de *l'Ohio* d'un réglement de limites : mais il n'en faut pas conclure qu'il n'y ait point eu de territoire concedé à cette Compagnie : car ſi on

n'avoit point fait de conceſſion de cette nature, comment ſeroit-il poſſible qu'il exiſtât une Compagnie ſous le nom de Compagnie de *l'Ohio* ? On prétend à la vérité que de la demande qui a été faite par cette Compagnie d'un réglement de limites, il ne faut point en inférer qu'il ait été fait à cette Compagnie aucune conceſſion ſur *l'Ohio* : mais j'aimerois autant que l'on prétendît que toutes les fois que deux voiſins ſont en diſcuſſion ſur les bornes de leur terrein, c'eſt une raiſon pour en conclure que l'un ou l'autre des deux a rêvé qu'il avoit un terrein en ſa poſſeſſion.

A cet endroit de la *Lettre aux Marchands de Londres*, où l'on prétend que le Miniſtére a commencé la guerre avec vigueur, & l'a ſoutenue avec fermeté, notre Auteur répond que toutes les entrepriſes des François ſoit en Europe, ſoit dans l'Amérique, ont été ſuivies des plus grands ſuccès, & que les Anglois ne ſe ſont tirés avec honneur d'aucune des entrepriſes qu'ils ont faites ; que c'eſt donc à tort que les

Miniſtres prétendent qu'ils avoient une armée navale ſuffiſante pour nous défendre & pour traverſer les projets de notre ennemi. La chétive récolte de nos vaiſſeaux de guerre, pourſuit toujours l'Auteur du *Peuple inſtruit*, ne peut être imputée qu'à la mauvaiſe deſtination de ces vaiſſeaux, & c'eſt toujours la faute des Miniſtres ; parce que leurs ordres aux Amiraux & aux Chefs d'Eſcadre, portent expreſſément de croiſer entre certaines latitudes & longitudes, autant que les longitudes peuvent être connues. Si l'Eſcadre des François a pû ſe ſauver par le détroit de *Belle-iſle*, c'eſt une ruſe de leur part contre laquelle on auroit dû être en garde ; le défenſeur des Miniſtres, lorſqu'il dit qu'il n'a point encore paſſé d'Eſcadre par ce détroit, ne convient-il pas lui-même qu'on ſait que de tems à autre il y a paſſé des vaiſſeaux ? Il étoit donc poſſible d'y faire défiler une armée navale, que rien n'obligeoit de paſſer de front. On dira que la navigation de ce détroit eſt réputée très-

difficile & très-dangereuſe : mais je répliquerai qu'il étoit bien plus probable que les François ſe ſauveroient par là, qu'il ne l'étoit qu'ils échapperoient par la route ordinaire à l'Eſcadre Angloiſe qui leur fermoit le paſſage.

Il n'eſt pas vrai qu'on ait choiſi pour commencer la guerre préſente le même plan qui avoit été ſuivi dans la derniére guerre avec ſuccès: car dans cette guerre-là on n'a point envoyé de vaiſſeaux croiſer ſur la hauteur de Terre-Neuve pendant le tems des brumes & des tempêtes, & la Méditerranée n'a pas été dépourvue alors comme dans la préſente guerre des forces néceſſaires pour protéger *Mahon* & *Gibraltar*.

Les courſes de nos vaiſſeaux ſur ceux des François, avant que la guerre ait été déclarée, ont deshonoré la Nation Angloiſe, & l'ont rendue odieuſe à toute l'Europe. Ce procédé qui n'avoit rien que d'injuſte & de cruel, ne pouvoit aſſez moleſter & affoiblir la France, pour la mettre totalement hors d'état de ſe

ſe venger de nos outrages. De plus, on a fait éprouver aux Priſonniers François un traitement plus indigne & plus atroce, que la capture de leurs vaiſſeaux n'a été condamnable. Ceux qui ont entrepris de pourvoir à la nourriture de ces priſonniers, ont fait un abus étrange de la permiſſion qui leur a été donnée d'avoir des ſous-Fermiers de leur entrepriſe ; de ſorte qu'au lieu de ſix deniers ſterling qui ſont alloués par le Gouvernement pour la dépenſe journaliére de chacun de ces pauvres Priſonniers, le véritable Entrepreneur n'en touche que trois : comment eſt-il poſſible que cet Entrepreneur, obligé de fournir les nourritures à un ſi bas prix, ne cherche pas à faire quelque gain par la mauvaiſe qualité de celles qu'il donne ? Or, je demande s'il n'y a pas autant d'indécence que de barbarie à laiſſer périr par la mauvaiſe qualité des alimens, des malheureux qu'une étroite priſon & la corruption de l'air qu'ils reſpirent, réduit déja à la plus triſte ſituation ?

On prétend à tort que nos vaiſ-

ſeaux marchands ont été ſuffiſamment protégés & eſcortés; car toutes les fois que les différens corps de Commerçans ont demandé des convois plus forts que ceux qu'on leur deſtinoit, leurs inſtances ont été rejettées, & pour les raſſurer, on leur a produit de faux états des forces navales de l'Ennemi. Rien de plus facile que de ſe convaincre au printems prochain, que depuis le commencement de la guerre, notre Commerce a été beaucoup plus maltraité que celui des François.

C'eſt encore très mal-à-propos qu'on ſoutient que l'expédition navale à l'Oueſt avoit pour objet d'intercepter *Salvert* & *la Motte* auſſi bien que *Dugay* à qui on affectoit de croire que les deux premiers devoient ſe réunir. Il eſt impoſſible de ſuppoſer cette jonction de *Dugay* avec *Salvert* & *la Motte* ſans commettre la plus groſſiére faute d'ignorance & d'abſurdité. *Dugay* étoit à *Liſbonne*: la *Motte* & *Salvert* devoient revenir de *Louisbourg* à *Breſt*; *Liſbonne* eſt éloignée de plus de cent

trente ſix lieues de la route de ces derniers, & *Dugay* pour s'en éloigner encore davantage, ſe rendit à *Cadix:* je demande donc s'il y a là dedans dequoi fonder la prétendue ſuppoſition que ces trois Eſcadres Françoiſes devoient ſe réunir?

Alléguer que nos armées navales étoient ſi affoiblies par les maladies des matelots, qu'il étoit impoſſible d'achever les armemens, c'eſt fournir des preuves de la criminelle négligence des Miniſtres de la Marine: car toute l'Angleterre ſait que les proviſions qu'on a fait paſſer ſur les vaiſſeaux, étoient corrompues; qu'on a épargné les ventilateurs; ce qui a occaſionné beaucoup de maladies; & que faute de s'être aſſuré d'un nombre ſuffiſant de matelots capables, il a fallu ſe ſervir préſentement de ceux qu'on avoit enrôlés par force, & qui n'étoient point encore accoutumés à la mer.

C'étoit bien mal-à-propos que l'on retenoit un ſi grand nombre de vaiſſeaux de guerre dans la *Manche*, tandis que *Minorque* étoit menacée

de la plus vigoureuſe attaque par les François : mais ces vaiſſeaux qui étoient à *Spithead* n'y étoient pas auſſi inutiles au Miniſtre de la Marine. En effet, ils lui ont fourni l'occaſion d'arborer ſon pavillon pendant un jour ſur le vaiſſeau *Amiral*, ce qui a été un titre pour lui pour recevoir depuis ce tems-là mille livres ſterling par année. Il étoit bien impoſſible que cette armée navale eût empêché une invaſion que les François auroient voulu faire en partant des côtes de Flandre ou de celles de Picardie : car les François ne ſe ſeroient ſervis que de batteaux plats ſur leſquels ils ſe ſeroient rendus en Angleterre par le chemin le plus court ; c'eſt-à-dire que de *Dunkerque* ou de *Calais*, ils auroient été tout droit à *Douvres* ou dans la *Tamiſe*, ce qu'une Eſcadre qui étoit à *Spithead* n'auroit pas pu empêcher. Il y avoit une Eſcadre dans un endroit où il n'étoit pas à préſumer que les François puſſent venir, & dans le ſeul où on pouvoit les attendre, il n'y en avoit pas.

* *Réponſe au Peuple Inſtruit*, ou *le Peuple Déſabuſé.*

DE TOUTES les ſciences que les hommes cultivent, il n'en eſt point qui ſoit plus généralement regardée comme difficile, que celle qui apprend à gouverner les hommes.

Tout le monde convient qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de génies à qui la nature ait accordé les talens néceſſaires pour l'adminiſtration publique, & cependant rien de plus ordinaire que de trouver des gens convaincus qu'ils en raiſonnent pertinemment. On ne prétend point communément à la réputation de Philoſophe, de Mathématicien, de Littérateur ; mais on veut paſſer pour Politique. Il arrive ſouvent à l'homme que ſa vocation ou ſon genre de vie rendent le moins propre à cette derniére ſcience, de cenſurer *Platon* & *Ariſtote*. Il étudie, il com-

* *En Anglois.* A full and particular Anſwer to all the calumnies, miſrepreſentations and errors which are contained in the fourth Letter to the People of England.

bine les meſures & les démarches de ceux qui gouvernent. Il croit bientôt être de leur nombre. Il ſe perſuade enfin que les projets du Conſeil lui ſont révélés, & que ſon avis doit donner le mouvement à toutes les opérations du Miniſtére.

Il eſt cependant vrai, qu'avec tous les ſecours de l'inſtruction, les perſonnes de la plus haute capacité & les plus familiariſées avec toutes les difficultés de la politique, ont ſouvent beaucoup de peine à réſoudre d'une maniére ſatisfaiſante les queſtions délicates & embarraſſées ſur leſquelles ils ont à ſe décider. Et c'eſt, à mon ſens, une preuve des plus complettes, que pour juger avec quelque ſolidité la conduite des Miniſtres, il faudroit avoir ſous les yeux préciſément les mêmes objets, dont ils font une continuelle étude, & partager avec eux l'avantage de leurs lumiéres & de leur capacité.

Il ne ſuffit donc pas d'avoir du bon ſens pour appercevoir les fautes des Miniſtres. Auſſi tous ces bavards de Caffé, tous ces auteurs

faméliques qui prétendent qu'ils voyent à découvert les myſtéres les plus cachés du Cabinet, me cauſent-ils toujours un nouvel étonnement par leur exceſſive impudence : ſur-tout quand ils ſoutiennent qu'ils ont trouvé la raiſon de telle ou telle démarche du Miniſtére; tandis qu'il n'y a ame qui vive hors du Conſeil qui puiſſe en être informé, & qu'on ſeroit peut-être fort embarraſſé au Conſeil même d'en expliquer les motifs.

Dans le nombre de ceux qui ſe font remarquer par la témérité avec laquelle ils citent les Miniſtres à leur petit tribunal ; il y a ſurtout un certain Auteur du *Peuple inſtruit*, qui me paroît tout à la fois le plus extravagant & le plus incorrigible. Ce n'eſt pas que par fois il ne montre quelques lueurs de bon ſens ; mais je trouve fort ſingulier qu'il ſe ſoit obſtiné à dire ſon ſentiment ſur la ſituation préſente de nos affaires, comme s'il étoit plus capable que d'autres d'entendre des choſes, auxquelles perſonne au monde n'a jamais rien compris ni ne comprendra jamais rien.

Il y a tout lieu de préſumer qu'il n'auroit pas repris pluſieurs fois la plume, ſi d'abord il eût été réfuté par des gens plus habiles & mieux inſtruits que ceux qui croient avoir répondu à ſes trois premiéres Lettres au Peuple.

Des Antagoniſtes auſſi mépriſables que les femmes ignorantes qui ſe mêlent de défendre la Religion, font perdre à la cauſe qu'ils ſoutiennent tout le mérite qu'elle peut avoir. Leur précipitation & leur mal-adreſſe ſont cauſe qu'ils renverſent d'un côté ce qu'ils veulent ſoutenir d'un autre. Je prends ſur moi la vengeance des Miniſtres, & ſans préſomption je me flatte qu'elle n'a pas encore été dans de meilleures mains.

L'Auteur que je vais attaquer n'a qu'à ſe préparer à me répondre, je ne lui donnerai ni paix ni tréve que je ne lui aie fait perdre l'envie de cenſurer déſormais le Miniſtére.

Avant que d'entrer en matiére, je ſuſpens un moment l'effet du feu qui m'anime, pour proteſter que je

ne ſuis point payé pour écrire & que je n'attens ni penſions ni gratifications pour ſalaire de mon travail. C'eſt par amour pour la vérité, & par attachement pour les Miniſtres actuels, que je romps un ſilence que je vois garder à bien des gens, malgré tous les motifs qu'ils auroient de faire par reconnoiſſance, ce que j'entreprens par zéle. J'en connois qui après avoir été bien récompenſés d'un côté, ont paſſé de l'autre, parce qu'ils prévoyoient la chûte prochaine de ceux qui faiſoient leur unique appui. O déteſtable ingratitude! Mais de quelles expreſſions peindre ces traîtres qui ſont devenus les déclamateurs les plus forcenés contre ceux dont ils venoient d'abandonner le parti? Que je ſuis outré, par exemple, de la conduite de ce perſonnage pédanteſque, qui aujourd'hui auſſi immobile & auſſi froid qu'une ſtatue, ſe fait traîner dans un bon carroſſe, & jouit tranquillement de deux excellens bénéfices que lui ont valu ſes nouvelles *de caffés* & ſes chétives pro-

ductions politiques. Peu inquiet à préſent du ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance, il prend amplement toutes ſes aiſes, s'embarraſſant fort peu du trouble & des agitations de ceux à qui il eſt redevable de ſa fortune.

Je vais donc démontrer à tout l'univers que cette *quatriéme Lettre au Peuple d'Angleterre* (ou *le Peuple inſtruit*,) ſi généralement goûtée & approuvée parce qu'on croit qu'elle ne contient que des faits autentiques, eſt cependant remplie de bévûes, d'erreurs & de fauſſetés.

Je dois faire obſerver d'abord à mes lecteurs, que du commencement à la fin, l'Auteur fait toujours retomber ſur la foibleſſe & ſur l'impéritie des Miniſtres la cauſe des fautes qu'ils ont commiſes. Comme c'eſt ſur cette baſe qu'il appuie tous ſes argumens, il ſera aiſé en la renverſant, de renverſer tout ſon édifice. Commençons par une définition exacte de la foibleſſe d'eſprit.

On doit entendre par *foibleſſe d'eſprit*, une incapacité abſolue de par-

venir à une fin qu'on s'eſt propoſée.

Ainſi dès qu'un homme n'abandonne point la pourſuite de ſon objet, & qu'il rapporte tous ſes mouvemens à une régle ſûre & invariable, on ne peut point l'accuſer de *foibleſſe d'eſprit*.

Je vais donc faire voir que la conduite des Miniſtres a été dans tous les points auſſi conſtamment ſoutenue qu'elle pouvoit l'être.

Premiérement je demande ſi l'on peut remarquer quelque foibleſſe dans la conduite qu'ont tenue nos Miniſtres Anglois par rapport à l'objet qui eſt la ſource de nos différends ? Je les vois d'un côté accorder tout à la France & donner de belles paroles à ſes Miniſtres par notre Ambaſſadeur à Paris, pour retirer les priſonniers Anglois de leur captivité ; tandis que d'un autre côté ils donnent à un *Quaker*, c'eſt-à-dire, à un des hommes les plus avides & les plus opiniâtres de la terre, ces mêmes pays de l'*Ohio* dont ils venoient de reconnoitre les François pour poſſeſſeurs. L'Angle-

terre ſe met donc par cette conceſſion, dans l'obligation de réclamer les Pays que la France voudroit retenir. L'objet des Miniſtres de la Grande-Bretagne eſt donc rempli : ils ſont parvenus à ſe faire rendre leurs Priſonniers, & ils ſont aſſurés en même tems que l'opiniâtreté du *Quaker* & ſon avarice ne lui permettront pas de lâcher ce qui lui a été concédé. Il eſt vrai qu'il en coutera à la *Grande-Bretagne* ſon ſang & ſes tréſors : mais ce ne ſera pas une preuve qu'il y ait eu de la foibleſſe dans la conduite de ſes Miniſtres.

On leur reproche d'avoir fait un mauvais choix de Généraux pour l'Amérique, & de n'y avoir pas envoyé des forces ſuffiſantes pour la défendre : on prétend que c'eſt foibleſſe de leur part. Mais c'eſt qu'on ignore ſans doute que depuis très-longtems nos Miniſtres méditent d'abaiſſer & d'humilier les Américains ; & que dans toutes les inſtructions qu'ils donnent aux Gouverneurs de nos Colonies, ils recommandent ſurtout d'établir en Amérique le pou-

voir arbitraire, & de reſtraindre autant qu'il ſera poſſible les Priviléges dont ces Peuples jouiſſent comme Anglois.

Or je demande s'il étoit poſſible, pour humilier efficacement des Commerçans que leurs richeſſes rendent trop ſuperbes, d'imaginer un moyen plus ſûr que de permettre aux François de s'emparer de quelques-unes de leurs Provinces, & en particulier de la Virginie? N'en doit-il pas réſulter que la crainte de voir les François s'établir ſur le reſte des côtes de l'Amérique, contiendra naturellement l'arrogance de ces préſomptueux Sujets de la Grande-Bretagne, & réduira à de juſtes bornes leurs immenſes richeſſes, cauſe trop ordinaire de leur orgueil?

Vous imputez enſuite au Miniſtére la nomination du Général *Braddock*. Pour le coup, vous allez être convaincu de la balourdiſe la plus ridicule. Sachez donc, Monſieur le Cenſeur, que ce n'eſt point par le Miniſtére, comme vous oſez l'aſſu-

rer, que M. *Braddock* a été choisi & nommé Général de nos armées dans l'Amérique. Toute la ville de Londres vous dira que ce choix est le fait de Mlle. *Bellamy*, cette charmante & incomparable Actrice que le Public voit toujours avec tant de plaisir. Elle est liée d'amitié avec *Eraste* sur qui s'accumulent tant de gratifications, d'honneurs & de distinctions, sans cependant que cette liaison fasse aucun tort aux sentimens dont cette fille reconnoissante est remplie pour *Cléante* par qui elle est entretenue & de qui découlent toutes les graces. Avec des amis aussi puissans, n'auroit-elle pas été très-blâmable, si elle n'eût pas fait un sort à M. *Braddock* qui lui étoit dévoué depuis très-long-tems ? On peut dire dévoué, d'après le testament de M. *Braddock*, où ses sentimens pour la meilleure de ses amies sont assez clairement prouvés. Elle a donc obtenu d'*Eraste* de recommander M. *Braddock* à *Cléante*, qui lui-même l'a proposé à Son Altesse Royale ; & voilà de quelle maniére

ſe fait le choix de nos Généraux. Les intrigues & la cabale des couliſſes influent ſur des affaires de cette nature bien plus directement que le Miniſtére. Et malgré cela je doute, Monſieur le Cenſeur, que vous ayez aſſez de dureté pour blâmer un grand homme d'Etat d'avoir ſacrifié une bagatelle, comme les intérêts de ſa Patrie, aux volontés & à l'ambition d'une Actrice.

Mais je dis plus : le choix qu'on a fait de Mr. *Braddock* & de Mr. *Shirley* étoit très-ſage relativement à l'objet d'abaiſſer l'orgueil des Américains. Il n'y avoit perſonne au monde à qui une commiſſion pareille pût mieux convenir, & l'arrangement ſuivant lequel Mrs *Webb*, *Abercrombie* & le Lord *Loudon* ont été envoyés ſucceſſivement en Amérique, eſt encore plus une preuve de l'adreſſe de nos Miniſtres, que des mauvaiſes combinaiſons que vous leur attribuez ; car il ſuffit de connoître ces trois Officiers, pour être frappé de la ſagacité avec laquelle on a ſuivi la gradation de leur arrogance & de

leur férocité naturelle, & pour convenir que, relativement à l'objet conſtant d'humilier les ſuperbes Américains, on n'a point interverti l'ordre des choſes en faiſant partir Mr. *Loudon* le dernier.

Voici un fait que vous avancez avec une impudence qui me révolte ſinguliérement. Vous dites que le canon, les affuts, les boulets & la poudre pour l'Amérique ont été envoyés dans quatre différens vaiſſeaux. Rien de plus faux que cette aſſertion.

Il eſt vrai que ſans un vieux radoteur de Pilote, on étoit ſur le point de le faire, & qu'on avoit même déja embarqué ſéparément quelques parties de ces munitions de guerre. Mais ſur les obſervations de ce bon homme, on a donné d'autres ordres. Faites-vous donc mieux inſtruire, Monſieur, ou ne vous mêlez point de critiquer.

Voyons à préſent comme vous diſcutez la matiére des Traités.

Vous faites un crime aux Miniſtres d'avoir renoncé à leur Traité

avec la *Ruſſie*, & d'avoir comme des ſots donné dans le panneau du Roi de *Pruſſe*. Vous voulez nous perſuader qu'ils n'ont point connu les avantages de leur Traité avec l'Impératrice de *Ruſſie*, & que s'ils les euſſent auſſi-bien ſentis que vous, ils n'en auroient pas fait un ridicule ſacrifice à ce Prince. Mais en vérité, mon pauvre ami, vous êtes bien peu adroit vous-même. N'auriez-vous donc jamais oui dire qu'on ne jouira jamais de l'Angleterre que quand on l'aura réduite à une extrême pauvreté; que la Nation ſera toujours rétive & indocile, tant qu'il lui reſtera quelque argent? Or le Traité de *Ruſſie* ne nous épuiſoit pas aſſez au gré des Miniſtres. Mais des Traités avec le Prince de *Heſſe*, le Roi de *Pruſſe*, *Hanovre* & *Holſtein*, les avançoient bien plus rapidement dans le grand, mais trop facile ouvrage, de réduire la Nation à cet état d'indigence qu'ils eſtiment lui devoir être ſi ſalutaire.

Paſſons à d'autres articles. Vous faites tomber un ridicule ſur les Mi-

niſtres de ce qu'ils donnent trente livres ſterling pour le louage de chaque cheval de la Cavalerie Heſſoiſe à notre ſervice, & de ce qu'ils payent trente-deux livres ſterling piéce tous les chevaux de la même cavalerie qui ſeront morts en Angleterre. Vous êtes en vérité un ſingulier homme. Il faudra donc déſormais que nos Miniſtres ſe faſſent inſtruire de la maniére d'apprécier les chevaux. Pour moi je ſuis moins difficile à ſatisfaire, & j'aurois cru qu'on ne pouvoit exiger d'eux que la connoiſſance d'une eſpéce d'animaux moins relevée.

Vous reprochez aux Miniſtres de s'être détachés de l'alliance d'une Puiſſance plus forte, pour embraſſer celle d'une Puiſſance plus foible. Voila, mon cher Docteur, comme vous êtes en contradiction avec vous-même. N'avez-vous pas répété cent fois dans vos différentes *Lettres au Peuple*, que la Grande-Bretagne ne pouvoit ſe diſpenſer d'abandonner pour toujours les intérêts de l'Allemagne ? Or je vais vous faire voir que rien

n'eſt plus conforme à vos vûes que le Traité de nos Miniſtres avec le Roi de Pruſſe. Eſt-ce que la Maiſon d'Autriche n'eſt pas une Puiſſance d'Allemagne ? Nous avons donc abandonné en elle une bonne moitié des intérêts de l'Allemagne. Mais, je dis plus : il y a dix à parier contre un, que l'Impératrice des Ruſſies renoncera d'elle-même à notre Alliance pour ſe ranger du côté de la Cour de Vienne : je ne répondrois pas que le Roi de Pruſſe n'en fît un jour autant. Vous verrez donc alors, comme vous avez tant de fois témoigné le deſirer, l'Angleterre ſéparée de preſque toute l'Allemagne, & n'avoir plus de liaiſons qu'avec les ſeuls Etats d'Hanovre & de Heſſe & quelques autres grands Potentats du même acabit. Les François, peut-être auſſi les Allemands, attirés par l'appas des grandes richeſſes de Hanovre, feront une invaſion dans cet Electorat & s'y établiront : à quel miſérable état ne ſeront donc pas réduites nos liaiſons avec cette Allemagne tant décriée ?

Comment n'avez-vous pas aperçu l'avantage que peut retirer le ſervice militaire de la Grande-Bretagne du ſéjour qu'y font les *Heſſois* & les *Hanovriens* ? La diſcipline ſera déſormais bien plus exacte parmi nos troupes. Nos ſoldats auront appris à recevoir ſans bouger & ſans mot dire de bons coups de canne de leurs Sergens ; ceux-ci ſont peut-être tout diſpoſés à en recevoir des Lieutenans, à qui les Capitaines en donneront de la même maniére, ſous condition qu'ils en recevront des Majors, qui n'en refuſeront point de la part des Colonels, qui ſentiront à leur tour la peſanteur du bras des Généraux, ſur qui Son Alteſſe Royale elle-même exercera le ſien de la meilleure volonté du monde. Deux jours d'exercice accoutumeroient parfaitement nos troupes à cette diſcipline que notre Généraliſſime ſoutiendroit d'autant plus volontiers, qu'il eſt plus porté à l'établir ; & les mercénaires étrangers verroient de leurs propres yeux, peut-être avec ſurpriſe, qu'un Anglois né libre,

quelque grade qu'il ait dans le ſervice, peut recevoir la baſtonade d'auſſi bonne grace que le plus vil eſclave d'entre les Allemands.

Eh bien! quelle eſt donc la prodigalité des tréſors de la Grande-Bretagne dont vous accuſez les Miniſtres? Notre argent peut-il être mieux employé qu'à payer des gens de qui nous apprenons une diſcipline auſſi louable & auſſi néceſſaire?

Ne direz-vous pas auſſi qu'il eſt également ridicule & abſurde de payer, pour enſeigner la Langue Françoiſe à la Famille Royale, un Suiſſe tout frais débarqué, & qui n'étoit jamais ſorti des Cantons? Si vous étiez capable de tenir un pareil propos, c'eſt qu'apparemment vous ſeriez le ſeul qui ignorât que les Pariſiens mêmes ne peuvent attraper le goût & la délicateſſe des Suiſſes dans la prononciation du François.

Vous prétendez que le Miniſtre de la Marine n'a jamais ſu au juſte le nombre des vaiſſeaux qu'on armoit à *Breſt*; mais comment ce Miniſtre auroit-il été plutôt inſtruit de la deſ-

tination de cette Eſcadre que du nombre de vaiſſeaux qui la devoient compoſer ? Il eſt cependant certain que cette deſtination lui étoit connue, puiſqu'il a fait partir une Eſcadre pour la traverſer.

Mais voici encore un point à l'occaſion duquel votre humeur cauſtique vous fait faire une plaiſante incartade. Vous avez inſinué dans une de vos *Lettres* que ſi le Miniſtére n'a pas attaqué l'Eſcadre Françoiſe dans les mers d'Europe, c'eſt qu'il en a été détourné par la crainte de rompre avec les Eſpagnols. Mais de grace rapprochez-vous un peu du tems où les choſes ſe ſont paſſées, & je vais vous faire voir combien vous vous êtes trompé dans vos conjectures.

Ne fut-ce pas à peu près dans ce tems-là que la Grande-Bretagne fit ſes Traités avec la *Ruſſie* & avec *Heſſe-Caſſel* pour la ſureté d'*Hanovre* ? Avant que l'affaire de ces Traités eût été terminée, combien n'y auroit-il pas eu d'indiſcrétion à tomber tout-à-coup ſur l'armée navale des François, dans des mers d'où la

nouvelle de cette rupture n'auroit pas été plus de deux jours à leur parvenir ? Les François revenus de leur premiére ſurpriſe, n'auroient-ils pas auſſitôt fait marcher cent mille hommes vers *Hanovre*, où l'on n'étoit rien moins que préparé à les recevoir ? Ce coup furieux dont auroit été frapé notre cher *Hanovre*, n'auroit-il pas renverſé tous les projets d'Alliance qui ſe formoient pour ſa conſervation ? Et nos ennemis ne ſe ſeroient-ils pas trouvés tout de ſuite en poſſeſſion des immenſes tréſors qui ſont amoncelés depuis ſi long-tems dans cet Electorat ? Au lieu qu'en envoyant des vaiſſeaux ſur les Bancs de Terre-Neuve, cela avoit l'air de n'avoir que la cauſe de l'Angleterre en vûe ; & les brumes qui régnent dans ces parages aſſez ordinairement dans le tems où les deux armées devoient y arriver, donnoient encore lieu d'eſpérer que ces deux armées pourroient bien manquer de s'entrevoir. De plus, s'il arrivoit qu'il y eût une rencontre & un combat, on étoit ſûr que

la nouvelle n'en pouvoit être ſûe en Europe que trois mois après le départ de chacune des deux Eſcadres ; & c'étoit tout le tems dont on avoit beſoin pour achever le grand ouvrage des Traités avec les Cours de *Ruſſie* & de *Heſſe*.

Vous trouvez blâmable l'envoi qu'on a fait de vaiſſeaux aux *Hollandois* pour embarquer les ſix mille hommes que nous comptions recevoir d'eux. Mais notre demande n'étoit-elle pas appuyée ſur des Traités ? Et ſi les Hollandois n'ont pas voulu venir, dites-moi, je vous prie, ſur qui doit en tomber le blâme ? Si le Miniſtére Britannique ne leur eût pas envoyé des vaiſſeaux, n'auroient-ils pas pu alléguer qu'ils ne pouvoient faire traverſer la mer à leurs troupes autrement que ſur des bâtimens de tranſport ?

Quant aux *Heſſois* dont vous trouvez que le tranſport en Angleterre a couté trop cher à la Nation, dites-moi encore, je vous prie, s'il eſt poſſible de prodiguer trop de richeſſes pour des troupes qui nous ont

ont ſi vaillamment défendus en *Ecoſſe*, & qui ont travaillé ſi efficacement à ſauver *Berg-op-zoom* ?

Vous vous plaignez d'un autre côté que les *Hanovriens* ſont revenus ſans convoi, & que cette œconomie a penſé être cauſe qu'ils auroient été pris dans leur traverſée. Oh ! pour le coup vous êtes un homme bien difficile à contenter. Fait-on quelques dépenſes pour nos troupes mercénaires ? vous y trouvez à redire. S'efforce-t-on de tirer à l'épargne ſur ce même objet ? vous grondez encore.

Avec quelle mauvaiſe grace vous plaiſantez ſur notre armée navale des Iſles de l'Amérique. Elle eſt, dites-vous, cette armée navale, compoſée d'un ſeul vaiſſeau comme d'un ſeul Amiral. Eh bien ! que peut-on dire de déſavantageux d'une Eſcadre dont chaque vaiſſeau eſt commandé par un Amiral ? Voilà comme vous n'enviſagez jamais les choſes par le bon côté.

Vous ſoutenez ailleurs que l'armement de *Toulon*, le projet contre

Minorque, & le nombre des troupes de débarquement étoient des choſes connues de tout le monde en Angleterre dès le mois de Janvier 1756. Je vous y prends encore ; voilà une fauſſeté manifeſte : car vous ſaurez, mon cher Monſieur, que dès le mois de Novembre 1755, il n'y avoit perſonne en Angleterre qui ignorât un ſeul des détails de cette expédition.

Je ne puis entendre ſans dépit & ſans pitié toutes vos grandes exclamations ſur la perte de *Minorque*. Etes-vous encore à ſavoir que dans la Grande-Bretagne on n'arrive jamais aux grades ſuprêmes du Miniſtére, ſi on ne fait profeſſion de préférer toujours les intérêts de l'Allemagne à ceux de la Nation Britannique ; & ſi on ne jure que quelle que ſoit la deſtinée de notre Iſle, on fera ſon principal objet de la conſervation de Hanovre ? Il faut donc qu'un Miniſtre, qui a envie de reſter en place, ſouffre par œconomie, que nos Ennemis prennent *Mahon* & par conſéquent *Gibral-*

tar, afin de mettre en épargne pour l'année ſuivante la dépenſe de ces deux places, & d'avoir de quoi fournir aux beſoins de *Hanovre*, ſi les ſubſides accordés ſe trouvoient ne pas ſuffire à un objet ſi important & ſi conſidérable.

Je me flatte, Monſieur, de vous avoir prouvé de la maniére la plus complette que toutes les allégations de votre *quatriéme Lettre* ne portent abſolument ſur rien; & je ſouhaite que vous puiſſiez être bien convaincu que la conduite de nos Miniſtres eſt exempte de tout reproche de foibleſſe ou d'imbécillité. Car il eſt conſtant, comme vous venez de le voir, qu'ils n'ont jamais varié, & que toute la ſuite de leurs opérations eſt auſſi uniforme qu'elle peut l'être; ce qui eſt trop contradictoire avec la véritable idée de *foibleſſe d'eſprit*, telle que je l'ai définie au commencement de cet ouvrage.

Il ne me reſte plus qu'à vous donner un avis dont vous ferez très-bien de profiter. Quittez cette ma-

nie de médire du Miniſtére ; c'eſt, croyez-moi, un métier miſérable. Parlez, écrivez à la louange de ces excellens Pilotes du Gouvernement. Repréſentez-nous ce *Duc* ſi célébre, ſous les dehors impoſans d'un grave Sénateur Romain ; donnez-lui un regard noble & un maintien majeſtueux. Entretenez-nous de ſon rare mérite, de ſes lumiéres, de ſa pénétration, de la parfaite connoiſſance qu'il a des intérêts de l'Angleterre, & de ceux de toutes les Cours de l'Europe. Faites-nous valoir l'art avec lequel il ſait conclure des Traités ; les ſoins continuels qu'il a donnés à la ſureté de nos Colonies & à la conſervation de *Minorque*. Aſſurez-nous, ſur-tout, qu'il a une antipathie extrême pour tout ce qui porte le nom d'Allemagne ou de *Hanovre*, & achevez ce tableau ſi merveilleux, quoique ſi reſſemblant, par quelques traits de ſon œconomie dans l'adminiſtration des fonds publics, auſſi-bien que de l'ordre admirable qu'il a établi dans ſes propres affaires.

Dépeignez-nous cet autre *Lord* ſous les couleurs les plus flatteuſes. Parlez de lui comme d'un grand homme de Lettres & d'un grand Légiſlateur. N'oubliez point le ſouverain mépris qu'il marque pour les richeſſes. Apprenez-nous à quel point il préfére les intérêts de ſa Patrie à ſon avancement & à celui de ſa Famille. Faites-nous une deſcription de ſa maiſon ſplendide où il trouve tant de plaiſir à exercer l'hoſpitalité, & où il tient toujours une table ſi ſomptueuſe. Faites-nous connoitre juſqu'où il ſait porter l'amour de ſon prochain; par quelles généroſités, par quelles récompenſes il encourage les gens de mérite; & inſiſtez particuliérement ſur ſa modeſtie qui n'a point d'exemple.

Tracez-nous la vraie reſſemblance de *cet Homme* ſi doux, ſi humble, qui a l'air ſi perſuadé qu'il n'eſt point fait pour le poſte éminent qu'il occupe. Donnez-lui des yeux qui ſoient les interprétes de ſon cœur & de ſes plus intimes penſées. Nous ſerons bien aiſes de l'entendre louer

du bien qu'il fait à ſes parens, & de ſavoir comment il ménage d'excellentes places pour ceux de leurs enfans qui ſont encore à naître. Rappellez-nous quelques traits de ſon zéle pour ſes amis & pour ſes couſins les plus éloignés à qui il donne, ſans en retenir pour lui la moindre portion, des penſions & des gratifications annuelles qui montent juſqu'à quatorze mille livres ſterling. Vous nous ferez obſerver la nobleſſe & l'ancienneté de ſon origine, & vous ramenerez notre attention ſur la douceur de ſon caractére, ſur ſon affabilité, ſur ſon déſintéreſſement, ſur ſon peu d'ambition, & ſur le penchant inſurmontable qui l'attache aux intérêts de ſa Patrie.

Voilà les portraits auxquels vous ferez bien de travailler. Vous vous enrichirez plus ſurement par un éloge outré que par une ſatyre amére. Quelle eſt votre extravagance de vouloir être l'émule de Cicéron & de Démoſthéne ? Eh! croyez-moi, un Anglois vivant n'eſt point à com-

parer à un Grec ou à un Romain qui n'eſt plus depuis tant de ſiécles. Vous flattez-vous que dans vos déclamations contre les prodigalités du Miniſtére, vous ſerez applaudi par tous ceux que ces prodigalités engraiſſent ? Vous flattez-vous de leur inſpirer un noble déſintéreſſement & des ſentimens patriotiques ? Croyez-vous que tant de gens qui ſe ſont avancés par des voies iniques ; tous ces Penſionnaires de l'Etat, tous ces Agioteurs, tous ces Entrepreneurs, tous ces Traitans, tous ceux dont les places tiennent à celles de leurs Amis ou de leurs Protecteurs ; tant de Bénéficiers, de Recteurs, de Doyens, & d'Evêques ; un Archevêque ; tant d'Avocats, de Procureurs, & de Juges ; tant d'Apoticaires & de Médecins ; tant d'Officiers des Doüanes, de l'*Exciſe* & des Troupes ; tant d'Actrices ou Filles entretenues, avec leurs Confidens ; enfin tous les Allemands attachés à la Cour, & tous les ... &c. que vous pouvez imaginer, avec leur ſéquelle d'af-

finité & de conſanguinité : croyez-vous, dis-je, que tous ces gens-là vous ſoient fort obligés de vos bonnes intentions, & qu'ils ſoient de vrais admirateurs de votre éloquence Cicéronienne ?

Devenez riche ; c'eſt le plus ſage parti. N'ambitionnez point le vain honneur d'être admiré de la poſtérité. Eſt-ce que vous ſeriez capable de déſirer qu'on lût un jour ſur votre tombe cette fiére & audacieuſe Inſcription, *Que dans l'année 1756, tandis que les Miniſtres s'occupoient à décider du mérite entre deux Bâteleurs Italiens, quoique la Patrie fût menacée d'une invaſion prochaine ; tandis que le Parlement, au lieu de pourvoir à la ſûreté de l'Etat, paſſoit ſon tems en débats frivoles pour décider ſi les plaiſirs d'un homme l'emporteroient ou non ſur l'utilité publique ; dans un tems où la vénalité & le vil intérêt étoient les vertus dominantes, & au milieu des déſaſtres que les Miniſtres avoient attirés ſur la Nation, un Déclamateur furibond, tel que vous, n'a ceſſé d'élever la voix & de crier à ſes compatriotes qu'ils*

qu'ils étoient ſur le bord du précipice. Qu'un pareil honneur eſt aujourd'hui mépriſable à nos yeux, & combien ne le ſera-t-il pas davantage à ceux de la poſtérité!

Suivez donc mes ſages avis, & ſoyez perſuadé qu'il y a peu de Membres de la Chambre des Pairs ou de celle des Communes qui ne changeâſſent de bon cœur une bourſe vuide, & une réputation de peu de durée, contre de ſolides richeſſes.

Je ſuis, &c.

A Londres, ce 16 *Décembre* 1756.

LETTRE VIII.

Sur les Miniſtres.

VOUS avez vû, Monſieur, aſſez d'écrits contre les derniers Miniſtres : vous ſerez bien aiſe ſans doute de ſavoir comment on parle des nouveaux. Je prends au hazard un des numéro d'un nouvel écrit périodique ſoupçonné fortement de venir de M. Fox lui-même. L'Auteur aſſure qu'il n'a jamais reçu ni penſions ni bienfaits, & qu'il n'étoit même pas connu de M. Fox. C'eſt ſeulement par attachement aux intérêts de ſa Patrie, qu'il entreprend d'écrire. Il condamne le renouvellement qui ſe fait dans le Miniſtére. Il craint que ce renverſement de ſyſtême ne ſoit très-funeſte à ſa Patrie. Jamais des changemens fréquens de Miniſtres n'ont contribué efficacement à rétablir les affaires d'une Nation. Il auroit bien mieux valu

établir & fixer les choſes de maniére que les Miniſtres ci-devant en place euſſent pû prendre pour l'avenir des meſures mieux combinées. Mais au lieu de choiſir un parti ſi ſalutaire, au lieu de chercher à concilier, pour le bien général, les eſprits diviſés de vûes & d'intérêts, on a mieux aimé faire triompher un des deux partis & écraſer l'autre. Aujourd'hui une poignée de *Toris*, ou de gens du parti de la Cour, prêtent leur appui aux nouveaux Miniſtres; mais les conditions de leur marché ſont que les Hanovriens ſeront inceſſamment renvoyés chez eux. On ſeroit peut-être embarraſſé, dit l'Auteur, d'en donner une bonne raiſon; mais voilà comment on ménage les intérêts de l'Angleterre. Un * homme, qui nous avoit aſſuré il n'y a que fort peu de tems, que la ville d'Oxford étoit pavée de *Jacobites*; qu'on ne pouvoit ſe fier à qui que ce fût qui auroit été élevé dans cette Ville, parce que, *Quo ſemel eſt imbuta recens ſervabit odorem Teſta diù*; ce même

* M. Pitt.

homme, dis-je, vient de recevoir une députation de leur part, & eſt convenu d'agir de concert avec eux.

Au ſurplus, continue cet Auteur, je veux m'impoſer la loi de n'écrire que pour louer, & point du tout pour cenſurer. Mais encore faut-il que l'occaſion de louer ſe préſente, & qu'on m'en donne quelque ſujet. Il y a plus de deux mois, c'eſt-à-dire depuis la retraite de M. Fox, que je ſuis au guet de quelques traits ſignalés de patriotiſme de la part de nos Miniſtres actuels. Mais à l'exception d'un certain don qui a été fait dans une certaine Famille, d'une ſomme conſidérable priſe ſur les fonds publics, je n'ai point trouvé de matiére pour les grands éloges que je me propoſe de donner dans l'occaſion. Ce ſeroit une ſcéne fort comique de voir quelle eſt ma ſurpriſe & combien je ſuis décontenancé, quand après la lecture d'une infinité de gazettes & d'écrits périodiques, & en quittant toutes les perſonnes que je ren-

contre & que je queſtionne, je me trouve n'avoir appris autre choſe pour toute nouvelle, ſi ce n'eſt qu'avant peu de tems on entendra parler d'une expédition qui étonnera toute l'Europe. Je ne ſaurois exprimer combien je ſuis ennuyé & rebattu d'entendre toujours dire la même choſe, & de ne voir rien arriver. Je ne puis m'empêcher de comparer des bruits prématurés de cette eſpéce qui ne ſignifient abſolument rien, à la voix trompeuſe de ces gens qui crient à la porte du grand Jeu des Marionettes, *voilà qu'on commence, Meſſieurs, voilà qu'on commence.* En effet, depuis le 13 Octobre, jour auquel, ſi je ne me trompe, M. Fox a rendu les Sceaux, on n'a fait autre choſe à la Cour que donner des places, rappeller les uns, renvoyer les autres; on n'a entendu parler que de préſenter, baiſer la main, & je ne ſais combien d'autres événemens de la même importance. J'ai cependant fait un Journal de ce qu'un certain Miniſtre a fait de plus remarquable depuis le

jour qu'il a pris des mains de M. Fox les rênes de l'Etat. Ce Journal ne pouvant qu'être une choſe très-curieuſe & très-agréable à mes Lecteurs, je me détermine bien volontiers à le leur communiquer.

JOURNAL D'UN MINISTRE de fraîche date.

Première Semaine.

Lundi. Nous pouvons aſſurer le Public que le très-honorable Henri Fox s'eſt retiré du Miniſtére, & qu'un certain Membre de la Chambre des Communes, perſonnage très-conſidéré dans cette Chambre, va être, à la place de M. Fox, * l'HOMME MONTAGNE de ce Royaume.

Mardi. L'*Homme Montagne* a nommé ſon frere premier ** Lord de l'Amirauté.

Mercredi. Il a élevé un autre frere à un poſte conſidérable.

* Le Gulliver de Swif eſt trop connu, pour que ce mot ait beſoin d'explication.

** Le Comte Temple; les deux autres freres ſont MM. George & James Grenville.

Jeudi. Il a pourvu un troiſiéme frere.

Vendredi. Un grand nombre de ſes couſins ſont entrés en place.

Samedi. Il a travaillé pour des Prête-noms.

Seconde Semaine.

Lundi Il a déclaré qu'il dénonceroit l'Auteur * de la *Lettre adreſſée à la Juſtice de Kent.*

Mardi. Qu'il ne vouloit rien avoir à démêler avec des Miniſtres hors de place.

Mercredi. Qu'il étoit réſolu à prendre de vigoureuſes meſures.

Le reſte de la Semaine. Rien.

Troiſiéme Semaine.

Employée à lire des Lettres de compliment & à ſigner les réponſes.

Quatriéme Semaine.

On dit que l'*Homme Montagne* a

* Sans doute parce qu'il a tout crédit dans cette Province.

eu une attaque de goute qui le retient à sa maison de *Hayes* dans la Province de *Kent*.

Le reste de la Semaine, point de travail.

Cinquiéme Semaine.

Rien.

Sixiéme Semaine.

L'Homme Montagne se trouve beaucoup mieux de sa goute, & nous pouvons assurer le Public qu'il a remué hier son petit doigt.

Jeudi. Nouvelles résolutions de prendre de vigoureuses mesures.

Vendredi. Assemblée au Bureau de l'Amirauté..... sans travail.

Samedi. Rien.

Septiéme Semaine.

Plusieurs vaisseaux de transport retenus, afin de prendre des mesures vigoureuses & efficaces, & pour le prompt embarquement... des Hanovriens.

Mardi. L'*Homme Montagne* com-

mence à ſe ſervir librement de ſes deux mains ; on croit même qu'il ſera bientôt *Ambidextre*.

Mercredi. Il a donné audience dans ſon lit.

Jeudi. Vigoureuſes meſures. Il s'eſt chauſſé.

Vendredi. Une députation des *Toris*, & une négociation commencée pour un Traité.

Samedi. Tous les Couſins, Prêtenoms, &c. ont été admis au baiſemain à *S. James*, & on a appris le même jour de *Breſt*, que pluſieurs milliers de ſoldats avoient embraſſé leurs amis en prenant congé d'eux au moment de leur départ pour les Indes où ils ſeront tranſportés ſur ſix vaiſſeaux de guerre.

Huitiéme Semaine.

Jeudi. Traité conclu entre le Parlement & l'*Homme Montagne*.

Article I. On ne * remerciera jamais Sa Majeſté pour s'être prêtée

* Voyez l'Adreſſe de la Chambre des Pairs au Roi, Lettre XI. *Nouvelles du Parlement.*

aux desirs de son Parlement, lorsque le plus grand nombre des suffrages sera pour elle.

Art. II. On rendra le nom *d'Hanovre* odieux à la nation Angloise pour le bien même de cette Nation & pour la sûreté de la Famille Royale.

Art. III. La premiére élection de Membre du Parlement qui se fera à *Oxford*, sera pour les *Toris*.

Art. IV. L'*Homme Montagne*, attendu qu'il est au fait de chanter la palinodie, fera une entiére & pathétique rétractation de son discours contre les *Jacobites*.

Il n'a rien transpiré des Articles secrets. *N. B.* Voilà le seul Traité qui ait encore été mis sur le tapis.

Vendredi. L'*Homme Montagne* s'est fait prier pour accepter la place de M. Fox : il est entré en fonction.

Samedi. L'*Homme Montagne* s'est tenu debout dans * le Cabinet, & en la présence d'une certaine person-

* *Gazette du 2 Décembre*... Hier M. Pitt parut à la Cour & resta quelque tems enfermé avec le Roi.

ne qui eſt demeurée aſſiſe. Il * a eu de fréquens maux de cœur depuis.

Neuviéme Semaine.

Lundi. La goute.

Mardi. Douleurs aigues. Son orteil a eu des convulſions.

Mercredi. Des ordres donnés pour faire marcher auſſitôt ſix mille..... *Heſſois* en quartier d'hiver.

Jeudi. ** Sir *John* a fait dans le Parlement un *mouvement de téte* qui a occaſionné beaucoup de *ſpéculations.*

Vendredi. Tout le monde avoit l'air ſatisfait dans le Parlement ; Sir *John* a dit *tout haut* que nos affaires n'étoient point déſeſpérées.

Samedi. On n'a point encore tenu de Conſeil. Il n'y a point de plan d'opérations arrêté, & l'*Homme Montagne* dans une conjoncture qui

* Il a déja parlé pluſieurs fois de ſe retirer du Miniſtére.

** M. John Pitt, d'abord Commiſſaire de l'Amirauté, & depuis Grand-Maître général des Forêts du Roi.

exige des mesures aussi promptes que vigoureuses, a résolu, à l'exemple de *Fabius*, de sauver sa Patrie en temporisant.

Cette piéce est tirée, Monsieur, du numero six d'un écrit périodique appellé le *Test*. Vous savez que ce qu'on appelloit *Test* sous Jacques II, c'étoit un serment introduit par le Parlement, & qu'il falloit préter pour n'être point exclus des charges publiques. Ce mot signifie donc ce que nous entendons en François par *épreuve* ou *pierre de touche*. L'Ecrit qui en porte le nom sort de la plume de M. Fox. Il paroît un autre écrit en réponse, lequel s'appelle le *Con-Test*. C'est le nouveau Ministre M. Pitt qui s'amuse à écrire celui-ci. Vous serez peut-être bien aise d'en voir un échantillon. Ce sera préciſément la réponse à la piéce que vous venez de lire. Les nouveautés dans ce genre abondent à foison; c'est l'effet de la rivalité de ces deux hommes célébres. Reposez-vous sur moi du soin d'en entretenir votre curiosité.

LES NOMS ne ſont point les choſes. Le caractére d'un homme ſe connoît bien mieux par ſa conduite que par les épithétes qu'il plaît à des factieux de lui prodiguer : les gens raiſonnables ne s'arrétent point aux dénominations vagues de *Whighs* & de *Toris* : ce ne ſera jamais ſur des preuves auſſi frivoles qu'ils jugeront des principes d'un homme ; ils attendront du moins qu'il ait commencé ſa carriére, pour définir ſon mérite & pour l'apprécier.

Vous confondrez tant qu'il vous plaira les noms de mâtin & d'épagneul ; le naturel de ces animaux ne ſera point altéré par votre mépriſe : l'un ſe fera toujours connoître par ſes careſſes, comme l'autre par ſes hurlemens. On conçoit encore qu'un Miniſtre qui a pris des meſures pernicieuſes quand il étoit en place, s'élevera du fond de ſa retraite contre ceux qui ont ſuccédé à ſon emploi & non à ſes mauvaiſes intentions ; & s'il ſe trouve un homme qui ait généreuſement ſa-

crifié un emploi * lucratif & honorable pour ſauver les véritables intérêts de ſa Nation, on ne ſera point embarraſſé de juger de ſes principes.

Qu'un Miniſtre reçoive ou non des lettres de compliment *d'Oxford*, de *Cambridge*, *du* ** *Parlement* ou de *S. James's;* des principaux Seigneurs de la Cour comme des premiers Marchands de la Ville; qu'il ſe ſoit tenu debout en la préſence & dans le Cabinet d'un Grand Perſonnage, ou qu'il y ait été aſſis; qu'il ſoit auſſi vigoureux & auſſi leſte qu'un voltigeur, ou que ſes infirmités l'obligent à ſe ſoutenir ſur des béquilles; c'eſt ce dont on s'embarraſſera fort peu, s'il s'efforce par ſes opérations de procurer le bien public. Ces diſtinctions préliminaires nous paroiſſent d'autant plus néceſſaires à éta-

* M. Pitt étoit ci-devant Contrôleur Général de la paye des troupes.

** Ce n'eſt pas le Parlement en corps, c'eſt une aſſemblée d'un certain nombre de ſes Membres, qui ſe tient chez un particulier & dans une maiſon appellée le *Cocoa-Tree*.

blir, que nous avons à nous reprocher à nous-mêmes d'avoir été trop précipités dans notre jugement sur le nouveau Ministre. Nous avions entendu faire l'éloge de son application aux affaires, & de sa persévérance dans le travail; on nous avoit vanté son honneur, son intégrité; & nous ne pouvions refuser notre admiration à ce que nous avions appris de ses lumiéres & de son éloquence; tant de rares & brillantes qualités sembloient nous annoncer des événemens extraordinaires.

Nous avons été trompés dans notre attente. En vain nous nous sommes flattés de voir dans la Gazette quelque grand coup d'éclat; il nous est impossible de ne pas nous joindre à ceux qui élévent la voix contre lui: car il y a quatorze jours qu'il est en fonction; & pendant tout ce tems-là nos armées de terre & de mer n'ont pas remporté une seule victoire, pour venger la gloire & les intérêts de la Grande-Bretagne.

Qui n'auroit pas cru que dès l'inf-

tant de ſon arrivée au Miniſtére, il auroit chaſſé les François de l'Amérique, pris le Canada, repris Minorque, brulé les Eſcadres de Toulon & de Breſt, démoli Dunkerque, & ravagé la France ; nous apprenons au contraire que cinq ou ſix vaiſſeaux de guerre ſont ſortis de *Breſt*, & nous ne voyons pas que l'*Homme Montagne* de l'Angleterre, à l'inſtar de celui qui doit ſon exiſtence à l'imagination joviale du Doyen *Swift*, ait attaché les vaiſſeaux François à un fil & les ait amenés ainſi en Angleterre. Au ſurplus, s'il ne peut rien faire qui ſurprenne, il n'y a pas ſujet de s'en étonner, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur tout ce que ſes prédéceſſeurs ont fait, & plus encore ſur tout ce qu'ils n'ont pas daigné faire.

Pendant quelques jours nous avons cru que le ſecret étoit ſi bien gardé, que ſans doute il ne pouvoit rien tranſpirer : mais comme ſous nos derniers Miniſtres la même eſpérance nous a trompé plus d'une fois, & que l'événement a toujours juſtifié

juſtifié ce vieux proverbe *ex nihilo nihil oritur*, nous avons pris garde de ne point donner dans ce piége.

Quelquefois la compaſſion nous a empêché de juger le nouveau Miniſtre avec trop de ſévérité : & lorſque nous avons appris qu'il avoit eu de violentes attaques de goute, nous lui avons aiſément pardonné de n'avoir pas fait toutes les merveilles que ſa grande réputation nous avoit fait attendre : cependant en faiſant la réflexion que ce n'étoit point des pieds, mais de la tête que travailloit un homme d'Etat, il ne nous a point paru que cette infirmité fût un empêchement véritable à ſon travail ; & nous avons cru que s'il pouvoit faire marcher droit la Nation, peu importoit qu'il fût ou qu'il ne fût pas ferme ſur ſes jambes.

Il eſt vrai, diſions-nous, qu'il devroit déja avoir armé complétement une flotte conſidérable ; mais, d'un autre côté, pouvoit-il employer plus de forces qu'il ne lui en avoit été laiſſé par ſes prédéceſſeurs ? Il

n'avoit point l'art de convertir des barques en vaiſſeaux de guerre ; &, comme *Deucalion*, il n'auroit pas pu faire des hommes en jettant des pierres derriére ſon dos ; ſe fût-il même ſervi des pavés *d'Oxford*.

Pendant que nous étions livrés à ces différentes réflexions, nous reçumes le Numero ſix du *Teſt*, & nous nous reconnoiſſons obligés à l'Auteur de pluſieurs découvertes ſurprenantes : *fas eſt & ab hoſte doceri.*

Nous ſommes Anglois : c'eſt-à-dire que nous ſommes naturellement bouillans & impétueux, & que nous ne ſavons point réſiſter à l'effet turbulent des premiéres impreſſions. Lorſque nous lûmes l'Extrait du Traité conclu avec un certain parti du Parlement, nous fûmes ſaiſis d'indignation, & nous donnâmes toutes ſortes d'applaudiſſemens au zéle de l'Auteur du *Teſt* pour avoir rendu publique une négociation ſi dangereuſe.

Nous avons été ſur-tout révoltés du premier article qui porte » qu'on ne

» remerciera jamais Sa Majeſté pour » s'être prêtée aux deſirs de ſon » Parlement lorſque le plus grand » nombre des ſuffrages ſera pour » elle. «Quel excès d'ingratitude! que peut-on attendre de bon d'un homme qui a d'auſſi lâches ſentimens ?

Tandis que chacun de nous ſe récrioit ſur une condition auſſi blâmable, une perſonne de l'Aſſemblée nous pria avec beaucoup de tranquillité de nous ſouvenir que l'*Orateur* des Communes avoit fait tous ſes efforts pour empêcher qu'on ne fît au Roi la priére à laquelle Sa Majeſté avoit bien voulu condeſcendre. Or, eſt-il poſſible de concevoir, ajouta-t-il, que l'on ſe détermine à remercier quelqu'un d'une grace que l'on n'a point voulu demander, & qu'on a voulu empêcher de tout ſon pouvoir d'être demandée par d'autres ?

Nous fumes très ſatisfaits de cette obſervation, & nous réſolumes d'entrer dans l'examen des particularités de ce Traité : mais il parut bientôt que le tout n'étoit qu'une

fiction, & qu'il n'avoit jamais été conclu de Traité ou d'Accommodement de cette nature. Il eſt vrai qu'un certain nombre de membres du Parlement, qu'on déſigne volontiers par une épithéte qui ne ſignifie rien, je crois que c'eſt *Toris*, & qui s'aſſemblent fréquemment chez un très-honnête homme qui demeure dans le quartier de la Cour, ont député quelques-uns d'entre eux pour féliciter le nouveau Sécretaire d'Etat. Ils en ont fait autant à l'égard de celui qui vient de quitter cette place ; c'eſt un uſage qu'ils pratiquent à tous les changemens qui ſe font dans le Miniſtére, & nous ſommes aſſurés que le nouveau Miniſtre n'a point d'autre liaiſon avec ces Meſſieurs.

Il nous paroît difficile de déterminer quelle eſt au juſte l'eſpéce d'hommes qu'on veut déſigner par le nom de *Toris*. Nous ſavons que ſous le régne de Guillaume III. on appelloit ainſi un certain parti de la Nation, qui ſe diſtinguoit par la candeur de ſes ſentimens & par ſon attachement à la

branche Proteſtante de nos Princes. Vers la fin du régne de la Reine *Anne*, le *Triumvirat* ayant rendu les *Whigs* ſuſpects, s'empara de l'autorité avec le ſecours des *Toris*, & ſon ingratitude pour ce dernier parti fut ſi marquée, les mauvais traitemens que reçurent de leurs amis comme de leurs ennemis ceux qui le compoſoient, furent ſi outrés, qu'il s'opéra dans les principes des plus ardens d'entre eux, un changement qui par la ſuite donna naiſſance au *Jacobitiſme*. Mais ceux qu'on appelle aujourd'hui *Toris* ne ſont pas plus diſpoſés à ſoutenir la cauſe des *Jacobites*, qu'il n'eſt en leur pouvoir de le faire. Ce ſont tout au plus des *non-Conformiſtes* dans le ſyſtême politique, qui ont une antipathie décidée pour toutes liaiſons inutiles avec les Cours étrangéres, auſſi bien que pour la corruption des ſentimens qui a une influence prédominante dans l'adminiſtration intérieure du Royaume. Si nous apprenons donc que le Miniſtre ait reçu la viſite d'un *Toris* & même qu'il ait eu avec lui

un entretien familier, nous ſerons bien éloignés d'en inférer que les vûes de ce Miniſtre ne ſoient pas droites & légitimes. La réunion des Partis paſſe pour un chef-d'œuvre dans la politique : c'eſt pour avoir réuni les Ordres du Sénat & des Chevaliers que *Cicéron* a mérité la réputation d'un grand homme d'Etat.

Mais nous ſommes bien déterminés à juger avec moins de précipitation à l'avenir. Il eſt conſtant qu'à l'avénement du nouveau Miniſtre nos affaires étoient très-délabrées. Nous ne pouvons donc attendre de lui cette diligence extraordinaire que les mauvaiſes meſures de ſes prédéceſſeurs ont rendue impoſſible ; & comme ils ne lui ont laiſſé preſque aucuns matériaux, il n'eſt point à ſuppoſer qu'il puiſſe faire dans un moment d'un monceau de ruines, un édifice auſſi élégant que ſolide.

VOICI, MONSIEUR, une piéce tirée d'un autre ouvrage périodique appellé *Le Monde*, en Anglois *the World*. Je ne vous en dirai pas davantage ;

vous n'auriez pas le plaisir de deviner une énigme dont cependant il n'est pas difficile de trouver le mot. Tout ce que je me permettrai de vous faire observer, c'est que l'Auteur, M. Fitz-Adam, ne fait pas toujours des morceaux aussi agréables & d'aussi bon goût que celui-ci ; c'est ce dont vous pourrez-vous assurer en lisant la lettre du 18 Octobre 1756 de *l'année littéraire*.

JE SUIS un simple & honnête Provincial. La fortune m'a comblé de ses bienfaits, & j'ai en abondance tous les agrémens de la vie. Mais au milieu de tant de sujets de satisfaction, il s'en faut beaucoup que je jouisse d'une parfaite tranquillité d'ame. Je me trouve, & assurément sans qu'il y ait de ma faute, dans un très grand embarras. Malgré tous les soins que je prends pour entretenir une heureuse harmonie entre mes domestiques, ils ont fait de ma maison l'empire de la discorde. Je leur donne à tous des gages fort honnêtes ; ils sont payés exactement ; ils ne

me demandent rien de raiſonnable qu'ils ne ſoient aſſurés de l'obtenir, tant eſt ſincére le deſir que j'ai de les rendre heureux & contens ; enfin ils reconnoiſſent tous, ſans exception, que je ſuis le meilleur des Maîtres.

Cependant malgré toutes mes attentions pour eux & toute mon indulgence, je ne peux les aſſujettir à cette ſubordination convenable, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'une maiſon auſſi conſidérable que la mienne puiſſe long-tems ſubſiſter. Eux-mêmes enfin n'alléguent point d'autre cauſe des querelles qui les diviſent continuellement, que ce défaut de ſubordination. Ils n'ont pas au fond envie de m'offenſer ni de me faire de la peine ; ils prétendent au contraire me donner par leurs diſſenſions, des preuves de leur dévouement ſincére, & ils ſeroient fâchés que je les ſoupçonnaſſe d'être diviſés par aucun autre motif que celui de mes intérêts ; mais en vérité, Monſieur, ma ſituation n'en eſt pas moins triſte ; car l'attachement qu'ils profeſſent pour ma perſonne, n'empêche

n'empêche pas qu'ils ne me faſſent paſſer des jours très-amers, & mon bien qu'ils ont entre les mains dépérit ſenſiblement, tandis qu'ils s'en diſputent la régie. Ils ne ceſſent de m'aſſurer, & de me jurer ſur leur honneur, qu'ils n'ambitionnent, chacun en ſon particulier, que de ſe ſignaler par leur zèle pour mon ſervice, & de mériter la premiére place dans ma confiance. Mais je commence à ſoupçonner le vrai ſujet de leur méſintelligence. L'objet favori de leur émulation c'eſt entre eux à qui fera le mieux ſes propres affaires, & à qui s'arrogera dans ma maiſon & peut-être ſur moi-même, le plus de crédit & d'autorité.

Je me ſuis apperçu de leur inimitié réciproque à l'occaſion de ce que je vais vous raconter.

J'ai un voiſin fort incommode, qui m'enléve toujours quelque morceau de terre, & qui me chicane continuellement ſur ceux de mes droits qui me ſemblent les mieux aſſurés. Il me menaça il y a quelque tems, qu'il viendroit rava-

ger mon Parc, qu'il feroit pêcher mon Canal, & que ſous mes yeux même il tueroit mes Liévres & mes Chevreuils. Mon* Intendant & mes autres domeſtiques ont été d'avis que je devois faire venir d'Allemagne un certain homme dont le mérite & la fidélité me ſont connues & qui eſt un Garde-chaſſe des plus intrépides & des plus intelligens. J'ai donc mandé cet homme, parce qu'en effet j'ai ſenti combien il étoit eſſentiel de mettre mon Parc & ma Maiſon même à l'abri de toute inſulte. A peine ma lettre étoit-elle partie, que mon Poſtillon entre comme un furieux dans mon cabinet, & m'adreſſant la parole avec une vivacité qui ne pouvoit partir que d'un véritable zèle, il me jure qu'il ne ſouffrira jamais que *Ferdinand* le Garde-chaſſe mette le pied dans la maiſon, & que pour mon honneur, & pour celui de mes domeſtiques, je ne devois point appeller un Etranger du fond de l'Allemagne pour lui confier le ſoin de

* Le Parlement a ſupplié le Roi d'appeller ſes Troupes Electorales en Angleterre.

ma ſûreté. Je ne fus rien moins que ſatisfait de l'audace de mon Poſtillon : il eut ſon congé ; & je ne tardai point à voir arriver *Ferdinand* qui avoit voyagé jour & nuit depuis qu'il avoit reçu mes ordres.

Ce n'eſt pas la ſeule fois qu'une démonſtration exceſſive d'attachement de la part de quelqu'un de mes gens, m'a jetté dans un grand embarras. Mon * Palfrenier, qui eſt, ſoit dit en paſſant, un homme à prétentions, s'eſt mis de ſon côté dans la tête de m'obliger à renvoyer mon ** vieux Cocher, & il a voulu lui même monter ſur le ſiége. Mais j'ai ſu depuis, que c'étoit moins par la crainte qu'il ne m'arrivât quelque accident, que pour avoir une place plus diſtinguée & plus lucrative à mon ſervice. J'ai appris qu'on l'avoit vû effaroucher mes chevaux pour leur faire prendre le mors aux dents. On m'a rapporté auſſi qu'il avoit plus d'une fois jetté de groſſes pierres dans le chemin par où je devois

* M. Fox.

** Thomas Holes Duc de Newcaſtle.

paſſer, afin de faire renverſer mon caroſſe. Il eſſaya même il n'y a encore que fort peu de jours de perſuader à ſes camarades, que mon vieux Cocher ſe propoſoit de leur faire paſſer les chevaux ſur le corps & de les écraſer tous. Enfin il a fait de ſon mieux pour me rendre le vieux *Thomas* ſuſpect ; mais il n'y a pas réuſſi. Je lui ai fait payer ſes gages, & j'ai permis à *Thomas* de chercher un autre Palfrenier. Mais quelle a été ma douleur & ma ſurpriſe, d'entendre ce vieux ſerviteur me répondre tout en ſanglottant qu'il me ſupplioit de lui permettre de ſe retirer de mon ſervice ; qu'il avoit trop d'ennemis chez mes voiſins auſſi bien que chez moi ; qu'il s'étoit formé des partis & des cabales dans ma maiſon ; que les uns étoient pour le Palfrenier congédié, les autres pour l'ancien Poſtillon ; qu'il n'oublieroit jamais les bontés que j'avois eues pour lui, & que la derniére action de ſa vie ſeroit de demander pour moi les bénédictions du Ciel ? Je lui ai accordé ſa retraite,

quoique j'euſſe toute la peine poſſible à m'y réſoudre. Il m'avoit ſervi près de trente ans avec une exactitude & une fidélité peu ordinaires, & moins par intérêt que par une véritable affection de cœur. Il n'avoit jamais ſouffert qu'aucun autre que lui graiſſât mes roues : tous les ans, lorſqu'on célébroit chez moi le jour de ma naiſſance, il régaloit à ſes dépens tous ſes confréres, & la moitié de ſes gages s'étoit diſſipée de cette maniére, bien loin qu'il eût amaſſé à mon ſervice. Vous croyez bien que je n'ai pas balancé un moment à lui faire une penſion convenable ; mais vous ſerez étonné de la façon dont il s'eſt comporté à cette occaſion. Non, je n'ai jamais trouvé des ſentimens pareils dans aucun de ſes ſemblables : il m'a fermement déclaré qu'il aimoit mieux ſe voir réduit au pain & à l'eau, que de me couter la moindre choſe dès l'inſtant que j'aurois ceſſé de me ſervir de lui.

Je me ſuis donc vû, & aſſurément

contre mon gré, dans l'obligation de prendre un autre Cocher. Celui qui me ſert actuellement en cette qualité, n'a point un mauvais renom; mais il eſt ſi * infirme, qu'à peine a-t-il aſſez de force pour monter ſur ſon ſiége. Il me promet pourtant, & je crois que c'eſt bien ſon intention, qu'il prendra tout le ſoin poſſible de mes chevaux: mais j'ai peine à croire qu'il ait été accoutumé à en conduire d'auſſi fougueux que les miens, & je doute ſurtout qu'il puiſſe ſe tirer des mauvais pas. J'ai repris mon ancien ** Poſtillon, parce qu'il eſt fort ami de mon nouveau Cocher; je leur ai permis à tous deux de faire dans ma maiſon tous les changemens qu'ils jugeroient convenables, & de donner le congé à tous les valets dont ils ne s'accommoderoient pas. Mon

* M. Pitt.

** Ce Poſtillon eſt vraiſemblablement M. Henri Legge qui vient de reprendre la Place de Chancelier de l'Echiquier dans laquelle lui avoit ſuccédé Monſieur George Lyttleton.

Bailly * qui tenoit mon Audience depuis très-long-tems, & qui avoit beaucoup d'expérience, m'a auſſi demandé la permiſſion de ſe retirer ; & mon Garde-chaſſe, qui a été obligé pendant ce rigoureux hiver de

* Milord *Hardwicke*, Grand Chancelier de la Grande-Breagne. Il a été fait Lord-Chancelier le 21 Février 1736, & a gardé les Sceaux pendant 19 ans, 8 mois & 16 jours. C'eſt lui qui a conſervé le plus long-tems les Sceaux depuis Sir Thomas *Egerton*, Chevalier. Celui-ci les avoit reçus de la Reine *Elizabeth* le 6 Mai 1596 ; il fut fait enſuite Lord-Grand-Chancelier d'Angleterre, & Jacques I. lui donna un nouveau grand Sceau, & le fit Baron d'*Elſmere* : il rendit les Sceaux ſur la fin de May 1616. & fut créé Vicomte *Brackelei*. *François Bacon*, Vicomte *Verulam*, lui ſuccéda à la place de Chancelier. Les derniers Commiſſaires du Grand Sceau étoient Sir Joſeph *Iekyll*, Maître des Rolles ; Jeffery *Gilbert*, Baron de l'Echiquier ; & Sir Robert-*Raimond*, l'un des Juges du *Banc du Roi*, qui ont été nommés le 5 Janvier 1724, & ont tous trois conſervé leurs places juſqu'au commencement de Juin ſuivant, que Sir Petter *King* a été fait Lord-Garde, & dans le même mois Lord-Chancelier, & créé Baron de *Hockham*. *Cette note eſt tirée du Gentleman's Magazine, de Novembre 1756.*

coucher toutes les nuits à la belle étoile dans mon Parc, s'en eſt retourné en Allemagne : je n'ai pourtant point ſujet de me plaindre de lui, car il m'a au contraire été très-utile pour contenir mon voiſin turbulent. Mais je ne ſais pourquoi, dans l'eſprit de ceux qui compoſent ma maiſon, c'eſt un crime impardonnable que d'être né en Allemagne.

De grace, mon cher Monſieur, donnez-moi, dans l'embarras où je me trouve, quelque conſeil ſalutaire. Nous autres Maîtres, quoiqu'en vérité le nom de Maîtres nous convienne fort peu, nous ſommes tellement dans la dépendance de nos valets, que j'appréhende fort que ce défaut de ſubordination, aſſez général dans toutes les grandes familles, ne ſoit à la fin préjudiciable au Corps de l'Etat. Car comme une maiſon eſt compoſée de beaucoup de domeſtiques, de même les Villes & les Provinces ſont auſſi compoſées de beaucoup de familles & de maiſons, & c'eſt ce qui forme une Nation. La déſobéiſſance envers

les ſupérieurs devenant le vice familier du plus grand nombre de ceux qui ne ſont pas faits pour commander, ne peut manquer d'établir une licence générale qui conduiroit bientôt à * l'anarchie & à la confuſion.

Je ſuis, &c.

A Londres ce 20 Décembre, 1756.

* *Du London Evening-poſt, du* 18 *Décembre* 1756.

Mardi au ſoir on trouva dans différens endroits de la Cour des Requêtes pluſieurs papiers écrits qui portoient ce qui ſuit.

» Pour l'amour de Dieu, & en conſidéra-
» tion de tout ce que nous avons de plus cher
» comme hommes & comme Anglois, ou-
» blions toutes nos diſſenſions particuliéres,
» & dans des conjonctures auſſi critiques, ne
» cherchons à nous diſtinguer que par notre
» zéle pour le bien public, & que le Ciel
» verſe ſes graces les plus précieuſes ſur tout
» homme qui travaille à prévenir la ruine de
» ſa Patrie: que toutes nos actions pour le
» ſervice de notre pays ne ſoient plus dirigées
» que par des principes d'unanimité & de vraie
» grandeur Britannique. Amen.

LETTRE IX.

Sur les Milices.

SEROIT-CE en vain, Monsieur, que toutes les Communautés d'habitans de ce Royaume auroient d'une voix unanime demandé l'établissement d'une milice nationale ? Le Parlement Britannique auroit-il des raisons plus fortes que toutes leurs pressantes instances, pour rejetter encore une fois une proposition du succès de laquelle tout ce Peuple semble faire dépendre son bonheur & sa sûreté ? Le Souverain même aura-t-il inutilement fait connoître ses intentions sur ce point dans sa derniére harangue ? & refusera-t-on de les suivre dans cette unique occasion où le discours émané du Trône s'accorde avec le vœu général de la Grande-Bretagne ? Est-ce que le Parlement croiroit que pour mieux entrer dans l'esprit de l'exhortation de Sa Majesté, il doit faire préciſé-

ment le contraire de ce qu'Elle lui recommande ? ou bien se persuaderoit-il qu'on ne verra jamais arriver ce tems de crise & de danger général, où le Monarque lui-même prévoit qu'une milice seroit d'une ressource avantageuse? Ce que je puis au moins vous assurer, c'est que toutes les apparences sont aujourd'hui contre l'établissement de cette milice.

On ne dit point que le Parlement s'occupe sérieusement à statuer sur ce point fondamental : on a donné des quartiers d'hiver aux Hessois : enfin on n'écrit plus que pour inspirer au Peuple une façon de penser toute opposée. Dans de pareilles circonstances, je crois ne devoir pas différer à mettre sous vos yeux tout ce qui me reste de l'excellent Ouvrage dont je vous ai déja envoyé une partie avec ma Lettre du 29 Novembre 1756 : vous y trouverez encore de très-bonnes idées sur les milices. Car, quoique l'Auteur n'eût traité que ce seul objet dans la partie de son Livre que vous avez déja lue, il a trouvé beaucoup de nouvelles

choſes à dire ſur le même ſujet. Vous ſerez bien aiſe de voir en même tems les preuves ſolides qu'il donne de la facilité avec laquelle la France pourroit exécuter une invaſion dans la Grande-Bretagne ; & vous ſerez étonné qu'après avoir ſoutenu que jamais des milices ne mettront l'Angleterre à l'abri de ce danger, il indique un moyen auſſi ruineux & auſſi impraticable dans les circonſtances préſentes, que l'eſt celui de répandre de forts ſubſides en Allemagne.

LE BRAS de mer qui ſépare la Grande-Bretagne de la France eſt ſi étroit, qu'il ne faut que quelques heures à des bâtimens à voiles ou à rames pour en faire le trajet. Les Contrebandiers de *Dunkerque*, de *Calais*, de *Boulogne*, & de *Dieppe*, connoiſſent auſſi parfaitement les Côtes *d'Eſſex*, de *Kent*, de *Suſſex* & de *Hampton*, que les propres Côtes de la France : ce ſont donc autant de Pilotes que cette Puiſſance peut employer avec ſûreté pour une deſcente dans la Grande-Bre-

tagne. Or, combien n'y a-t-il pas de circonſtances capables de faire réuſſir une expédition de cette nature, ſans qu'avec tous nos vaiſſeaux & toute notre vigilance il nous ſoit poſſible de nous y oppoſer ? Un vent Sud pouſſe ſur l'Angleterre toutes les voiles qui peuvent venir de France, en même tems qu'il empêche les nôtres de ſortir des Ports. N'avons-nous pas quantité d'exemples encore récens de bâtimens beaucoup plus forts que de ſimples bateaux ſans ponts, je dis même de gros vaiſſeaux, qui à la faveur d'une brume ou d'une nuit obſcure, ont pû paſſer au milieu d'une flotte ennemie ſans être * apperçus ? Mais il

* Voyage de Georges Anſon, Livre III. derniére page. Afin qu'il ne fût pas dit que les dangers ſinguliers qui avoient accompagné M. Anſon durant tout ſon voyage, l'avoient abandonné à la fin, ce Chef d'Eſcadre apprit en arrivant à la rade de Spithead qu'il y avoit une Flotte Françoiſe conſidérable qui croiſoit à l'entrée du canal ; & par la poſition où M. Anſon étoit, il trouva que le *Centurion* avoit dû paſſer au milieu de tous ces vaiſſeaux ennemis, & qu'il falloit que le brouillard lui en eût dérobé la vûe.

y a plus : rien de ſi facile qu'une deſcente en Angleterre à la vûe de toute notre armée navale entiére, ſi les François profitent de ce qu'on appelle un calme parfait pour faire paſſer leurs tranſports. Il y a de ces malheureux calmes qui durent quelquefois pendant pluſieurs jours, & qui mettent en défaut tout l'art des Commandans & tout le zéle des Equipages. De gros vaiſſeaux feront-ils uſage de leurs rames pour atteindre des bateaux ſans ponts ? Que pourront faire d'un autre côté les chaloupes des vaiſſeaux de guerre, contre une flotte de tranſports beaucoup plus en force à tous égards, & dont le nombre leur ſera de quatre fois ſupérieur ? Suppoſons donc que les François aient cinq cens bateaux plats dont chacun puiſſe contenir une centaine d'hommes, ou que même les bateaux pêcheurs de la Côte, & dont le nombre ne peut être moindre que de ſix cens, aient été retenus par le Miniſtére François pour ſervir à ce deſſein ; de façon ou d'autre, cette

deſcente ſe fera, & nous verrons une armée de cinquante mille hommes effectifs à trois journées de notre Capitale. Dès que ce malheur ſera arrivé, il ne ſera plus tems de ſonger à le détourner; & ceux qui diront alors, *qui l'auroit penſé !* reconnoîtront que cette réflexion leur ſera venue trop tard. Un événement pareil n'échape point à la prévoyance & aux lumiéres des gens ſenſés; parce qu'ils l'apperçoivent de loin dans toutes les circonſtances qui en établiſſent la poſſibilité. La ſituation de l'Angleterre, conſidérée comme une Iſle, nous donne quelque avantage : mais ce n'eſt pas un motif aſſez ſolide de confiance, pour nous engager à fermer les yeux ſur tous les dangers qui nous menacent. Toute négligence à cet égard ſeroit d'autant moins pardonnable, que rien ne nous empêche de faire concourir avec l'avantage de notre ſituation, différentes meſures très-efficaces pour notre ſûreté, & dont il n'y en a point qui ne ſoit en même tems moins diſpendieuſe que toutes celles qui ont été

propoſées par nos Patriotes modernes.

Enfin l'opinion de ceux qui penſent que la Grande-Bretagne n'a & ne peut avoir rien à craindre de la part de cette portion du Continent qui ſe trouve exactement à ſes portes, eſt une opinion extravagante & abſurde, qui juſqu'à nos jours n'étoit jamais entrée dans la tête de perſonne, & qui n'a de partiſans aujourd'hui que parmi ceux qui font profeſſion d'être ennemis du Gouvernement ou qui cherchent à mettre le deſordre dans l'adminiſtration. Comme on rappelle fréquemment à cette occaſion la conduite de la Reine *Elizabeth*, cherchons nous-mêmes à en inférer une conſéquence déciſive. Il ne faut que conſulter les différentes harangues du Lord Garde du Sceau privé au Parlement. Quels ſecours puiſſans & nombreux, quelles ſommes prodigieuſes d'argent cette Reine n'envoyoit-elle pas aux *Hollandois* & au Roi de France *pour empêcher*, c'eſt ainſi qu'elle s'exprime, *ſon ennemi le Roi d'Eſpagne* de devenir

nir maître des * Côtes de la Hollande, de la Flandre & de la France, d'où il lui auroit été si facile de faire une invasion dans ses Etats ? Ces secours d'argent & de troupes n'étoient rien moins que médiocres, quelque comparaison que l'on fasse de l'état où le Royaume étoit alors à celui où il est aujourd'hui. *Elizabeth* en jugeoit cependant l'emploi très-sage ; puisque par-là elle donnoit ailleurs de l'occupation à l'Espagnol, & qu'elle l'empêchoit de penser uniquement à faire une descente dans les Isles Britanniques. Le Lord Garde du *Sceau privé* alla même jusqu'à dire dans sa harangue du 9 Avril 1593, que depuis que le Roi d'Espagne s'étoit mis en possession des Côtes de la Bretagne, & qu'il avoit fait construire de ces petits bateaux, tels que ceux dont se servoient les Anglois, les

* Les Anglois conviennent eux-mêmes, que dans les secours qu'ils ont prodigués à cette République naissante, ils consultoient bien moins ses intérêts, qu'ils ne songeoient à abaisser la puissance des Espagnols qui leur faisoit ombrage.

Flamands & les François, il voyoit l'Angleterre plus expoſée que jamais au danger d'une invaſion. Que diroit-il aujourd'hui que la Puiſſance de qui nous devons craindre un juſte reſſentiment, eſt maîtreſſe, non-ſeulement des Côtes de la Bretagne, mais même de celles de la Normandie, de la Picardie, & d'une partie de la Flandre ; & que du centre d'un puiſſant Royaume que bordent ces différentes Provinces, elle peut toujours envoyer de nouvelles troupes ſur les côtes de la mer ? Malgré les efforts de nos plus habiles marins, je le répéte, un vent Sud peut pouſſer ſur nos Côtes une armée nombreuſe ; ou bien ce ſera un calme qui favoriſera le paſſage de cette armée, s'il ne nous étoit pas voilé par une brume épaiſſe ou par une nuit obſcure : & la deſcente une fois faite, où ſont nos lignes, où ſont les fortifications que nous avons à oppoſer à nos ennemis ? Je ne vois rien qui les empêche de ravager le Royaume d'un bout à l'autre. Il me ſemble au contraire que le bon état de nos

chemins leur applanira les plus grandes difficultés de cette entrepriſe, & qu'ils ſe trouveront fort bien des réglemens que nous avons fait exécuter depuis peu pour la commodité des charrois. Qu'ils profitent donc des facilités qui s'offrent à eux dès l'inſtant de leur débarquement; & quittes de tout l'embarras que pourroient leur donner des fortifications, des montagnes, des forêts, des défilés, que le ſoin des proviſions ne les tourmente point; car ils doivent être aſſurés que de quelque côté qu'ils ſe tournent, ils ſeront toujours accompagnés de l'abondance; & qu'outre les denrées de toute eſpéce, les grains & les beſtiaux qu'on leur aménera de toutes parts, ils trouveront encore dans nos riantes campagnes des quartiers * excellens. Il n'y a pas une de ces circonſtances qui ne mérite la plus grande attention de la part de

* Au moins eſt-il conſtant que les François ne ſeroient pas d'humeur à ſouffrir, comme les Heſſois, qu'on les fît coucher à la belle étoile.

tous ceux d'entre nous qui affectent de croire & qui voudroient perſuader aux autres qu'une invaſion eſt une chimére, & que quelque corps de troupes que l'on eût débarqué, il périroit néceſſairement faute de ſubſiſtance, & ne pourroit pas ſeulement ſe mettre en marche. Pour moi je penſe que dans le nombre même de ces arrogans à qui il ſemble ſi aiſé de battre les François, on en verroit plus d'un tourner lâchement le dos, & abandonner leur Pays en proie à ces mêmes François pour qui ils affectent tant de mépris.

Paſſons au ſentiment de ceux qui prétendent que, ſi nous nous emparons de la Marine des François, nous ruinerons entiérement & pour toujours leur Commerce; & que par conſéquent nous les mettrons hors d'état de faire la guerre.

Premiérement, quoiqu'une Nation ne faſſe abſolument aucun commerce étranger, l'induſtrie n'en eſt pas exclue pour cela, & le commerce intérieur peut toujours y devenir conſidérable. Si ſon peuple eſt

composé de gens laborieux qui travaillent les uns pour les besoins des autres, cette industrie, ces mutuels secours, feront des richesses réelles. On ne peut soutenir que le commerce étranger soit la source unique de la richesse d'un Etat, sans faire en même tems profession de croire que dans l'hypothése d'une Monarchie universelle (idée incompatible avec celle d'un commerce étranger) il n'y auroit plus absolument aucunes richesses dans le monde. Mais quoi! s'il existoit quelque grande & vaste Isle, ou quelque Royaume nouveau dont les peuples n'auroient jamais commercé qu'entre eux, sans la moindre correspondance avec le reste du monde, ce peuple, quoique regorgeant d'excellentes denrées, quoique bien vétu & bien logé, seroit-il, à cause de la privation du commerce étranger, un peuple misérable, dénué de tout, & digne de compassion? Est-ce que les villes de *Hambourg* & de *Geneve* doivent être les villes les plus riches du monde, par-

ce que tout le commerce qu'elles font, eſt étranger ? Car, l'aridité de leur terrein ne leur permet pas d'en faire d'autre, & juſqu'au lait que l'on y vend dans les rues, c'eſt le pays voiſin qui le fournit. Voilà donc des abſurdités qui ne peuvent partir que de gens incapables de raiſonner, ou qui ne raiſonnent que ſur des points qu'ils ne ſe ſont pas donné la peine d'examiner.

2°. Leur opinion eſt fauſſe encore par rapport au commerce étranger conſidéré en lui-même. Rien n'empêche la France de faire le commerce étranger par terre avec l'Eſpagne, l'Italie, la Suiſſe, l'Allemagne & la Flandre ; ainſi il eſt impoſſible à cet égard de ruiner au moins entiérement le commerce étranger de la France, quand même on s'empareroit de toute ſa marine.

3°. Suppoſons pour un moment que nous euſſions enlevé à la France juſqu'au dernier de ſes vaiſſeaux, il ne s'enſuivroit pas que le commerce étranger qu'elle fait par le moyen de la mer, fût totalement

ruiné. Les puiſſances de l'Europe ne ſont-elles pas autoriſées par le *

* *London Evening-poſt, 6 Avril 1756.*

La Méthode que ſuivent les François pour mettre leur Commerce en ſûreté, ſera cauſe que nos vaiſſeaux de guerre & nos corſaires, ſi nous prenons le parti d'en armer, ne feront qu'une mince récolte de vaiſſeaux marchands; parce que les Danois, les Hollandois, les Suédois, les Pruſſiens & d'autres Etrangers feront le Commerce pour la France tant en Europe qu'en Amérique: & ſi nos Chefs d'Eſcadre reçoivent des ordres d'arrêter & de ſaiſir des vaiſſeaux neutres qui ſe trouveroient avoir à bord le produit du terroir & des manufactures de France & de ſes Colonies, cette conduite occaſionnera une guerre entre la Grande-Bretagne & les Etrangers, qui ſera peut-être ſuivie de quelque choſe de pis encore; car quoiqu'il puiſſe être très-facile de prouver qu'une cargaiſon ſoit compoſée des productions & des manufactures de France, on ne prouvera pas avec la même facilité que cette cargaiſon appartienne aux François. Nous appellerons cela, ſi nous voulons, la derniére reſſource & le dernier expédient des François; mais il n'en réſultera pas moins pour nous de très-grands inconvéniens & des déſavantages conſidérables, ſi nous en venons à une rupture ouverte, puiſque nous ne trouverons à prendre que des Corſaires & des vaiſſeaux de

droit des gens à fournir à la France, à l'exception des seules munitions de guerre, toutes les marchandises dont elle peut avoir besoin, & à acheter en retour ses productions & les ouvrages de ses Manufactures, pour en aller faire la vente dans les autres pays ? Quel moyen de les en empêcher ? Pour moi je n'en vois pas d'autre que de suivre l'ardeur indiscrette & les avis dangereux de quelques-uns de nos Politiques, & de nous emparer de tous ces vaisseaux neutres, quoique nous n'ayons aucune contravention réelle à leur reprocher ; encore faudra-t-il ménager les Hollandois qui peuvent, en vertu du traité de *Charles II* avec eux, charger sur leurs vaisseaux, sans que nous puissions y trouver à redire, toutes les productions & toutes les marchandises de France.

Roi. Cherchons donc à donner quelque coup décisif à la Marine militaire de France ; car tant qu'ils auront des Escadres pour porter des forces en Amérique, il y a tout lieu de craindre qu'ils n'établissent par la force un droit qu'ils ne peuvent soutenir par la seule raison.

Comment

Comment empêcher les François de profiter de cet avantage tant que durera la guerre ; & de charger leurs effets & leurs denrées ſur les vaiſſeaux Hollandois : ce qui d'un autre côté leur procurera une épargne conſidérable ſur les articles du fret & de l'aſſurance ?

Il n'eſt donc pas ſi clair qu'on l'a prétendu, qu'en prenant les vaiſſeaux des François, ce ſoit le moyen de ruiner leur commerce, ou qu'une guerre ſur mer puiſſe les réduire à une extrêmité aſſez dure pour venir nous demander la paix humblement & à genoux.

Il eſt bien probable au contraire, qu'un Etat peut tout à la fois être puiſſant & riche, ſans le ſecours d'une forte marine marchande ; & la France elle-même en fournit l'exemple. Dans le tems où les François n'avoient que très-peu de vaiſſeaux marchands à la mer, & que les Hollandois & les Anglois faiſoient pour eux la fonction de Commiſſionnaires (depuis 1660 juſqu'en 1700) la gloire de la France, comme l'ont

très-judicieuſement remarqué ſes Hiſtoriens, étoit à ſon apogée ; ſa puiſſance, ſes richeſſes, ſes manufactures furent portées alors à leur plus haut dégré. Cette multitude de bras que demande une marine marchande, étoit employée aux manufactures de laine, de chanvre & de ſoye : à la fabrique des chapeaux, du papier, de la quincaillerie : aux ouvrages en fer, en acier, en cuivre, en airain, & à toutes les branches du commerce des métaux. C'eſt avec l'appui & les ſecours de ces manufactures que Louis XIV a ſoutenu deux guerres générales contre l'Europe entiére : ces manufactures l'ont mis en état de faire toutes les merveilles qui ont rendu ſon régne ſi glorieux : au moyen du produit de ces manufactures, en même tems qu'il faiſoit des conquêtes, il élevoit des Palais & fortifioit des Places ; c'eſt enfin dans les reſſources infinies de ces mêmes manufactures qu'il a trouvé le ſecret de tirer, pour ainſi dire, du néant & en un ſeul inſtant, cette puiſſante marine que compo-

ſoient cent vaiſſeaux de ligne bien armés, outre un nombre proportionné de frégates & de chaloupes de guerre.

On me demandera ce que j'entens inférer de ce diſcours ; le voici : cette conſéquence auſſi claire qu'importante ; qu'il ſeroit très-ſage de nous tenir tranquilles, & de nous ſouvenir de ce vieux proverbe ; *le mieux eſt l'ennemi du bien.* Cultivons les Arts enfans de la paix, dans leſquels, par la nature même de nos Conſtitutions, nous ſommes toujours aſſurés de ſurpaſſer nos Emules : évitons autant qu'il ſera poſſible, d'allumer une guerre générale. La France peut ſoulever contre nous des Puiſſances redoutables ; elle peut nous faire beaucoup de mal, ſi nous la forçons à prendre des partis extrêmes. Cette Nation a des ſentimens élevés, elle eſt fiére, ſenſible, jalouſe de ſa gloire ; craignons ſon reſſentiment. Que les troubles intérieurs qui paroiſſent l'agiter, ne nous donnent pas une confiance téméraire. Outrée de nos inſultes, elle mettra toute ſon atten-

tion à ſe venger : ce ſera à nous qu'il en coutera pour lui avoir donné des leçons d'œconomie intérieure, de politique & de bonne adminiſtration. Une deſcente qu'elle feroit chez nous, ſeroit un coup des plus terribles ſi nous n'y étions pas préparés ; & nous ne pouvons nous mettre ſur nos gardes qu'en faiſant des dépenſes exceſſives, qui accéléreront d'un autre côté notre ruine.

Il s'agit à préſent de démontrer que nous ne pouvons rien faire de mieux, dans la ſituation où nous nous trouvons, que d'envoyer des ſubſides aux Puiſſances Etrangéres, & de ſoudoyer leurs troupes pour agir dans le beſoin contre la France ſur le Continent, & pour l'empêcher de deſtiner toutes ſes forces à l'exécution d'un projet d'invaſion en Angleterre. Je ne dis pas que cette voie des ſubſides ſoit la ſeule qu'on doive employer : j'entens au contraire qu'on ne renoncera point à une guerre maritime, & qu'on s'occupera toujours d'une augmentation raiſonnable dans nos troupes de terre : ce

n'eſt même que ſous ces conditions, que je donne la préférence au parti que je propoſe. Deux points de conſidération ſuffiront pour rendre cette vérité palpable. C'eſt le parti le moins diſpendieux par rapport à nous : c'eſt le moyen le plus ſûr de rendre la guerre onéreuſe à la France, & le meilleur ſecret pour affoiblir ſes forces.

Je vais commencer par diſcuter le point œconomique. Je trouve dans tous les *Pamphlets*, où les ſubſides ſont décriés, une idée bien bizarre : on veut y prouver que c'eſt l'argent qui conſtitue les richeſſes. Les Auteurs des brochures ignorent donc les élémens du Commerce National : en effet les vraies richeſſes d'un Etat conſiſtent dans l'induſtrie, dans les manufactures, dans la culture des terres, & dans l'uſage général & reſpectif qu'on fait des Citoyens ; l'argent n'étant qu'un ſigne, qu'une repréſentation convenue & avouée de tout ce qu'on appelle richeſſes. Les eſpéces, relativement à l'induſtrie, n'ont d'autre propriété que

de comparer la différence numéraire des effets provenans de l'induſtrie qui ſont entre les mains d'un homme, à ceux qui ſont en la poſſeſſion d'un autre, & de rendre plus commode le paſſage de main en main du produit de cette même induſtrie. Or la queſtion ſe réduit à ceci: de ces deux choſes, laquelle devez-vous retenir de préférence à l'autre, ou de la choſe ſignifiée, ou du ſigne? Si vous encouragez l'induſtrie & le commerce; ſi vous aimez mieux des Manufacturiers vigilans & utilement employés, que des Miliciens vagabonds & inſolens, il n'y a point de doute que le ſigne ne vous demeure, car l'induſtrie retient toujours l'argent à ſa ſuite; au lieu que l'argent n'a pas le même pouvoir ſur l'induſtrie, & c'eſt une remarque que vous ferez naturellement, ſi vous comparez l'ancienne & la nouvelle Eſpagne avec l'Angleterre.

Les Anglois n'ont point de mines d'or. Ils ont ſi peu de mines d'argent, & c'eſt d'ailleurs ſi peu de choſe, qu'il vaudroit autant dire

qu'ils n'en ont point. Les eſpéces circulent cependant chez eux en bien plus grande quantité que dans la plûpart de ces Nations qui abondent en mines d'or & d'argent. Les Hongrois poſſédent les mines les plus riches de l'Europe. Ils ont ſans contredit les meilleurs vins : leurs chevaux ſont excellens : leur pays eſt des plus fertiles & arroſé de tant de belles riviéres, qu'il n'y a pas d'endroit au monde où le commerce intérieur ſe puiſſe faire plus facilement ; cependant les Hongrois ſont pauvres ; le commun de la Nation périt la plûpart du tems de faim & de miſére ; on ne voit que très-rarement de l'argent entre leurs mains ; & , les yeux fermés ſur tous les avantages qu'ils ont reçus de la nature , ils ne penſent pas à en faire le moindre uſage. En voulez-vous ſavoir la raiſon ? C'eſt que les Hongrois ſont tous miliciens ou ſoldats , & qu'ils préférent l'état militaire au commerce ; & ces Peuples ne ſont pas les ſeuls à qui cette obſervation peut être appliquée. Quel meilleur parti avez-

vous donc à prendre dans le cas d'une guerre inévitable, que de prendre à votre ſolde une quantité ſuffiſante de ces Etrangers qui préférent la condition de ſoldat à celle de manufacturiers, & de les faire combattre pour vous, tandis que vous amaſſerez de quoi les payer par l'emploi utile & profitable dans lequel vous retiendrez tous vos artiſans. Il vous eſt difficile, croyez-moi, de choiſir une voie moins diſpendieuſe que celle-là. Mais je vous entens répéter ſans ceſſe, l'argent, l'argent : l'argent s'en va ; eh ! de grace, laiſſez-le s'en aller ; c'eſt l'affaire de l'induſtrie de vous le ramener ; & vous pouvez être ſûrs que vous y gagnerez encore. Mais ſi vous ſuivez une méthode différente ; ſi vous détachez vos ouvriers de leur travail ou de leur emploi pour en faire des Miliciens, alors, ſous prétexte de retenir l'argent dans le Royaume comme vous vous l'imaginez, vous ſerez cauſe qu'il en ſortira pour n'y rentrer jamais. La force de ces raiſons vous étonne peut-être plus

qu'elle ne vous perſuade ; parce que vous êtes accoutumés à une maniére de penſer bien différente : c'eſt pourquoi je vais eſſayer de mettre encore la matiére dans un plus grand jour. Les cantons Suiſſes ſi célébres par leurs milices & qui nous ſont ſi ſouvent propoſés pour modéles, ne donnent jamais de ſubſides aux autres Nations ; ils ne prennent jamais de troupes Etrangéres à leur ſolde : au contraire, ils reçoivent des ſubſides de preſque toutes les Puiſſances de l'Europe. Ils font publiquement profeſſion de prêter leurs troupes à tous ceux qui en ont beſoin ; & lorſque leurs Sujets ont vieilli au ſervice des autres Nations, ils reviennent ordinairement dans leur patrie où ils vivent le reſte de leurs jours de ce qu'ils ont amaſſé. Bien loin que les impôts ſoient forts chez eux, on pourroit dire qu'ils n'en ont aucun. Leur pays eſt très-peuplé & bien cultivé : leurs différens Cantons ont chez les Etrangers des Capitaux dont les intérêts leur ſont payés annuellement. Le Canton de

Berne entr'autres, paſſe pour avoir des ſommes immenſes dans nos fonds publics. Je m'attens bien à préſent que l'hypotéſe ſur laquelle vous avez raiſonné juſqu'ici, vous fera conclure de la combinaiſon de ces différens avantages, qu'une bonne partie de l'argent qui eſt en Europe doit être paſſée dans la Suiſſe, & que cette Nation eſt la plus riche de toutes. Vous trouverez cependant, ſi vous examinez l'intérieur du Pays, que cette prétendue richeſſe eſt une chimére; car il n'y a pas à beaucoup près autant d'eſpéces dans tout le Corps Helvétique, qu'il y en a en Angleterre; & les habitans n'entaſſent pas argent ſur argent comme vous pourriez vous l'imaginer: peut-être même la quantité d'eſpéces qui circulent chez ces Peuples, ne s'eſt-elle que fort peu accrue depuis cent ans; au lieu qu'en Angleterre, malgré toutes nos dépenſes, malgré tout ce que l'Allemagne nous coute, malgré les ſubſides que nous avons donnés, les banqueroutes que nous avons ſupportées, les impôts, les

exactions, les concuſſions, les aliénations multipliées des fonds, les pertes, les déſaſtres & tout ce qui nous eſt arrivé de malheureux, nous n'avions pas il y a cent ans la quatriéme partie de ce que nous avons d'eſpéces aujourd'hui. Tout ce qui vient d'être dit de l'Angleterre, auſſi bien que de la Suiſſe, eſt prouvé inconteſtablement : ſi cela vous paroît une merveille difficile à comprendre, je ne puis vous l'expliquer qu'en vous répétant que la Suiſſe ne ſera jamais riche, tant que ſes habitans préféreront les armes aux Arts & aux Manufactures ; & qu'il eſt impoſſible que la Grande-Bretagne ſoit jamais pauvre, tant qu'elle occupera ſes Peuples au commerce & qu'elle évitera de les en détacher pour leur faire prendre l'état de ſoldats ou de miliciens. Mais il y a encore une autre obſervation à faire ſur le même ſujet ; obſervation très-importante, & à laquelle je ne crois pas qu'on ait ſongé juſqu'ici : c'eſt que tout ce que nous avons de gens employés au commerce ou aux ma-

nufactures, ſont par leur état & par les impôts, autant de payeurs de l'armée, & que nous ne pouvons pas, ſur tout pour une milice, prendre vingt mille hommes de cette eſpéce-là, que nous ne convertiſſions vingt mille payans en vingt mille payés; ce qui ſeroit tout à la fois augmenter le poids des charges publiques, & diminuer le nombre de ceux qui doivent les ſupporter. Si on nous voit donc, pour épargner des ſubſides & pour mettre le Peuple à ſon aiſe, employer nos compatriotes plutôt que des Etrangers, on ſera bien fondé à reprocher à notre Gouvernement d'avoir commis une faute auſſi groſſiére que le ſeroit celle de mettre ſur une voiture le double de ſa charge ordinaire, & de retrancher la moitié des chevaux néceſſaires pour la tirer. Cette comparaiſon n'eſt pas, je l'avoue, des plus relevées; mais puiſque les fraix en ſont faits, qu'on me permette d'ajouter que nous n'avons pas beſoin pour diriger la marche du corps politique, de conducteurs auſſi peu expérimentés & auſſi

ignorans, que ceux qui ſeroient capables de ſuivre des meſures auſſi extravagantes.

Je crois avoir ſuffiſamment établi que le parti de donner des ſubſides & de prendre à notre ſolde des troupes Etrangéres, eſt celui qui nous coutera le moins : je vais prouver à préſent que c'eſt auſſi le moyen le plus ſûr pour diviſer efficacement les forces de la France, & le meilleur ſecret pour mettre cette Nation hors d'état de ſoutenir longtems la guerre. En effet, ſi l'attention des François n'eſt point attirée de quelqu'autre côté, comment les empêcher d'employer tout leur tems, tous leurs moyens, tous leurs revenus, à fortifier leur marine & à faire des préparatifs pour une deſcente ?

Mais vous me direz peut-être, que les autres Puiſſances de l'Europe n'ont pas moins d'intérêt que nous à s'oppoſer à l'aggrandiſſement des François ; & que ſi elles voyoient la France dans une parfaite ſécurité à leur égard, ne s'occuper qu'à

rendre ſa marine plus formidable pour faire la conquête de la Grande-Bretagne, ce ſeroit leur intérêt de traverſer ſes vûes, & de border ſes frontiéres de leurs troupes, pour la tenir toujours en haleine, & l'obliger à y envoyer de grandes armées d'obſervation ; & qu'alors la France ne trouveroit plus tant de facilité dans l'exécution de ſes projets de conquête & d'invaſion : voilà, je crois, votre argument dans toute ſa force. Mais permettez-moi de vous faire obſerver qu'il eſt défectueux dans tous les points, & qu'il n'eſt rien moins que concluant. D'abord, il n'eſt pas ſi clair & ſi conſtant que vous le prétendez, que ce ſoit l'intérêt, je dis l'intérêt immédiat, des Puiſſances de l'Europe, d'empêcher la France de ne s'occuper que de ſa marine : car, ce ſyſtême ſi favorable à ſon projet d'invaſion dans la Grande-Bretagne, & qui nous donneroit de la tablature pour plus d'un jour, auroit un effet tout contraire par rapport à ſes voiſins qu'il raſſureroit ſur la

crainte où ils pourroient être pour leurs propres Etats. Voilà donc le danger dont vous ſuppoſez ces Etats menacés par la France, écarté au moins pour un tems : on ne l'apperçoit plus que dans l'éloignement. Je vous demande à préſent ſi ce ſeroit une choſe inouie & bien extraordinaire, que des Royaumes & des Etats ſe comportaſſent par rapport à ce qui regarde leur intérêt immédiat & direct, comme le feroient des particuliers ; & s'il y auroit lieu de s'étonner que les voiſins de la France, raſſurés ſur le préſent, renvoyaſſent au tems & aux circonſtances le ſoin de l'avenir ?

2°. Quand même ce ſeroit l'intérêt préſent & immédiat des Puiſſances de l'Europe, de s'oppoſer au ſyſtême politique ſuivant lequel la France ne s'occuperoit que de ſa marine, en concluez-vous que ces mêmes Etats dont les intérêts particuliers varient ſi facilement, & qu'on voit ſi fréquemment en oppoſition les uns avec les autres, s'uniront tous avec une égale vigueur pour main-

tenir l'intérêt général & commun que vous leur ſuppoſez ? Avez-vous quelque raiſon, quelque fondement pour le croire ? Tournez vos yeux ſur la conduite que tiennent nos Colonies en Amérique ; leur exemple pourra être de quelque poids pour vous. Combien trouvez-vous de ces Colonies qui agiſſent aujourd'hui contre les François avec ce zéle, avec cet eſprit de l'intérêt public que vous ſuppoſez ſi gratuitement dans les Puiſſances de l'Europe.

3°. Je veux encore que la plupart des Etats qui confinent à la France, s'uniſſent pour s'oppoſer à une conquête entiére & abſolue de notre Iſle : mais il ne s'enſuit pas qu'ils veuillent s'expoſer au danger d'une guerre générale, pour empêcher le démembrement de quelques-unes de nos poſſeſſions en Europe ou en Amérique. Il s'en faut bien que les motifs qui pourroient les déterminer à la guerre ſoient auſſi puiſſans d'un côté que de l'autre. Supposons donc que les François donnent les plus fortes aſſurances aux

Cours

Cours Etrangéres (& nous n'ignorons pas qu'ils ont déja fait tout ce qu'il falloit pour établir auprès d'elles la juſtice de leur cauſe dans les circonſtances préſentes) ſuppoſons, dis-je, qu'ils promettent que de quelque ſuccès que leurs armes ſoient couronnées, ils rendront la Grande-Bretagne, pourvu qu'ils puiſſent retenir *l'Irlande* ou la *Jamaïque*, la *Virginie*, la *Penſilvanie* ou la *Nouvelle-Yorck* ; vous flattez-vous que le Corps Germanique ou les autres Puiſſances de l'Europe s'imaginent y être aſſez intéreſſées pour diſputer ce point avec la France, & qu'elles veuillent allumer une guerre générale pour la contraindre à ne rien garder de ſes conquêtes ? Non ; déſabuſez vous : ces Puiſſances ne verroient dans cette affaire rien que de fort indifférent pour elles. Et cependant ſi ce malheur nous arrivoit, dans quel état cruel ne ſerions-nous pas ? Et que ce ſeroit bien avec raiſon que nos Patriotes modernes feroient aux Miniſtres les reproches les plus durs ;

de ce qu'ils nous auroient exposés à cette perte irréparable par une épargne aussi indécente que mal raisonnée.

Je passe à un quatriéme argument pour vous faire observer que dans votre raisonnement sur les intérêts des voisins de la France, vous supposez dans un cas qui vous est particulier, une chose que vous refusez d'admettre dans tout autre cas : en effet s'il faut vous en croire, les Ministres de chacune de ces Puissances sont aussi éclairés qu'ils doivent l'être sur les intérêts de leurs Cours ; ils s'attachent uniquement à les faire valoir ; ils ont une prudence si consommée, ils sont si instruits & en même tems si intégres & si incorruptibles, que toutes les richesses de la France ne pourroient pas balancer leur attachement à leurs Princes, & qu'il n'est point d'intrigues ou de factions capables de les détourner un seul instant de l'extrême attention qu'ils donnent à la sureté & au bonheur des différens Etats qu'ils dirigent. Rien par con-

séquent de plus inutile que de donner des subsides à des Etats si fortunés, dont les Ministres également habiles, sages, & fidéles ne peuvent engager leurs Maîtres dans aucune démarche qui ne soit très-raisonnable & très-bien concertée ; car il est hors de doute qu'ils veilleront d'eux-mêmes à notre prospérité, & qu'ils s'emploieront efficacement pour nous maintenir dans toutes nos possessions & pour nous conserver nos libertés, notre navigation & notre commerce ; & le tout, par le goût qu'ils ont à nous obliger, & sans que nous soyons tenus de leur donner un sou de récompense. Enfin, selon vous, tous ces différens Ministres sont honnêtes gens : dans toutes les Cours, les Ministres sont des anges ; excepté dans la Grande-Bretagne où ils sont toujours des suppôts de l'Enfer. Comment trouvez-vous ce tableau ? êtes-vous résolus à le croire fidéle ? Si cela est ; pourquoi restez-vous ici ? Puisqu'il vous semble que vous ne pouvez être heureux, libres, riches &

tranquilles que ſous quelqu'un de ces admirables Gouvernemens ; qui vous empêche de vous y tranſporter ?

Enfin, puiſqu'il eſt prouvé qu'il n'y a rien à conclure de votre raiſonnement ſur les motifs d'intérêt immédiat qui doivent porter les Puiſſances à empêcher en France la réduction des forces de terre : puiſque vous n'avez plus ſur cet article aucun argument à m'oppoſer ; permettez-moi de vous demander ce que vous comptez faire ſi le Miniſtére François porte aſſez loin la prévoyance pour s'attacher réellement à la pourſuite de ſes véritables intérêts, & pour tirer tout le parti qu'il pourra de ſes avantages ; quelles meſures vous propoſez-vous de prendre lorſque les François travaillant conſtamment à mettre leur marine ſur un pied redoutable, auront aſſemblé ſur la Côte la plus voiſine de l'Angleterre une puiſſante armée toujours prête à y faire une deſcente ; lorſque vous les verrez enfin appliquer toute leurs épargnes à conſtruire chaque année

dix ou douze vaiſſeaux de guerre pour ſe former une marine formidable ?

Vous ne pouvez vous décider pour la levée des milices ; puiſque vous ſavez non-ſeulement que des milices ſont incompatibles avec vos libertés, & ruineuſes pour un Etat commerçant, mais qu'elles vous engageront encore dans des dépenſes ſi exceſſives, qu'elles vous ruineront. Les raiſons qui s'oppoſent à la levée des milices, & beaucoup d'autres encore, vous empêcheront de penſer à l'augmentation de votre armée ; & je ne vois rien qui vous faſſe eſpérer que les François viennent vous demander *humblement la paix*, pendant que vous dépenſerez des millions pour la levée & pour l'entretien de vos troupes, & qu'eux au contraire feront des retranchemens dans leurs dépenſes accoutumées. Car dans de pareilles circonſtances, plus la guerre dureroit, plus la France verroit augmenter ſes épargnes, & plus auſſi elle ſeroit en état de la ſou-

tenir ; au lieu que par raport à nous ce ſeroit tout le contraire. Ainſi, bien loin qu'une guerre navale, ſi vous étiez réſolu de vous y borner, pût humilier la France, elle faciliteroit bien plutôt ſon aggrandiſſement; ce qui ne peut qu'être très-préjudiciable à la Grande-Bretagne. L'unique reſſource qui vous reſte eſt donc de donner des ſubſides & de prendre à votre ſolde des troupes étrangéres, pour donner de l'inquiétude à la France ſur le Continent; & remarquez bien que ſi vous vous obſtinez à ne pas prendre ce parti, vous abandonnerez néceſſairement à la France tous les avantages qu'une Iſle peut tirer de ſa ſituation, & beaucoup plus que nous n'en avons nous-mêmes : car une Iſle, politiquement parlant, n'eſt autre choſe qu'un Etat ou un Royaume ſitué de façon à être beaucoup moins expoſé que tout autre Pays aux invaſions. Or, ſi la France eſt dans le cas de n'avoir rien à craindre des Puiſſances qui ſont comme elle ſur le Continent ; ſi elle eſt certaine de n'être point

attaquée du côté de la terre, elle aura en partage toute la sécurité d'une Isle, en même tems que le commerce étranger qu'elle fera sur terre, lui procurera tous les avantages des Pays situés sur le Continent. Au lieu que si vous lui donnez matiére à soupçonner que les autres Puissances arment contr'elle ; si vous lui inspirez de la défiance & de la jalousie (ce que vous ne pouvez faire que par le moyen de vos alliances avec les Puissances de l'Allemagne ;) enfin si vous lui donnez l'allarme en lui faisant appercevoir un danger réel & éminent, il faudra qu'elle prenne des mesures qui ne quadreront pas avec l'augmentation de sa marine ; il faudra qu'elle mette ses frontiéres en état de défense, qu'elle paye des subsides considérables, qu'elle applique des sommes immenses à différens usages, & qu'elle prenne quantité de précautions qui nécessairement épuiseront ses finances & diminueront ses forces.

J'ai encore un mot à dire pour écarter toutes les objections & fer-

mer la bouche à ceux que mes raiſons n'auroient pas convaincu. C'eſt que, quoique je prétende que le parti de faire des traités ſubſidiaires, & de prendre des troupes étrangéres à notre ſolde, eſt de tous les expédiens le meilleur, le plus ſûr & le moins diſpendieux, cependant je reſtrains cette régle aux ſeules troupes qui ſeroient employées ſur le Continent. Car tant que la mer ſera entre ces troupes & nous, & que nous ſerons maîtres des reſſorts qui les feront agir, l'Angleterre n'aura rien à appréhender de leur part; puiſqu'auſſitôt qu'il nous plairoit de fermer les mains, elles n'auroient plus le pouvoir d'exécuter quelque projet dangereux, & qu'on ne pourroit pas même les ſoupçonner de le vouloir. C'eſt-là un des plus réels avantages de la ſituation de la grande-Bretagne, conſidérée comme une Iſle; je ne ſache pas que nos politiques modernes en aient fait la remarque. Mais ſi nous recevions des troupes étrangéres dans l'intérieur du Royaume, ces mercenaires deviendroient bientôt nos maîtres.

maîtres. Ainſi, quelque quantité de troupes qu'il ſoit néceſſaire d'avoir ſur pied, préférons toujours les Nationales, & que le nombre des ſoldats ſoit proportionné à celui de ceux par qui ils doivent être payés. Mais pour en revenir à la queſtion que nous avons diſcutée juſqu'à préſent, je dis encore qu'il nous en doit moins couter de prendre à notre ſolde cent mille étrangers, que d'enlever à notre commerce vingt mille de nos manufacturiers pour les convertir en ſoldats ou en miliciens.

Je n'ai peut-être pas écrit au goût de certains fanatiques ; car tout ce que je dis ſur les invaſions, ſur la guerre maritime, ſur les milices & ſur les traités ſubſidiaires, ne conſiſte pas en rêveries, mais en réalités. Mon but n'a point été d'en impoſer : on ne m'a point entendu dire qu'on verroit la France demander humblement une paix, dont il n'appartiendroit qu'à un Conquérant abſolu d'impoſer les conditions, & à laquelle tout autre qu'un miſérable

vaincu ne voudroit pas ſe ſoumettre. Mais au lieu de vaines ſpéculations & de victoires idéales, je vous ai préſenté la pure vérité, & je n'ai rien avancé dans mon diſcours qui ne ſoit ſoutenu de la plus grande évidence. Auſſi je me flatte de vous avoir mis autant qu'il ſe peut en état de juger par vous-mêmes de ce qu'il eſt plus à propos de faire dans les circonſtances préſentes. Puiſque nous avons voulu la guerre, ſoutenons-la ſuivant le plan qui vient d'être tracé ; multiplions nos armemens ; augmentons le nombre de nos troupes, & faiſons pluſieurs Traités ſubſidiaires : il ne faut cependant pas ſe déguiſer que malgré l'utilité de ces moyens, une Nation comme la nôtre doit éviter, autant qu'il lui eſt poſſible, de les employer, parce qu'ils ſont ruineux pour le commerce.

Ou la guerre ſera perpétuelle, ou l'un des deux partis ſuccombera tout-à-fait ; ou tous les deux ſe relâcheront ſur quelques points de leurs prétentions. Décidez vous-mêmes laquelle

de ces trois propoſitions eſt la plus raiſonnable & la meilleure, & voyez par lequel de ces différens dénouemens nous ſerons obligés de finir.

Je ſuis, &c.

A Londres ce 27 Décembre 1756.

LETTRE X.

Sur l'Amiral Byng.

LE Conseil de guerre vient donc enfin, Monsieur, de s'assembler pour juger l'Amiral *Byng*. On m'assure que son Procès sera rendu public. Ce sera un morceau très-intéressant à voir. Vous pouvez compter que je vous l'enverrai aussitôt que cela sera possible. Je ne vous ai point encore parlé dans mes Lettres de ce célébre accusé. Voici à-peu-près tout ce qui a été écrit de plus fort en sa faveur depuis le tems qu'il est revenu en Angleterre. Je vous rendrai compte d'abord de tout ce qui s'est passé à son sujet depuis qu'il est décidé qu'il sera jugé par un Conseil de guerre. Au reste on prétend que ce Procès durera plus qu'on ne pense.

Depuis le 9 Novembre 1756.

Quelques Officiers sont arrivés pour rendre témoignage dans le jugement de l'Amiral *Byng*.

Du 7 Décemb. On nous assure de bonne part, que l'Amiral *Byng* a appellé par voie de *pétition* aux Lords de l'Amirauté, pour qu'on fît venir de la Méditerranée un plus grand nombre de témoins, avant que l'instruction de son Procès fût entamée; ce qui lui a été refusé. Il a encore demandé qu'on permît que son *Procureur* & son *Solliciteur* demeurassent plus long-tems avec lui, & qu'on ne les obligeât pas de sortir à certaines heures qui ont été marquées : cette seconde requête n'a pas eu un meilleur succès; & le Gouverneur de *Greenwich* a reçu tout récemment des ordres pour faire sortir de l'appartement de l'Amiral tous ses amis aussitôt qu'il commencera à faire nuit.

Du 21 Décemb. L'Amiral *Byng* est parti ce matin pour *Portsmouth*; certaines circonstances qu'on ignore feront différer son jugement de quelques jours.

Du 23. L'Amiral est arrivé à *Portsmouth* dans un carrosse à six chevaux; il étoit escorté par un détache-

ment de cavalerie de cinquante Maîtres qui avoit été commandé par le Conseil de guerre.

Du 27. Ce matin à neuf heures on a tiré un coup de canon à bord du St. George à Spithead en signal pour faire l'ouverture du Conseil de guerre qui doit juger l'Amiral. Il est arrêté qu'on s'assemblera tous les jours à cinq heures. Il est défendu aux Amiraux & Capitaines qui doivent le juger de venir à terre jusqu'à ce que le procès soit fini. Mais l'Amiral *Byng* & ses gens d'affaire, peuvent sortir tous les soirs.

Le Général *Blakeney* assiste au Conseil de guerre.

Du 28. Ce Conseil est composé de quatre Amiraux & de neuf Capitaines, sçavoir; le Vice-Amiral *Smith*, Président: les Contre-Amiraux *Holbourne*, *Norris* & *Broderick*: les Capitaines *Holmes*, *Geary*, *Boys*, *Mooze*, *Simcoo*, *Douglass*, *Bentley*, *Keppel* & *Dennis*. Entre les personnes de distinction qui assistent au procès, il y a le Comte d'*Essex*, le Lord Robert *Bertie*, le Lord *Blake-*

ney, le Lieutenant Général *Skelton*, le Colonel *Cornouallis*, &c.

Du 28. Aujourd'hui à neuf heures du matin on a conduit à bord du *St. George* les témoins qui doivent déposer dans le procès de l'Amiral *Byng*, & ils ont fait leurs dépositions chacun en particulier, selon l'ordre qui en avoit été donné la veille, après que les formalités eurent été observées, & qu'on eût fait la lecture de différentes lettres importantes. Il y a des personnes qui disent que l'Amiral *West* a été entendu le premier en considération des ordres qu'il a de partir pour une expédition secrette & pressée. D'autres disent qu'il a confié sa déposition au Capitaine *Boird*, pour qu'il en fît usage dans l'instruction du procès lorsqu'il en seroit requis par le *Juge Avocat*. M. *Byng* s'est rendu à bord entre neuf & dix heures & il y est resté jusqu'à deux, & ensuite il est revenu chez lui, où il a eu continuellement deux personnes occupées à travailler pour lui.

DIFFERENTES PIECES tirées du London Evening-Poſt, & adreſſées à l'Auteur de cette Gazette.

IL Y A des gens qui ſe ſont donné tous les ſoins néceſſaires pour détourner loin d'eux l'attention du Public & pour la fixer ſur un de leurs agens : mais on ne trompe pas le Public ſi facilement : il ſait que ſi les inſtructions de M. *Byng* ſont à l'abri de tout reproche, la conduite de cet Amiral eſt très-coupable, & qu'il mérite une punition ſévére. Mais il ſait auſſi que ce n'a pas été la faute de Monſieur *Byng* ſi une Eſcadre n'a point été envoyée à tems dans la Méditerranée pour empêcher l'invaſion de Minorque : que ce n'eſt pas à ce Général qu'on doit s'en prendre ſi la garniſon du Fort Saint *Philippe* n'a pas été augmentée avant cette invaſion, & ſi on n'a envoyé pour ſecourir cette Place qu'une Eſcadre de dix vaiſſeaux de ligne, tandis qu'on ſavoit bien que l'Eſcadre Françoiſe étoit plus forte, & que

l'Angleterre pouvoit ſans danger en envoyer le double ; mais quelques perſonnes ont apporté moins d'attention à conſerver l'Iſle qu'elles n'en ont à conſerver leurs places.

C'eſt donc la négligence de ces perſonnes-là qui eſt la cauſe de la perte de *Minorque* ; & ſi au préjudice de l'honneur & de l'intérêt de la Nation, & de la juſtice qui lui eſt dûe, on ſouffre qu'ils conſervent leur autorité, ce ſera prouver au monde entier que nous ſommes dépourvus d'ame & de ſentiment, & aux François en particulier que rien ne les empêche d'entreprendre l'invaſion de notre Iſle, tant que l'adminiſtration en ſera confiée à de pareilles têtes. Ce n'eſt point par un eſprit de vengeance que la Nation ſollicite leur diſgrace ; c'eſt pour que le Roi & le Royaume ne ſoient plus trompés ſi groſſiérement à l'avenir : car ſi la Nation veut avoir de bons ſerviteurs, il faut qu'elle faſſe quelque exemple des mauvais.

Au lieu de crier ſi fort contre

l'Amiral *Byng*, & de lui annoncer sa funeste condamnation, nous devrions penser à ce que dit le Proverbe, & examiner d'abord si nous n'avons rien à nous reprocher à nous-mêmes. Il ne faut pas nous laisser étourdir par les clameurs & par l'impudence de ses ennemis: rien ne peut s'opposer à nos recherches sur la foiblesse de son Escadre & sur les raisons qui ont retardé son départ. Les gens qui ne se sont élevés que par la corruption & par le pillage sont toujours prêts à en imposer au Public par les plus noires calomnies: ils veulent sauver leurs fidéles amis par le sacrifice d'un *Bouc émissaire*: c'est ainsi qu'un certain Poisson célébré par les Naturalistes, a l'adresse, lorqu'il est en danger d'être pris, de noircir autour de lui l'eau de la mer.

JE SUIS Anglois, & conséquemment fort jaloux de la réputation, de l'honneur, & de l'intérêt de ma Patrie. Je desire de tout mon cœur que l'on fasse un exemple de quiconque l'aura trahie; aussi ne puis-

je modérer mon indignation, quand je considére avec quel artifice on fait retomber continuellement sur l'Amiral *Byng* la haine & les clameurs d'un Peuple fougueux. On veut par-là soustraire à nos regards les véritables Auteurs de nos pertes. On a malignement semé le bruit que l'Amiral *Byng* avoit perdu la tête; qu'il buvoit immodérément, & qu'il avoit plusieurs fois essayé de s'échaper de sa prison : cette derniére circonstance a été insérée dans plusieurs *Papiers* publics. Ceux qui ne sont pas suffisamment au fait des manœuvres dont nos Ministres ont adopté depuis peu l'usage, ou ceux qui ne découvrent pas les ressorts secrets de leur Politique, donnent facilement dans le piége; ils s'imaginent qu'on ne répand pas de pareils bruits sans quelque fondement; ils envisagent toujours la conduite de cet Amiral dans le jour sous lequel on la leur a présentée; ils supposent naturellement que c'est l'effet des remords d'une conscience coupable; ils croyent facilement, comme on le leur fait entendre,

que c'eſt cet Amiral qui eſt la cauſe de toutes nos infortunes. Ce n'eſt point à moi à faire l'apologie de M. *Byng* ; je ſuſpends ſeulement mon jugement juſqu'à ce que j'aye entendu ſa défenſe, & je penſe que tous les vrais Citoyens doivent faire tous leurs efforts pour empêcher qu'on n'en impoſe à ſon ſujet au Public.

Je vous prie, Monſieur, d'inſérer ma Lettre dans votre gazette, afin de faire connoître que tous ces bruits n'ont pas le moindre fondement ; qu'on ne doit les regarder ainſi qu'on l'a fait juſqu'ici, que comme les clameurs de gens vendus au Miniſtére. Imaginez-vous une meute de chiens furieux dont l'habile chaſſeur ſe ſert pour relancer la bête infortunée qui eſt tombée dans ſes filets. Que ce ſoit injuſtice ou non, on veut que le malheureux *Byng* ſerve de victime s'il eſt poſſible : on prétend expier par-là toutes les négligences, toutes les inepties, toutes les bévûes du Miniſtére ; mais la Nation permettra-t'elle un pareil ſacrifice, ou voudra-t'elle s'en contenter ?

EN LISANT un *Pamphlet* qui a pour titre, *Lettre à un Membre du Parlement touchant l'affaire de M. Byng*, j'ai remarqué avec plaisir que l'Auteur y avertissoit la personne à qui il s'adressoit dans cette Lettre, de suspendre son jugement sur la conduite de l'Amiral, jusqu'à ce que son procès lui eût été fait avec toute la candeur & toute la droiture dont les Juges les plus intégres peuvent être capables: mais j'aurois souhaité qu'il eût dit devant quel Tribunal cette affaire devoit être portée, & s'il trouvoit convenable qu'elle fût réservée à *l'inquisition de la Chambre du Conseil d'un vaisseau.* C'est ce qui m'engage à vous prier de proposer de ma part au Public les questions suivantes. *Anglicus.*

1°. La conduite que nous avons tenue dans la Méditerranée n'intéresse-t'elle pas assez généralement toute la Nation, pour que ce soit à elle-même, c'est-à-dire au Parlement qui la représente, que l'examen en soit déféré?

2°. Un Conseil de guerre n'est-il

pas renfermé dans des bornes trop étroites par ſes formes & par ſes régles particuliéres, pour qu'il puiſſe chercher dans tous les faits & dans toutes leurs circonſtances, les différens points d'évidence qui lui ſont néceſſaires pour percer le nuage qui couvre la totalité de cet événement ?

3° Cette préférence donnée à un Tribunal compoſé d'un auſſi petit nombre de Juges que l'eſt un Conſeil de guerre, quoique dans un cas qui ſemble ne concerner qu'un ſeul homme, doit-elle faire eſpérer que la Nation ſera auſſi généralement ſatisfaite qu'il eſt important qu'elle le ſoit, à cauſe du grand intérêt qu'elle a dans cette affaire ?

4°. Ne ſembleroit-il pas à propos, en cas qu'il fût poſſible, que ceux qui ont donné les ordres, eûſſent quelque part dans les torts de celui qui a été chargé de l'exécution, de nommer auſſi des Juges pour l'examen des ordres qui ont été donnés ?

5°. Enfin l'importance de l'affaire dont il s'agit, la ſituation de l'accuſé, la ſatisfaction du Peuple, l'inté-

rêt de la juſtice & toutes ſortes de conſidérations, n'exigent-elles pas que ce procès ſoit plûtôt jugé par le Parlement aſſemblé, que par un ſimple Conſeil de guerre ?

CETTE foule d'Ecrivains aux gages du Miniſtére qui ont ſi impartialement jugé, condamné & fait exécuter d'avance M. *Byng*, paroît ſe réunir à dire que ſon ſort dépend des deux Articles ſuivans des Ordonnances de la Marine.

Article 12. Tout Officier d'une armée navale qui, par lâcheté, par négligence, ou par mécontentement, quittera le combat, ou ceſſera ſon feu, ou ne donnera pas, ou ne fera pas les derniers efforts pour prendre ou couler bas chaque vaiſſeau qu'il ſera de ſon devoir d'attaquer & pour aſſiſter ou ſoulager chacun des vaiſſeaux de Sa Majeſté ou de ceux de ſes alliés qu'il ſera de ſon devoir d'aſſiſter & de ſoulager : tout Officier coupable d'une pareille accuſation & qui en ſera déclaré convaincu par le jugement d'un Conſeil

de guerre, ſera puni de mort.

Article 13. Tout Officier d'une armée navale, qui par lâcheté, négligence, ou mécontentement, manquera à donner chaſſe à l'ennemi, à un Pirate, ou rebelle vaincu ou en fuite, & n'aſſiſtera pas ou ne ſoulagera pas de tous ſes efforts un vaiſſeau ami & reconnu pour tel, étant déclaré convaincu d'un pareil crime par le jugement d'un Conſeil de guerre, ſera puni de mort.

Je ne ſuis pas aſſez pénétrant pour appercevoir ſur quelle autorité raiſonnable ces Meſſieurs doivent conclure que M. *Byng* s'eſt rendu coupable de ces crimes capitaux: mais j'ai découvert de mon côté, que tous ceux qui ſe ſont trouvés convaincus d'une pareille infraction à ces deux articles de l'Ordonnance, n'ont pas toujours été pourſuivis auſſi criminellement; & pour preuve de ce que j'avance, je rendrai ſeulement compte au Lecteur d'un combat qui s'eſt donné à la hauteur du *Cap Finiſtère* le 3 May 1747, & dont la relation a été inſérée

ſérée dans les Gazettes le 13 Juin ſuivant.

Le Dimanche * 3 May 1747 l'armée navale de Sa Majeſté compoſée de quatorze vaiſſeaux de ligne, d'une frégate, d'un brulot & d'une chaloupe de guerre, ſous le commandement des Amiraux *Anſon* & *Warren*, étant en croiſiére à la hauteur du *Cap Finiſtere*, on fut informé ſur la chute du jour par la chaloupe le *Faucon*, qui avoit été détachée pour aller à la découverte, qu'elle avoit vû une Eſcadre de vaiſſeaux François avec un Convoi, faiſant la route du Sud-quart-d'Oueſt. Alors on prit le parti d'arriver ſur cette flotte. Vers les neuf heures du matin nous apperçûmes l'ennemi du haut de nos mâts, & à onze heures, de nos gaillards nous comptâmes trente-ſept ou trente-huit voiles.

D'abord l'Eſcadre Françoiſe força de voiles, & fit tout ce qu'elle put pour nous échapper; mais enfin, voyant que nous gagnions beau-

* C'étoit le 14 Juin, ſuivant la Gazette France du premier Juillet 1747.

coup ſur elle, le Général Ennemi jugea très-bien que pour continuer ſa route, il faudroit inévitablement ſacrifier toute la flotte qu'il convoyoit : il fit mettre neuf de ſes vaiſſeaux en ligne, fit haler les baſſes voiles, & parut déterminé à haſarder un combat.

M. *Anſon*, dès le commencement, fit ſignal à tous les vaiſſeaux de donner chaſſe : le ſignal fut répété par M. *Warren*. Environ deux heures après, nos vaiſſeaux d'avant étoient ſi près des vaiſſeaux ennemis, qu'ils amenérent leurs voiles, n'attendant que le ſignal pour porter ſur eux & pour engager le combat.

M. de la *Jonquiere* obſervant que, pendant tout ce tems-là, nos vaiſſeaux n'avançoient point, fit ſignal à tous les navires marchands qui étoient ſous ſon eſcorte, de paſſer ſous le vent, & de forcer de voiles pour tâcher d'échapper chacun de leur côté. Ils obéirent, accompagnés ſeulement d'une frégate & d'un vaiſſeau de cinquante canons nommé le *Prince Noir* : ce dernier avoit été cor-

faire de *Liver-Pool*, & pris par deux vaiſſeaux de guerre François.

L'Amiral *Warren* qui étoit à l'avant, remarqua très-bien cette manœuvre ; il eut auſſi le chagrin de voir que les vaiſſeaux de guerre ennemis avoient gardé leurs *huniers* & hiſſoient leurs voiles de Mizaine, & il attendoit dans une étrange perplexité l'arrivée du Commandant, qui de ſon côté ne faiſoit que petites voiles, & avoit fait retirer le ſignal de chaſſe.

Il paroît que la cauſe de ce retard étoit que M. *Anſon* avoit le matin envoyé ſa chaloupe avec un Lieutenant à bord du vaiſſeau de l'Amiral *Warren* pour s'informer de la découverte, & que ce dernier avoit efloté cette chaloupe auſſi bien que les ſiennes pour éviter d'être embarraſſé dans la pourſuite de l'ennemi. Cependant l'Officier commandant attendoit toujours ſa chaloupe, & donna par-là à la flotte ennemie le tems de s'échapper. Tandis qu'il étoit ainſi en panne pour attendre ſa chaloupe, & qu'il faiſoit différens ſignaux,

tantôt à l'arriére, tantôt au centre, cela retarda les opérations de près d'une heure & demie. Enfin cet inſtant que deſiroit ſi impatiemment M. *Warren*, arriva. Entre trois & quatre heures on hiſſa de nouveau le ſignal de chaſſe ; & à quatre heures moins neuf minutes, la premiére diviſion de notre Eſcadre engagea le combat, & bientôt après quelques-uns de nos autres vaiſſeaux approchérent. Mais comme tout le monde connoît la relation de ce qui ſe paſſa pour lors, il eſt inutile de la recommencer ici.

Il me reſte ſeulement à obſerver qu'il n'arriva jamais à l'Officier commandant de donner ſur l'ennemi ; & je ne puis m'empêcher de remarquer encore que tout le convoi ennemi ne dut ſon ſalut qu'au délai qu'on lui donna, tandis qu'on attendoit une miſérable chaloupe, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus. Ce n'eſt pas qu'on n'eût pu réparer cette faute en partie : il falloit détacher à la pourſuite de la flotte qui fuyoit quatre ou cinq de nos vaiſſeaux ; nous aurions très-

bien pu nous en * paſſer pendant l'action.

Nous voyons par-là de quelle conſéquence il eſt de ne point laiſſer échapper un moment important : & quoique le ſuccès que nous avons eu, ait été tel que nous le pourrions deſirer dans ces circonſtances, il eſt très-évident qu'il auroit été bien plus conſidérable, ſi l'on eût pris des meſures plus juſtes & celles que préſentoit naturellement le bon ſens. Il n'y a pas certainement d'amertume dans cette critique : il n'eſt pas vraiſemblable qu'on puiſſe at-

* L'Eſcadre Angloiſe étoit de beaucoup ſupérieure à celle de M. *de la Jonquiere* : elle étoit compoſée de 16 vaiſſeaux de ligne & de pluſieurs frégates. *Le Serieux* que montoit le Commandant François eut affaire à trois, quatre & cinq des vaiſſeaux ennemis à la fois. La perte des ennemis fut très-conſidérable. A l'égard de la flotte marchande, la longue défenſe des vaiſſeaux de guerre lui donna le tems de continuer ſa route, & les vaiſſeaux que l'Amiral Anſon envoya à ſa pourſuite après le combat n'enlevérent que deux petits bâtimens, dont l'un fut repris par un corſaire François.

tribuer au tumulte de l'action les fautes qui furent commiſes alors. Pendant tout le tems du combat l'Officier commandant ne fut abſolument que ſpectateur ; il eut tout le loiſir néceſſaire pour réfléchir, pour raiſonner, & pour délibérer de ſang froid. On n'éprouva que trop enſuite qu'il n'étoit pas d'une petite importance de laiſſer échaper des navires qui étoient chargés de tous les agrès néceſſaires pour armer des vaiſſeaux de guerre au Canada.

Ne remarquons-nous pas dans ce cas-ci un Officier Général accuſé d'avoir fait petites voiles à la pourſuite d'un ennemi ? Ne voyons-nous pas un autre Amiral abandonné & ſoutenant ſeul, avec la moitié de l'Eſcadre Angloiſe, tout le feu des François ? Ne reproche-t-on pas à M. *Anſon* de n'avoir pas combattu ? La parité des circonſtances dans les griefs, ne devroit-elle pas entraîner une parité de conſéquence ? Nous ſommes cependant bien ſûrs que dans ce tems-là l'on ne retira point à ce Général ſa commiſſion ſans aucun examen

préalable : on ne mit auprès de ſa perſonne, ni *Meſſagers d'Etat*, ni eſcorte militaire pour épouvanter le peuple : on n'a point publié de libelles pour le condamner d'avance : on n'a pas allumé de bucher où on ait brulé ſon effigie : je ne me rappelle pas d'avoir entendu dire que ſes dépêches concernant ſon combat aient jamais été mutilées par ordre du Miniſtére. En effet, combien auroit été injuſte un pareil châtiment, puiſque ſon innocence fut tellement reconnue, qu'on jugea même entiérement inutile la cérémonie d'un Conſeil de Guerre pour conſtater ſon héroïſme ; & puiſque ce même M. *Anſon* ne tarda point à recevoir le témoignage le plus éclatant qu'on puiſſe rendre de l'importance d'un exploit militaire ; je veux dire, qu'il fut jugé digne des plus hauts honneurs du Pavillon Anglois.

Voici ſans doute une preuve convaincante de l'injuſtice avec laquelle on peut quelquefois condamner la conduite d'un Général ſur mer ; à moins que dans cet exemple-ci on ne

ſuppoſe que M. *Anſon* fut récompenſé mal à propos ; ſuppoſition trop chimérique pour que la jalouſie la plus maligne puiſſe l'admettre. Combien donc ne devons-nous pas être attentifs à ne pas regarder une accuſation comme un crime ? Quel homme ſeroit aſſez heureux pour échapper à une injuſte condamnation, ſi ce ſeul propos, *il faut le pendre*, étoit une autorité ſuffiſante pour le conduire au ſupplice ?

Je ſuis, &c.

A Londres le 30 Décembre 1756.

LETTRE XI.

Nouvelles diverſes.

VOus m'avez beaucoup ſurpris, Monſieur, par votre réponſe à ma lettre du 2 Décembre dernier avec laquelle je vous avois envoyé toutes les nouvelles que j'avois pu trouver dans les Gazettes Angloiſes du tems. Vous me témoignez que ces nouvelles vous ont fait un extrême plaiſir; & je commençois à douter ſi vous en ſeriez ſatisfait: vous me priez de rendre cet article encore plus étendu; & je me propoſois d'en retrancher à l'avenir la plus grande partie: vous le regardez comme une utile abondance; & toute mon appréhenſion étoit qu'il ne vous parût une ennuyante ſuperfluité. Vous êtes convaincu, dites-vous, que dans un Etat fait pour être libre, mais où la liberté a dégénéré en déſordre, & dans un tems où la rage des partis ſe

réunit aux déſaſtres qui affligent la Nation, pour y entretenir la fermentation la plus dangereuſe, des événemens, même * indifférens en apparence, entraînent quelquefois des changemens & des révolutions qui portent les choſes aux plus étranges extrêmités. En effet ce n'eſt pas toujours au pié d'un roc menaçant que vient échouer un vaiſſeau battu de la tempête: emporté par des courans perfides, ſouvent il va ſe briſer contre un écueil caché ſous les eaux. Vous êtes d'ailleurs perſuadé qu'il eſt poſſible de donner à ces nouvelles un certain ordre à la faveur duquel celles que vous auriez même déja lues ailleurs vous paroitroient tout autrement intéreſſan-

* Il n'en faut point chercher d'autre exemple que les démarches les plus ordinaires de M. *Pitt*, auxquelles ſes ennemis donnent une ſi malicieuſe interprétation, en publiant que ce Miniſtre penſe, à ce qu'on prétend, à demander au Roi la permiſſion de ſe retirer. Comme ſi ce n'étoit pas déja un aſſez grand mal pour l'Etat, que le tems que ce Miniſtre a perdu à répondre aux écrits de ſes adverſaires: voyez Lettre VIII. le *Teſt* & le *Con Teſt*.

tes. Vous voulez que je les ſépare en pluſieurs claſſes, afin que vous puiſſiez mieux en appercevoir l'enchaînement & les rapports : je crois avoir conçu votre idée ; je vais m'occuper à la remplir. Avec le Journal que vous me demandez de ce qui ſe paſſe dans les Ports de mer, vous ſuivrez de fort près les opérations navales des Anglois : vous ſaurez avec aſſez de préciſion ce que deviennent leurs vaiſſeaux : vous ſerez inſtruit de leur rentrée, & de leur ſortie : vous pourrez compter au bout de quelque tems combien il y en a de déſarmés, & combien dont on ne peut plus ſe ſervir. Je ne vous garantirai point cependant la vérité de tous ces différens détails ; tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que les Anglois les liſent avec beaucoup d'avidité ; quelquefois auſſi avec des yeux critiques ; & que principalement le parti oppoſé au Miniſtére y a ſouvent remarqué des contradictions & des ſupercheries d'où il a tiré des conſéquences aſſez juſtes ſur

le mauvais état de la marine Britannique.

ANGLETERRE.

Suite des Nouvelles de la Cour.

Depuis le 25 Novembre 1756.

On assure que nonobstant tous les bruits contraires, le sieur *Cleveland* gardera sa place de Sécretaire de l'Amirauté.

Le Roi a nommé M. Guillaume *Pitt* un de ses principaux Sécretaires d'Etat à la place de M. Henry *Fox*.

M. Jean *Forbes* Vice-Amiral de l'Escadre bleue, vient d'être fait un des Lords Commissaires de l'Amirauté.

Le Lord Vicomte *Falmouth* a prêté serment au Conseil privé.

Suite des nouvelles de la Chambre des Pairs & de celle des Communes.

Londres 4 Décembre.

Hier la Chambre des *Pairs* présenta au Roi à l'occasion de la Harangue de Sa Majesté du 2, une *Adresse* conçue dans les termes suivans.

Nous les très ſoumis & très-fidéles Sujets de Votre Majeſté les Lords ſpirituels & temporels aſſemblés en Parlement, ſupplions Votre Majeſté de nous permettre de lui faire nos très-humbles remercimens de ſa très-gracieuſe Harangue émanée du Trône.

L'importance de la criſe dans laquelle ſe trouvent actuellement les affaires de l'Etat, & les ſuites fatales qui peuvent réſulter de cet accord peu naturel qui s'eſt formé entre certaines Cours de l'Europe, font une telle impreſſion ſur tous les Membres qui compoſent cette Chambre, que nous croirions manquer eſſentiellement à Votre Majeſté & à la Patrie, ſi nous ne lui demandions pas la permiſſion d'apporter aux pieds de ſon Trône les plus fortes aſſurances que nous contribuerons de tout notre pouvoir à ce qu'il ſoit pris des meſures aſſez efficaces pour qu'on puiſſe venger l'honneur de la Couronne, & maintenir les juſtes droits de Votre Majeſté & de ſes Peuples.

Qu'il nous ſoit permis de remercier humblement Votre Majeſté de la bonté avec laquelle elle a bien voulu, ſur la priére de ſon Parlement, faire venir un corps de ſes Troupes Electorales pour garantir ce Royaume des dangers dont il eſt menacé dans une conjoncture ſi critique.

Proſternés aux pieds du Trône, nous venons renouveller à Votre Majeſté nos ſincéres remercimens du grand intérêt qu'elle veut bien prendre à la conſervation des Colonies de l'Amérique, & de l'empreſſement avec lequel elle a paru deſirer qu'elles fuſſent ſecourues & garanties des efforts de l'Ennemi.

On ne ſauroit être plus ſenſibles que nous le ſommes à l'attention toute particuliére que Votre Majeſté veut bien apporter à la ſureté & à l'honneur de l'Etat, en nous recommandant de former pour l'intérieur du Royaume, un plan de défenſe qui mette Votre Majeſté en état d'exercer au dehors avec autant de ſuccès que de vigueur, le pouvoir

& les forces de la Grande-Bretagne.

Toutes les faveurs dont le Ciel nous comble ſous un gouvernement auſſi ſage & auſſi doux que l'eſt celui de Votre Majeſté, ſont autant de garants de la vive reconnoiſſance dont nous ſommes pénétrés juſqu'au fond du cœur, & nous pouvons donner à Votre Majeſté les aſſurances les plus poſitives que les événemens de cette guerre, quelque funeſtes qu'ils puiſſent être, ne ſeront jamais capables de nous décourager, & que ce ſera toujours avec la même ardeur & le même empreſſement que nous ferons les derniers efforts pour faire triompher Votre Majeſté de toutes les circonſtances difficiles & embarraſſantes qui pourroient ſe préſenter, & que nous ne perdrons jamais de vûe l'honneur & la dignité de Votre Majeſté ainſi que la proſpérité de ſes Peuples.

La compaſſion que Votre Majeſté veut bien avoir pour le ſort des Pauvres, & ſon attendriſſement ſur la miſére où le haut prix des grains

les a réduits, ſont de nouveaux motifs pour exciter notre reconnoiſſance : & Votre Majeſté peut être aſſurée que nous prendrons inceſſamment les meſures les plus convenables pour y apporter le reméde qu'exige la nature & l'importance de ce mal.

Le Roi fit à cette *Adreſſe* la réponſe ſuivante.

Je vous fais mes ſincéres remercimens de votre très-ſoumiſe & très-affectionnée *Adreſſe*. Les vives expreſſions avec leſquelles vous me réitérez les aſſurances de votre détermination à vous animer à la défenſe des droits & des poſſeſſions de ma Couronne, me donnent la plus grande ſatisfaction ; & vous pouvez être aſſurés que le ſeul uſage que je ferai de la confiance que vous mettez en moi, ſera de prendre toutes les meſures que la conjoncture critique des affaires rend indiſpenſables pour la conſervation & la proſpérité de mes Royaumes.

Voici *l'Adreſſe* de la Chambre des Communes ſur le même ſujet.

TRÈS-GRACIEUX SOUVERAIN,

Nous les très-ſoumis & très-fidéles ſujets de Votre Majeſté, les *Communes* de la Grande-Bretagne aſſemblées en Parlement, ſupplions Votre Majeſté de nous permettre de lui faire nos très-humbles remercimens de ſa très-gracieuſe Harangue émanée du Trône.

Comment le zéle le plus ardent pour Votre Majeſté n'embraſeroit-il pas des cœurs déja remplis de reconnoiſſance de la bonté infinie avec laquelle Votre Majeſté a bien voulu nous donner du haut de ſon Trône l'avis ſalutaire de chercher pour notre défenſe le plan le plus capable de ſatisfaire ſes Peuples, & nous conſeiller une milice nationale bien conſtituée, comme le moyen le plus propre à aſſurer les droits de Votre Majeſté & ceux de ſes Royaumes ?

Dans la conjoncture embarraſſante où nous nous trouvons, vos fidéles Communes après avoir mis leur confiance dans la Providence, n'ont plus d'autre eſpoir que celui

que leur donnent la ſageſſe & la grandeur d'ame de Votre Majeſté : Elles n'ont pas oublié de quels efforts la Grande-Bretagne eſt capable ſous des Princes qui, comme Votre Majeſté, font conſiſter leur principale glóire à fonder la force de leur gouvernement ſur le contentement général & ſur l'union parfaite de leurs Sujets.

Soutenus & animés par une ſi heureuſe harmonie, nous ſaiſirons avec joie toutes les occaſions de faire triompher Votre Majeſté de tous les obſtacles qui pourroient traverſer ſes vûes, & de venger juſqu'à la fin l'honneur de ſa Couronne & ſes droits inconteſtables, de l'ancien Ennemi de ces Royaumes.

Nous ſommes perſuadés que Votre Majeſté munie dans l'intérieur de forces convenables, ſe fera reſpecter au dehors, & que malgré cette union fatale & peu naturelle de certaines Cours de l'Europe qui a occaſionné ſur le Continent une criſe ſi étrange & ſi dangereuſe, Votre Majeſté trouvera auprès des

autres Puiſſances, ce crédit & cette conſidération qui ſont dûs à un Roi de la Grande-Bretagne. Ce n'eſt pas ſans une extrême douleur que nous tournons les yeux ſur les malheureux événemens de la Méditerranée & de l'Amérique. Nous prendrons ces malheureuſes affaires en conſidération, avec la précaution de n'en imputer le blâme à qui que ce ſoit avant qu'il ait été entendu ; & nous ſeconderons avec toute la confiance & le plaiſir poſſible & ſans aucun délai, le deſſein que témoigne Votre Majeſté qu'il ſoit pourvu par de prompts ſecours à la conſervation de nos ineſtimables poſſeſſions de l'Amérique qui ſont toujours de plus en plus en danger.

Que Votre Majeſté nous permette encore de l'aſſurer que ſes fidéles Communes prendront les meſures néceſſaires pour ſoulager les pauvres que le haut prix du grain a réduits à une ſi affreuſe miſére, & pour empêcher de pareils malheurs à l'avenir, ainſi que Votre Majeſté touchée de la plus louable compaſ-

sion, a bien voulu nous le recommander.

Le Roi a répondu ainsi à cette Chambre.

MESSIEURS,

Je vous remercie de cette *Adresse* où se manifestent votre zéle & votre affection pour moi.

Rien ne peut m'être plus agréable ni contribuer davantage à la sûreté publique, que l'entretien d'une parfaite harmonie entre mes Sujets.

Vous pouvez compter sur ma constante application à travailler au bien de mes Peuples.

Du 5 Décemb. Le vice-Amiral *Boscawen* (de la part du Conseil de l'Amirauté) a informé la Chambre des Communes, que Sa Majesté & ledit Conseil ayant été mécontens de la conduite de l'Amiral *Byng* dans l'action contre les François dans la Méditerranée, & qu'y ayant toute apparence que cet Amiral n'avoit pas jugé à propos de se conformer à ses instructions sur le secours qu'il devoit jetter dans Minorque, il a été ar-

rêté, & on a nommé un Conſeil de guerre pour le juger.

Hier il a été donné de nouveaux ordres (ou de nouvelles Lettres circulaires) pour l'élection des Membres du préſent Parlement, à la place de ceux qui ſont morts ou qui ont été compris dans la nouvelle promotion.

Le Lord *Sandis* a pris poſſeſſion de la place *d'Orateur* (ou Préſident) de la Chambre des Pairs.

On a fait au Parlement la lecture d'un *Bill* pour défendre pour un certain tems toute exportation de bled, dréche, farine, fleur de farine, pain, biſcuit & amidon. On y a auſſi permis de dreſſer un *Bill* pour établir un meilleur ordre dans la Milice. La Chambre s'eſt ajournée pour le 13.

Jeudi le Lord *Mansfield*, le Lord *Harwich*, & le Lord *Littleton*, ainſi que les Evêques de *Briſtol* & de *Bangor*, ont prêté ſerment, & ont pareillement pris ſéance dans la Chambre des Pairs.

Du 7. En exécution d'un ordre

de la Chambre des Pairs qui s'eſt aſſemblée ſamedi à cette occaſion, on brulera par la main du Bourreau dans la Cour neuve du Palais de *Weſtminſter*, & le vendredi à la *Bourſe* en préſence des *Sheriffs* *, un *Imprimé* qui a été crié dans les rues vendredi au ſoir ſous le titre de *très-gracieuſe harangue de Sa Majeſté;* ledit imprimé étant une invention audacieuſe, un libelle faux & ſcandaleux, une injure atroce faite à Sa Majeſté, & à ſa Dignité Royale, une violation publique du privilége du Parlement, & tendant à empoiſonner les eſprits des bons Sujets de Sa Majeſté, & à faire naître & fomenter des jalouſies & des animoſités parmi le Peuple dans ce tems de perplexité.

Un nommé *James Howe* a été mis en priſon ſur le ſoupçon qu'il avoit imprimé & publié cette infâme piece: & deux femmes ont été envoyées à *Newgate* pour l'avoir criée dans les rues.

* Magiſtrats annuels en Angleterre dont les fonctions ſont à peu près les mêmes que celles de Prévôt en France.

La Chambre des *Pairs* s'eſt ajournée à mardi prochain, & celle des *Communes* au Lundi de la même ſemaine.

Du 13. Il a été arrêté qu'on préſenteroit une *Adreſſe* à Sa Majeſté pour la ſupplier de vouloir bien ordonner qu'il ſeroit mis devant la Chambre, un compte de l'emploi qui a été fait des ſommes données pour le ſervice de l'année 1756.

Du 14. La Chambre des *Pairs* a aujourd'hui repris ſes délibérations.

La Chambre des *Communes* reprit hier les ſiennes, & réſolut unanimement d'accorder un ſubſide au Roi.

Elle ordonna de dreſſer un *Bill* à l'effet de pourvoir au ſoulagement des troupes *Heſſoiſes*, & pour leur aſſigner des logemens pendant cet hyver.

On fit la lecture du *Bill* qui interdit pour un tems l'importation des grains.

Les Membres nouvellement élus prêtérent le ſerment ordinaire.

Du 18. Aujourd'hui les Lords

s'étant assemblés, on a envoyé un *Message* à la Chambre des *Communes* par Sir Henry *Bellenden* Huissier de la *Verge noire* (ou de la Chambre des Pairs) par lequel ils déclarent que » les Lords autorisés » en vertu de la Commission de Sa » Majesté, à faire connoître son ap- » probation royale des deux actes » ci-après mentionnés & agréés par » les deux Chambres, requiérent » que ladite Chambre se rende immé- » diatement à la Chambre des *Pairs* » pour entendre la lecture de ladite » Commission :« sur quoi la Chambre des *Communes* s'y étant rendue, on a fait la lecture de ladite Commission qui donne pouvoir à Son Altesse Royale le Duc de *Cumberland*, au Lord Archevêque de *Cantorbery* & à quelques autres Lords y dénommés, de déclarer & notifier l'approbation que Sa Majesté a donnée,

1°. A un *Acte* pour assigner des *

* *Du London Evening-Post.*

Tous les bons Patriotes sont véritablement allarmés de cet Acte ; c'est au grand étonnement du Public qu'on prend de paquartiers

quartiers aux troupes étrangéres qui ſont actuellement dans ce Royaume.

2°. A un autre *Acte* pour prohiber, pour un tems qui ſera limité, toute exportation de bled, dreche, farine, fleur de farine, pain, biſcuit & amidon.

réilles meſures dans un tems où l'on doit établir inceſſamment une milice nationale, & faire à cet égard des Réglemens convenables. Si l'introduction de ces Etrangers mercenaires dans le Royaume a déja paru dangereuſe à la Nation, & porter atteinte à la ſûreté de la conſtitution de l'Etat, que peut-on penſer d'un Acte du Parlement qui l'oblige à donner des quartiers à ces troupes venales ? Cet Acte n'eſt-il pas capable d'ébranler les fondemens du Gouvernement Britannique ? Si la ſituation malheureuſe où ſe trouvent réduites les troupes Heſſoiſes eſt le motif d'un pareil Acte ; n'y auroit-on pas efficacement remédié en donnant aux Aubergiſtes une gratification qui les mît en état de loger ces troupes juſqu'à ce qu'on pût les renvoyer ? Les Aubergiſtes ne ſont nullement blâmables d'avoir refuſé de leur donner des quartiers, puiſqu'il eſt avéré que quantité d'entre eux ſont déja ruinés par le grand nombre de ſoldats nationaux qu'ils ont été obligés de recevoir.

La Chambre des *Communes* a accordé cinquante-cinq mille matelots pour le ſervice de la *flotte* Royale, en y comprenant onze mille quatre cens dix-neuf ſoldats de marine.

Elle a réſolu en même tems qu'il ſeroit alloué quatre livres ſterling par mois pour chaque homme, la dépenſe pour l'artillerie étant compriſe dans cet article.

La même Chambre a auſſi décidé qu'une taxe de quatre ſols par livre ſterling, ſeroit levée ſur les terres.

On dit que le *Bill* pour les grains, & celui pour donner des quartiers aux Heſſois, ont paſſé à cette Chambre.

Le nommé *King*, complice de l'impreſſion de la fauſſe harangue qui a été publiée, eſt condamné à ſix mois de priſon à *Newgate*, & à cinquante livres ſterling d'amende.

Du 20. On a demandé un compte du produit général du droit additionel, ſur les *licences* accordées pour l'aile, ſur les cartes, ſur les dés, & ſur les ouvrages d'orfévre-

rie, à commencer du tems que chacun des droits a eu lieu, jusqu'au deux du courant, comme aussi des frais pour la levée desdits droits, pour lesdits comptes être mis pardevant la Chambre.

Du 23. Le nombre des troupes de terre pour le service de l'année prochaine monte à quarante-neuf mille sept cent quante-neuf hommes effectifs, y compris les Officiers qui ne sont pas en pied ; & on a déja accordé pour l'entretien de ces troupes, une somme de 1213746 livres sterling, outre 423963 livres sterling pour le payement des frais des gardes & garnisons des Colonies, de *Gibraltar* &c. Plus, 47000 livres sterling pour la paye des Officiers Généraux & de l'Etat Major, & 23333 livres sterling pour le payement de six mille cinq cens quarante-quatre hommes d'infanterie Hessoise, y compris les Officiers Généraux & de l'Etat Major, depuis le 25 Décembre jusqu'au 24 Février.

Suite des nouvelles concernant les différentes mesures prises par le Gouvernement.

Depuis le 4 Décembre.

ON dit qu'on donnera 6 pour cent d'intérêt pour toutes les sommes que l'on sera obligé d'emprunter pendant cette guerre pour le service public : intérêt qui doit durer quarante ans, lequel tems passé, il cessera d'avoir lieu, sans remboursement des capitaux.

Sa Majesté a accordé une amnistie à tous les déserteurs de ses troupes de terre qui reviendront, avant le dernier Janvier prochain, aux Corps respectifs dans lesquels ils sont engagés, ou qui, dans le même tems, se rendront volontairement dans quelqu'autre Corps des troupes de Sa Majesté. Cette amnistie ne s'étend pas sur les déserteurs qui sont actuellement dans les prisons, ni sur ceux qui pourront avant le dernier Janvier prochain, être arrêtés ou dénoncés comme déserteurs ; à moins

qu'étant arrêtés ou dénoncés, ils ne déclarent immédiatement le Corps duquel ils sont déserteurs: & d'autant que plusieurs déserteurs se sont engagés dans d'autres Corps, & y servent actuellement, Sa Majesté veut bien pareillement leur accorder le pardon de ce crime, pourvu qu'ils ne soient pas actuellement dans les prisons pour désertion: permet en outre Sa Majesté qu'ils continuent de servir dans lesdits Corps, sans qu'ils puissent être molestés ni réclamés par les Officiers des différens Corps auxquels ils ont ci-devant appartenu.

On vient de publier une *Proclamation* par laquelle Sa Majesté ordonne un * jeûne général le vendredi 11 Février prochain. Voici le préambule de cette Proclamation.

* Il y eut l'année derniére un jeûne pareil à l'occasion du tremblement de terre de Lisbonne, & en même tems pour demander la bénédiction du Ciel sur les armées de la Grande Bretagne. C'est en conséquence de la représentation de M. l'Archevêque de *Cantorbery*, que les Anglois s'adressent de nouveau à la Providence, dans la situation déplorable où sont actuellement leurs affaires. Ce

GEORGE ROI.

Nous, prenant autant que nous le devons, en considération la justice & la nécessité de la guerre dans laquelle nous sommes engagés avec le Roi de France : & dans la ferme confiance que le Tout-Puissant accordera une bénédiction toute particuliére à nos armes sur terre & sur mer, & de l'avis de notre Conseil privé, commandons par les présentes, qu'un jour de jeûne & d'humiliation publique soit observé, &c.

Il y a eu une pareille *Proclamation* pour le Royaume d'Ecosse : le jeûne & l'humiliation publique y sont indiqués pour le 10 Février prochain.

On a fait passer dans la Province de *Kent* cinq cens Prisonniers François qui étoient dans le Château de *Porchester* ; parce qu'il n'y auroit pas eu de place pour recevoir les nouveaux qui pourront venir.

Prélat attribue aux péchés du peuple, à son irréligion, à son endurcissement dans le crime, les malheurs par lesquels il est accablé. *London Evening-Post du 9. Oct. dernier.*

Meſures priſes relativement à la cherté des vivres.

Depuis le 4 Décembre.

PAR Arrêt du Conſeil de Sa Majeſté, il a été mis un *Embargo* ſur tous les vaiſſeaux dans les ports de la Grande Bretagne & de l'Irlande, qui ſont ou qui ſeront chargés de bled, dreche, farine, fleur de farine, pain, biſcuit & amidon, pour être exportés dans le pays étranger. Le nouvel *Acte* du Parlement ne s'étend ſeulement qu'à la prohibition d'exporter du bled & de la farine pour toute choſe juſqu'au 25 Décembre 1757. Cependant l'exportation, durant ce terme, peut être permiſe par une *Proclamation* Royale de Sa Majeſté, ou par un Arrêt de ſon Conſeil. Dans cette prohibition générale, l'exportation du bled pour nos *établiſſemens* eſt exceptée.

En conſéquence d'une *réſolution* priſe dans une grande Aſſemblée tenue à S. *James*, il a été publié une *Proclamation* pour faire exécuter promptement & efficacement les

Loix contre l'*interception* du bled, le *regrat* & le *monopole* : particuliérement l'*Acte* des cinq & ſixiéme années du Régne d'*Edward VI.* par lequel tout achat ou concluſion de marché pour acheter le bled avant qu'il ſoit arrivé ſur la Place, ſont prohibés & déclarés *interception*. L'achat de tout le bled dans les foires ou marchés, pour l'aller revendre dans quelqu'autre ville ou marché à quatre *milles* à la ronde, eſt déclaré *regrat* : & l'achat du bled, pour le vendre enſuite autrement qu'il n'eſt expreſſément permis de le faire, eſt déclaré un illicite *monopole*. Par cet *Acte*, les contrevenans ſont condamnés, ſavoir, les *intercepteurs*, à deux mois de priſon, outre la confiſcation de leur bled : les *regratiers* à ſix mois de priſon & à des dommages-intérêts du double de la valeur de leur bled : les *monopoleurs*, au pillory, à la confiſcation de tous leurs biens, meubles & immeubles, & à autant de tems de priſon qu'il plaira à Sa Majeſté de fixer. Par cet *Acte* il eſt en outre ordonné que

toute

toute perſonne ayant une ſuffiſante proviſion de bled pour la conſommation de ſa maiſon & pour enſemencer ſes terres, & qui achetera du bled dans quelque marché pour le renouvellement de ſes ſemailles, apportera le même jour au marché autant de bled qu'elle aura acheté de ſemailles, & le vendra au prix courant du marché, à peine de la confiſcation du double de la valeur du bled qu'elle aura acheté.

Cette déclaration enjoint de plus très-expreſſément de mettre en exécution un *Acte* de la cinquiéme année du Régne d'Eliſabeth, par lequel il eſt ordonné que les *licences* accordées pour l'achat du bled conformément à *l'Acte* des cinq & ſixiéme années du Régne d'Edward VI. ne ſeront accordées que dans le tems des *aſſiſes*, & ſeulement pour un an & à des chefs de Famille, ou à des hommes mariés au-deſſus de trente ans, & réſidens depuis trois ans au moins dans le Pays, en donnant par eux une promeſſe de ne point *intercepter* ni faire le *monopole* ou autre choſe

quelconque contraire au susdit statut d'Edward VI.

Il y a des ordres pour lever *l'Embargo* qui avoit été mis sur la *Charlotte*, Capitaine *Hill*, & sur le *Susannah*, Capitaine *Hays*, destinés pour le Portugal, & chargés de biscuits & de poix; ainsi que sur le *Falmuth*, Capitaine *Deal*, destiné pour * *Sainte Hélene*, & chargé de fleur de farine & d'amidon; toutes fois sur l'affirmation des Capitaines que ces marchandises ne sont point pour la France.

Suite des Nouvelles sur les troupes qui étoient dans Minorque.

Depuis le 25 Novembre.

On assure que les Officiers qui ont eu du commandement à la défense de *Port-Mahon* sous le Gouverneur *Blakeney*, seront récompensés par ordre de Sa Majesté, suivant le dégré de valeur & de bonne conduite dont il leur sera rendu témoignage.

On dit aussi que quelques Officiers des troupes de terre, qui sont de re-

* Isle d'Afrique aux Anglois.

tour ici depuis peu de la Méditerranée, & un en particulier qui * arrive de l'Amérique Septentrionale, ſe préparent à juſtifier leur conduite, de laquelle on doit bientôt faire l'examen.

Le Colonel *Cornwallis* & le Lord *Effingham* venant de Minorque, ſont enfin arrivés avec leurs Régimens ; les Soldats paroiſſent en très-bon état & ſe bien porter malgré les fatigues exceſſives qu'ils ont ſoutenues, & quoique depuis le mois d'Avril il n'y ait pas eu une ſeule nuit dans laquelle ils aient pu prendre quelque repos : leur traverſée pour venir de *Gibraltar*, a été de ſix ſemaines : ils vont à *Norwich*, à *Nottingham*, à *Derby*, & à *Leiceſter*.

On eſt inquiet du tranſport ſur lequel il y a une Compagnie du Régiment de *Cornwallis*, & on craint qu'il ne ſoit perdu, ou qu'il n'ait été pris.

Le Roi a fait le Général *Blakeney* Chevalier du *Bain*, & lui a accor-

* M. Shirley.

dé depuis, & à ſes hoirs, la dignité de Baron du Royaume d'Irlande, ſous le titre * de Baron *Blakeney* du *Château Blakeney*.

Décembre.

On aſſure que le Capitaine *Cuningham* Ingénieur, qui ſervoit comme volontaire au Fort *Saint Philippe* quand il a été pris, ſera fait, en conſidération de ſes grands ſervices, Lieutenant de Roi à *Gibraltar*.

Il y a eu une aſſemblée de trois Officiers Généraux pour faire l'examen de la conduite des Officiers de terre dans la derniére expédition de la Méditerranée; & comme il a paru qu'ils n'avoient point de part à la mauvaiſe conduite qui a été tenue

* Voici à ce ſujet un article aſſez remarquable du *Saint James's Evening-Poſt*, du 3 Juillet.

On dit que ſi le Général *Blakeney* a le bonheur de ſauver le Fort *Saint-Philippe*, il ſera créé Baron du Royaume d'Irlande, ſous le titre de Baron de *Blakeney*.

Il n'a point ſauvé *Saint Philippe*, & il n'en eſt pas moins Baron. Voilà un fort argument pour les deſtinées.

dans cette occaſion, on en a inſtruit Sa Majeſté, qui a bien voulu leur donner la permiſſion de paroître à la Cour.

Le brave Général *Blakeney* parut le Jeudi 9 du courant à la Comédie à la Salle de *Drury-Lane* : les Spectateurs, dont le nombre étoit conſidérable & tous gens diſtingués, ont témoigné par les plus grandes acclamations de joie, combien ſa préſence leur étoit agréable.

On dit qu'on a envoyé des ordres à *Gibraltar* pour rappeller un nouveau Colonel * d'un des Régimens qui y ſont en garniſon.

Suite des Nouvelles ſur les troupes étrangéres.

Depuis le 25 Novembre.

Quatre bataillons des troupes Hanovriennes vont bientôt s'embarquer

* C'eſt M. *Jeffries*, Lieutenant de Roi du Fort *Saint Philippe*, & le même qui fut pris dans la derniére ſortie des aſſiégés. Le Roi lui avoit donné pour récompenſe, le Régiment du Général *Fowke*, Gouverneur de *Gibraltar*, caſſé par un Conſeil de Guerre.

à *Chatham* ſur vingt-huit vaiſſeaux de tranſport qui les repaſſeront en Allemagne. On compte que tout ce qu'il y a ici de ces troupes, pourra s'en retourner en trois voyages ſur les mêmes tranſports. Il y en a encore quatre bataillons de campés à *Cox's Heath*, malgré la rigueur de la ſaiſon.

D'une Lettre de Wincheſter.

Le 23 arrivérent ici le Lord *Howe* & le Colonel *Buck*, avec une partie du Régiment de *Napier* pour garder les Magazins des Heſſois.

D'une Lettre de Wincheſter.

On eſt fort touché ici de ce que les Heſſois ont été obligés de coucher ſur la terre dans leurs tentes pendant cette rigoureuſe ſaiſon : les pauvres gens ont ſouffert cette ſituation juſqu'à préſent avec plus de patience, que ceux qui n'ont fait que les voir n'en ont eu ſeulement à en ſupporter la vûe; mais on s'apperçoit que cela ne laiſſe pas de leur cauſer un peu de chagrin, & je l'ai auſſi remarqué dans

quelques-uns de leurs Officiers principaux avec qui j'ai dîné cette ſemaine. Ils diſent que leurs gens n'y peuvent plus tenir ; que leur ſanté commence à ſe ſentir de l'humidité & du froid ; que dans le nombre des maladies qui les affligent, il en eſt une particuliérement qui les déſole & qu'ils ne connoiſſoient pas auparavant : ils l'appellent le *ſcorbut*. Ils ont des enflures conſidérables à toutes les jointures, & particuliérement aux bras & aux poignets ; de maniére qu'ils ne peuvent pas faire entrer leurs bras dans les manches de leurs habits : encore pour comble de calamité, ils n'ont rien pour ſe couvrir, & ils n'ont point de lits pour ſe repoſer. Il y en a quelques-uns de qui les enflures crévent & donnent une abondante ſuppuration ; de ſorte que ſi cela dure encore longtems, tout ce Corps périra ou ne pourra faire aucun ſervice.

De Portſmouth.

Il eſt arrivé ici quelques vaiſſeaux de tranſport qu'on dit être deſtinés

à repaſſer les Heſſois en Allemagne.

Décembre.

Trois Régimens des troupes Hanovriennes s'embarquérent le 5 ſur des tranſports ; & le 6 au matin ils ont deſcendu la riviére. Quand cette partie ſera débarquée, les tranſports reviendront pour en prendre davantage.

Les Hanovriens qui ſont encore ici, attendent leur embarquement dans les villes de *Rocheſter*, de *Chatham* & de *Maidſtone*, & ils ſont logés dans des maiſons abandonnées, dans des granges, & ſous les portes des Egliſes.

Par une Nouvelle que nous recevons aujourd'hui 16, & que nous croyons très-véritable, nous apprenons que les Heſſois s'embarqueront bientôt pour repaſſer en Allemagne.

Nous apprenons de *Wincheſter* que quoique les Heſſois qui ſont dans les environs de cette ville, n'y ſoient point logés dans les maiſons des particuliers, cependant les gens de cette

Province ſont ſi charitables, que ces troupes reçoivent de la généroſité des habitans une infinité de douceurs qui leur rendent la vie un peu plus aiſée, & qui leur fait ſupporter avec moins de peine la dureté de leur ſort & la rigueur de la ſaiſon.

Du 23. On a déja commencé à rompre le camp des Heſſois. Le Colonel *Watſon*, avec quelques Officiers Anglois, ont été nommés pour conduire les différens Régimens Heſſois dans leurs quartiers reſpectifs ; ſçavoir, le Régiment du Prince *Iſemberg* & l'artillerie à *Wincheſter ;* celui du Prince *Héréditaire* à *Chicheſter ;* celui de *Lief* à *Andover ;* celui du Prince *Charles* à *Farnham ;* celui de *Lavitz* à *Croyden* & à *Bromley ;* celui du Général *Furſtemberg* à *Baſingſtock ;* celui du Général *Wolfe* à *Saliſbury ;* & le Régiment de Grenadiers à *Southampton.* Le magaſin ſera au Château de *Wincheſter*, & il y aura toujours une Garde avec deux Officiers.

Morts remarquables.

Depuis le premier Décembre.

M. Robert Lord, Vicomte *Joce-*

lyn, Baron *Newport*, & Lord *Grand Chancelier* du Royaume d'Irlande, eſt mort Vendredi 3 Décembre.*

Le 10 au matin mourut en ſa Maiſon de la Cour des Ecuries de Saint *James's* ** M. Guillaume *Stanhope*

*Il a été nommé, le 28 Mars 1726, troiſiéme *Avocat* de George I. Le 4 May 1727 il a été fait ſon *Solliciteur* Général, & a été confirmé dans la poſſeſſion de cette Charge par Sa Majeſté actuellement régnante, qui, le 22 Octobre 1730, l'a fait ſon *Procureur* Général, & le 7 Seprembre l'a élevé à la Charge de *Grand Chancelier* d'Irlande. Il a été décoré de la dignité de Baron d'Irlande, par Lettres du petit Sceau données à Hanovre en Octobre 1743 : il a reçu le titre de Lord *Newport* par des Patentes données à Dublin en Novembre 1743, & a reçu en Novembre 1755 la dignité de Vicomte. Il avoit épouſé Charlotte, fille & cohéritiére de N.... *Anderſon*, laquelle mourut en Février 1747. Il a eu de ce mariage un fils unique nommé *Robert*, Membre de la Chambre des Communes d'Irlande pour la Ville d'*Old-Leighlin*, & qui eſt depuis peu Lord-Vicomte *Jocelyn*.

** Il a ſervi en Eſpagne ſous le régne de la Reine *Anne* en qualité de Capitaine avec rang de Lieutenant-Colonel dans le troiſiéme Régiment des Gardes, & ſur la fin de

Comte de *Harrington*, l'un des Généraux destroupes de Sa Majeſté, Gouverneur de l'Hôpital appellé *Charter-Houſe*, Membre de la Société Royale,

l'année 1710 il a été fait Colonel d'un Régiment d'Infanterie. .. Lorſque *George* I. monta ſur le Trône, il fut fait Colonel d'un Régiment de Dragons & choiſi par la Ville de *Derby* pour ſon Repréſentant en Parlement; en 1715 il fut fait Colonel d'un Régiment de Cavalerie: le 19 Août 1717 il fut nommé Envoyé extraordinaire & Plénipotentiaire à la Cour d'Eſpagne; mais les Eſpagnols ayant mis le ſiége devant *Gibraltar*, il ſe retira de Madrid le 11 Mars 1726. & fut fait en May 1727 Vice-Chambellan du même Roi qui l'admit à ſon Conſeil privé... Depuis que Sa Majeſté eſt ſur le Trône, il a été nommé premier Ambaſſadeur & Plénipotentiaire au Congrès de *Soiſſons*, & le 9 Septembre 1729, Ambaſſadeur de Sa Majeſté à la Cour d'Eſpagne: le 20 Novembre, il fut élevé à la dignité de Pair de la Grande-Bretagne ſous le titre de Lord *Harrington*: le 13 Juin 1730, il fut fait principal Sécretaire d'Etat: le 18 Décembre 1735, Sa Majeſté le fit Major-Général de la Cavalerie; & Lieutenant Général le 17 Juillet 1739: il ſe démit des Sceaux le 12 Février 1741, & le lendemain il fut déclaré Lord Préſident du Conſeil: le 9 Février 1741, il fut décoré de la dignité de Vicomte & Comte de la Grande-Bretagne ſous

& l'un des principaux Lords du Conſeil privé de Sa Majeſté.

le titre de Vicomte *Peterſham* Comte de *Harrington*... Au moyen de la démiſſion du Comte *Granville* il fut fait principal Sécretaire d'Etat le 18 Octobre 1744; & en 1745 il accompagna Sa Majeſté à Hanovre: le 10 Février 1745, il rendit les Sceaux: mais Sa Majeſté les lui fit reprendre quatre jours après.. Le 22 Novembre 1746 il fut créé *Viceroi* d'Irlande à la place du Comte de *Cheſterfield*, & il a conſervé cette dignité juſqu'en 1751... Le 22 Mars 1746 il fut fait Général de l'Infanterie de Sa Majeſté.... Il avoit épouſé *Anne*, fille & héritiére du Colonel Edward *Griffith*, l'un des Clercs-Contrôleurs du † *Tapis-Verd*, & d'*Elizabeth* ſa Femme laquelle étoit fille du Docteur Thomas *Laurence* premier Médecin de la Reine *Anne*.... De ce mariage il a eu deux fils jumeaux le 18 Décembre 1749, en couche deſquels leur mere étoit morte.... Thomas le plus jeune de ſes fils a été Capitaine dans le Régiment de Dragons de *Honeywood*, & eſt mort ſur mer le 3 Février 1742..... Guillaume Vicomte *Peterſham* ſon fils aîné, lui ſuccéde en tous ſes honneurs & biens: ce qui rend une place vacante dans la Chambre des Communes pour la Ville de *Burry St. Edmonds*.

† La plus ancienne & la premiére Juriſdiction de l'Angleterre; elle eſt chargée du maintien de la Police, quelque part que la Cour ſe trouve à 12 *milles* à la ronde.

Théodore * Baron *Newhoff*, autrement Théodore I Roi de *Corſe*, célébre par une élévation & par des avantures dont on n'a jamais bien pénétré la cauſe, eſt mort Dimanche

* Il logeoit dans la rue *Chapel* Place *Groſvenor* (& non dans la Priſon *Fleet* † comme l'ont dit les Gazettes.) Il étoit originaire de *Weſtphalie* ; il y avoit même quelque patrimoine qu'il a entiérement diſſipé pour ſa folle & chimérique expédition de *Corſe*, où il y a toute apparence qu'il a été la dupe d'un projet caché de quelque Miniſtére, & vraiſemblablement de celui d'Angleterre, puiſqu'il a choiſi ce Royaume pour le lieu de ſa retraite... Il avoit épouſé la petite fille du fameux Patrice *Sarsfield* Lord Vicomte de *Killmallock* Comte de *Lucan*, titre d'Irlande qui lui avoit été conféré par le Roi Jacques à qui il avoit rendu de grands ſervices à la tête des troupes... Le Baron de *Newoff* en eut pour toute dot environ 3000 livres ſterling : il eut bientôt diſſipé cette ſomme, après quoi il en uſa ſi indignement avec ſa femme, qu'il avança de beaucoup ſes jours. Le Lord *Killmallock* juſtement irrité d'un ſi infâme procédé, l'appella en Juſtice, & obtint de le faire enfer-

† C'eſt une Priſon de Londres ſituée près d'un Pont auquel elle donne ſon nom.

11 Décembre, âgé de soixante sept ans.

MARINE.

Officiers Généraux nommés : Commandemens donnés & Vaisseaux mis en Commission.

Depuis le 25 Novembre.

Les Lords de l'Amirauté ont mis en *commission* le vaisseau de guerre le *Sunderland* qui est actuellement à *Plymouth* : & ils en ont donné le

mer dans la prison † du *Banc du Roi* : ce ne fut pas sans peine qu'on obtint son élargissement : quand il fut libre il trouva à emprunter des sommes considérables en persuadant à des personnes simples & ignorantes à qui il promettoit des places dans sa maison, que les *Corses* alloient bientôt le rappeller. Enfin il s'est entiérement libéré de toutes ces dettes à la faveur de l'*Acte d'insolvabilité*. Et, si cela peut être appellé vivre, il a toujours vécu depuis des charités du Public.

† C'est une prison de Londres dans le Fauxbourg de *Southwbark* qu'on peut considérer comme la Bastille à Paris.

Ces differentes notes historiques sur le Baron Newport, *sur M.* Stanhope, *& sur* Théodore de Neuoff *sont tirées des gazettes Angloises.*

commandement au Capitaine *James Webb.*

Ils ont pareillement mis en *commiſſion* le vaiſſeau de guerre le *Marlborough* de *Portſmouth*, ſur lequel l'Amiral *Holbourne* arborera ſon pavillon.

Idem ; le vaiſſeau de guerre *l'Invincible* actuellement à *Portſmouth* à bord duquel l'Amiral *Boſcawen* arborera ſon pavillon, & on a nommé pour commander ce vaiſſeau le Capitaine *Buckle.*

Décembre.

Idem : le *Barfleur* auſſi à *Portſmouth :* & on en a donné le commandement à M. *Bently.*

Le Capitaine *Everitt* prend le commandement du *Neptune* vaiſſeau de guerre tout neuf de quatre-vingt-dix canons, qui ſera lancé dans quinzaine.

Le Capitaine *Proby* eſt nommé pour commander le *Medway.*

Le Capitaine *Peter Denis* commandera le *Royal-George* mis en *commiſſion* à *Portſmouth.*

Le Capitaine *Webber* commandera la *Roſe.*

Le Capitaine *Montagu* a quitté l'*Elizabeth*, & eſt nommé au commandement d'un autre vaiſſeau.

On aſſure que M. *Temple-Weſt* contre-Amiral de l'*Eſcadre-Rouge* & l'un des Lords Commiſſaires de l'Amirauté, arborera ſon pavillon ſur le *Neptune* vaiſſeau du ſecond rang, actuellement à *Portſmouth*, ſur lequel commandera le Capitaine *Everitt*.

Le Capitaine *Gordon* vient d'être nommé au commandement du vaiſſeau de guerre le *Cambridge* à la place de *Sir Piercy Brett* nommé au commandement du *Yacht* la *Caroline*.

L'Amiral *Norris* a arboré ſon pavillon à bord du *Somerſet* à *Spithead*.

Le *Souverain-Royal* vaiſſeau du premier rang actuellement à Portſmouth a été mis en *commiſſion*, & le commandement en eſt donné au Capitaine Guillaume *Boyer*.

L'Amiral *Boſcawen* a été élevé au rang de Vice-Amiral de l'*Eſcadre-Blanche*, & l'Amiral *Weſt* à celui de Vice-Amiral de l'*Eſcadre Bleue*.

L'Amiral *Oſborne* a arboré ſon pavillon ſur le *Royal-Anne* vaiſſeau du premier rang.

Le

Le *Namur* vaiſſeau de guerre actuellement à *Spithead*, a été mis en *commiſſion.*

Le Lord *Paulett* Contre-Amiral de l'*Eſcadre-Blanche*, vient d'arborer ſon pavillon ſur le vaiſſeau de Sa Majeſté le *Tilbury.*

Différentes nouvelles de projets ou d'opérations.

Depuis le 25 Novembre.

Quelques vaiſſeaux de guerre ont reçu ordre de ſe préparer à croiſer ſur les côtes de France pour réprimer l'inſolence des Corſaires ennemis dont le nombre eſt conſidérable & cauſe un préjudice infini à notre Commerce.

Il a été réſolu d'avoir pour le printems prochain une Flotte qui ſera au moins de quarante vaiſſeaux de ligne, ſans compter les brulots, les frégates &c. pour être employée à quelque grande expédition.

On dit que ſept Régimens ont reçu ordre de ſe tenir prêts avec armes & bagages pour s'embarquer inceſſamment.

Décembre.

Le 1er. du courant l'*Antelope*, Armateur, arraiſonna l'Amiral *Knowles* dans la Baye, & l'informa que la veille il avoit eu la vûe de deux vaiſſeaux de ſoixante & quatorze canons, & d'une frégate qui ſortoient de *Breſt* : ſur quoi l'Amiral s'eſt mis à l'inſtant à leur pourſuite ; on eſpére qu'il pourra les atteindre.

On aſſure qu'au moins une partie de la Flotte de *Breſt* a fait voile, & que celle de l'Amiral *Knowles* eſt allée à ſa pourſuite.

On dit que dans ſix ſemaines ou deux mois, quarante vaiſſeaux de guerre s'aſſembleront à *Spithead* pour être enſuite diviſés en Eſcadres.

L'Eſcadre de l'Amiral *Knowles* eſt revenue à ſon ancienne ſtation, ſans avoir pu trouver les vaiſſeaux François depuis peu ſortis de *Breſt*.

On dit que le Gouvernement a fait retenir un nombre de vaiſſeaux de tranſport qui monte à ſeize mille tonneaux ; & ſuivant l'évaluation ordinaire de deux tonneaux par hom-

me, ce nombre indique qu'il y a huit mille hommes à embarquer.

Vaisseaux sortis, ou prêts à sortir des Ports.

Depuis le 30 Novembre.

Les vaisseaux le *Medway*, le *Marlboroug*, le *Queenborough*, l'*Yorck* & le *Hind*, sont sortis du Bassin de *Portsmouth*, & on fait toute diligence pour les tenir prêts à mettre en mer: mais on n'y travaille pas encore à double journée comme on l'avoit dit.

Le Navire *l'Union* Capitaine *Galbrieth*, se prépare à mettre en mer: & les équipages de l'*Intrépide* & du *Deptford*, doivent passer sur ce vaisseau.

Décembre.

De *Gosport* ..... l'équipage du vaisseau de Sa Majesté le *Woolwich*, doit être payé jusqu'au dernier Décembre 1755. à bord de ce vaisseau à *Spithead* où il n'attend que des ordres pour faire voile avec un convoi pour les Isles de l'Amérique.

Les vaiſſeaux ci-après nommés ſont actuellement à *Spithead* ou dans le Havre.

Ceux qui ſont à *Spithead* .... le *Royal-Anne*, le *Royal-Sovereign*, le *Barfleur*, le *Namur*, le *Somerſet*, le *Newarck*, le *Devonshire*, l'*Invincible*, le *Grafton*, le *York* & le *Ferret*.

Ceux qui ſont dans le Havre .... le *Saint George*, le *Neptune*, le *Marlboroug*, le *Monarch*, le *Bedford*, le *Prince Frederick*, l'*Elizabeth*, le *Chicheſter*, le *Yarmouth*, le *Litchfield*, le *Colcheſter*, le *Livery*, le *Queenborough*, le *Weazle*, le *Viper*, le *Speedwell*, & le *Storck*.

De *Plymouth* .... La chaloupe de guerre le *Ferret*, eſt partie le 18 au matin.

Un vaiſſeau d'avis a été expédié la ſemaine derniére pour Gibraltar, & pluſieurs vaiſſeaux de guerre partiront dans peu de jours pour la même place avec de l'argent pour payer la garniſon.

Vaisseaux rentrés dans les Ports.

Depuis le 25 Novembre.

Les vaisseaux qui sont rentrés depuis peu dans le Port de *Portsmouth* sont le *Gibraltar* de retour de sa croisiére, le *Wincheſter* de *Plymouth*, & l'*Intrépide* de *Gibraltar*.

De *Plymouth*.... Le 29 sont arrivés le *Centaure* & la chaloupe le *Spy* avec le convoi pour les *Dunes*.

On attend incessamment à *Portsmouth* le sieur Charles *Saunders* Contre-Amiral de l'*Escadre-Bleue*.

Décembre.

De Portsmouth.... Le 2 au matin arrivérent à *Spithead* les vaisseaux de guerre de Sa Majesté le *Yarmouth*, Amiral *Norris*, le *Newark*, Capitaine *Baker*, le *Somerset*, Capitaine *Geary*, le *Prince Frédéric*, Capitaine *Porter*, & le *Bedford*, Capitai- *Dowglas*, venant tous de la Baye de *Biscaye*.

L'*Albany*, Capitaine *Richards* de la *Nouvelle-York* pour *Londres*, est ar-

rivé à *Plymouth* ayant à bord des troupes que le Lord Loudon renvoye pour l'Hopital de *Chelſea*.

De *Goſport*. Le 6 Décembre au matin le vaiſſeau de guerre le *Litchfield* eſt arrivé de la *Nouvelle-Ecoſſe*. Il nous donne avis que le *Grafton* & le *Fougueux* ſont en route pour revenir ; de ſorte qu'on les attend d'un moment à l'autre : nous apprenons encore que le *Norwich* & le *Centurion*, ſont allés à la *Nouvelle-Angleterre* pour convoyer les vaiſſeaux Marchands qui ſont ſur le point de venir ici.

De *Plymouth*. Le 14 au matin ſont arrivés d'*Halifax* le vaiſſeau de guerre le *Grafton*, monté par le Chef-d'Eſcadre *Holmes*, & le *Fougueux*, monté par le Capitaine *Spry*.

De *Chatham*. Le *Deptford* & *l'Intrépide* ſont tous deux arrivés dans ce Havre ; le premier, pour être entiérement payé & déſarmé, & l'autre pour prendre un radoub, & être enſuite remis en mer. Les équipages paſſeront ſur l'*Union*, où ils ſeront payés de la plus grande partie

des gages qui leur ſont dûs pour le ſervice qu'ils ont fait ſur ces deux vaiſſeaux.

De *Portſmouth.* Le 16 eſt arrivé le *Horner*, Capitaine *Salt*, venant de *Gibraltar* où il avoit été envoyé avec des ordres pour faire revenir l'Amiral *Hawke.* Nous apprenons par les gens de l'équipage de ce vaiſſeau que *Sir Edward Hawke* devoit avoir fait voile environ dix jours après le *Horner*, avec les trois vaiſſeaux de quatre-vingt-dix canons, & le plus grand nombre de ceux de ſoixante-dix, cinq deſquels ont ordre d'aller au chantier de *Plymouth.* Le Capitaine *Salt* a été 18 jours dans ſa traverſée.

Le *Colcheſter* vaiſſeau de guerre, Capitaine *Obren*, arrivé depuis peu des *Dunes*, eſt entré dans le havre de *Plymouth* pour y être mis en chantier & prendre le radoub.

Le *Phœnix*, Capitaine *Knight* venant de *Cadix*, eſt arrivé à *Spithead.*

De *Portſmouth.* L'Amiral *Smith* eſt arrivé dans cette ville, & le 18 il a arboré ſon Pavillon au perroquet

de miſéne du *Saint George*. Le procès de l'Amiral *Byng* ſe fera dans ce vaiſſeau.

Le *Orford*, Capitaine *Stevens* eſt arrivé du Golfe de *Biſcaye*.

Le 18 ſont arrivés à *Portſmouth*, le *Centurion* & le *Magnanime* qui ont convoyé juſqu'ici trois vaiſſeaux chargés de mâts.

L'Amiral *Knowles* eſt arrivé à *Plymouth* avec quatre vaiſſeaux de l'Eſcadre qui croiſe dans le Golfe de *Biſcaye*.

Vaiſſeaux neufs ou qui prennent le radoub.

De *Plymouth* le 2 Décembre..... Samedi dernier le *Queenborough*, après avoir été doublé, a été lancé à la mer.

Le *Gibraltar* eſt entré dans le havre pour être mis en chantier, & prendre le radoub.

Le vaiſſeau la *Réſolution* ſera de ſoixante-dix canons : il ſe conſtruit actuellement auprès de *Sowthampton*, ainſi que le *Dorſetſhire* & le *Chatham*

Chatham dans le chantier de *Portſmouth*.

Meſures priſes pour le payement des équipages des Vaiſſeaux.

Depuis le 25 Novembre.

ON dit qu'il y a des ordres de donnés pour que chaque vaiſſeau de la marine de Sa Majeſté reçoive une année de paye à commencer du premier Janvier 1755, juſqu'au premier Janvier 1756.

On aſſure qu'une grande ſomme d'argent a été envoyée ſous une eſcorte convenable du Bureau de la paye, à *Portſmouth*.

Nous apprenons que les Lords de l'Amirauté ont donné des ordres pour qu'on renouvellât toutes les proviſions ſur les vaiſſeaux auſſitôt qu'ils ſeront arrivés de leurs différentes croiſiéres.

Hier les gages dûs aux Officiers & à l'équipage du vaiſſeau de Sa Majeſté le *Wincheſter*, ont été payés à *Spithead*, juſqu'au dernier jour de Décembre 1755.

On dit, & on assure que les nouveaux Lords de l'Amirauté prennent les mesures nécessaires pour que la Marine soit entiérement payée jusqu'au mois d'Août dernier ; & pour que par la suite les matelots reçoivent deux mois de paie sur douze, jusqu'à ce qu'il soit possible de payer entiérement un vaisseau. Ces payemens seront faits en argent comptant & non en billets, afin que les matelots, ces braves défenseurs de la Patrie, ne puissent plus être, comme ils l'étoient auparavant, la proie des revendeurs, & d'une infinité d'autres harpies & vautours qui les dévoroient sans cesse.

Réflexions patriotiques sur la Marine, tirées du London Evening-Post & adressées à l'Auteur de cette gazette.

On a observé pendant la derniére guerre qu'on nous prenoit beaucoup plus de vaisseaux dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier, que dans aucun des autres mois de l'année : cette observation ne se confirme que trop aujourd'hui. La rai-

son de cela, c'eſt que nous avons beaucoup moins de vaiſſeaux armés en courſe dans le fort de l'hiver qu'en tout autre tems. Les François ſe ſoucient fort peu de nos Corſaires ; & ceux-ci en effet ne ſont pas ſi capables que des vaiſſeaux de guerre de réprimer leur inſolence. Meſſieurs nos Capitaines de haut bord n'aiment point à ſe trouver à la mer dans un tems où les nuits ſont ſi longues & les orages ſi fréquens. On les voit arriver de toutes parts dans les Ports, tandis qu'ils devroient exécuter les ordres précis qu'ils ont de croiſer ; & ils nous fabriquent enſuite de faux journaux des tems & des vents, pour s'excuſer d'avoir trahi leur devoir. Il eſt cependant très-eſſentiel, dans un tems auſſi critique que celui-ci, de ne pas ſouffrir de pareilles négligences ; c'eſt pourquoi nous eſpérons que ceux à qui les affaires de la Marine viennent d'être confiées, prendront des meſures efficaces pour réprimer de pareils abus.

Tout homme qui réfléchit, s'apperçoit facilement que les François,

nos ennemis irréconciliables, ont augmenté beaucoup plus que nous leurs forces navales tant en vaiſſeaux de guerre qu'en petits navires pour la courſe. Il eſt viſible qu'ils ne nous ſont pas de beaucoup inférieurs du côté de la marine, ſi même ils le ſont. C'eſt quelque choſe d'étonnant que le tort que leurs armateurs font à notre commerce, & quelle quantité prodigieuſe de Bâtimens marchands ils nous enlévent. Il eſt plus que tems d'apporter un prompt reméde à un ſi grand mal. Pour moi, je penſe qu'il n'y a pas de meilleur moyen que d'augmenter le nombre de nos corſaires : j'eſpére qu'en même tems Noſſeigneurs de l'Amirauté, ſages comme ils le ſont, ne ceſſeront de faire travailler aux vaiſſeaux de guerre de Sa Majeſté & de les multiplier. Je ne prétends pas indiquer par-là le meilleur emploi qu'on pourroit faire des ſubſides que nous avons accordés avec tant de plaiſir : mais malgré les charges exceſſives dont ſont accablés les Citoyens de Londres, & dont ils le

ſeront vraiſemblablement encore, je voudrois que par attachement pour la perſonne du Roi, pour ſa Famille Royale, pour nous-mêmes, pour tout ce que nous avons de plus cher, ils ſe montraſſent les plus zélés au ſervice de l'Etat, ainſi qu'ils l'ont promis * dernièrement avec tant de ſincérité. Je deſirerois qu'ils commençaſſent à acheter & à équiper cet hiver cinquante-ſix bons vaiſſeaux dont on pourroit traiter avec les Négocians (& ſi le commerce eſt toujours auſſi maltraité, je ne doute pas que nous n'en trouvions beaucoup à acquérir.) Chacun de ces vaiſſeaux porteroit le nom du quartier de Londres qui l'auroit fait aſſurer ; & les intéreſſés participeroient aux priſes à proportion de leur ſouſcription. Je ſuppoſe que la *miſe dehors* d'un pareil corſaire armé en courſe pour quatre mois, coute cinq à ſix mille livres ſterling ; qu'il ſoit monté de douze canons & de ſix pierriers, & qu'il y ait deſſus cent vingt braves Anglois commandés par un Chef en-

* Adreſſe de la Ville de Londres.

tendu & entreprenant ; je ne doute pas que chaque *Alderman* ne voulût paroître à la tête des Souscripteurs de son quartier : & il pourroit, s'il le jugeoit à propos, donner son nom au Corsaire au lieu de celui du quartier ; car pourquoi ne pas dire le *Bernard*, * le *Ladbroke*, le *Bethel* ou le *Berkford*, comme on dit le *Anson*, le *Hawke* ; & je m'imagine que ce seroit un monument durable pour conserver la mémoire des Citoyens zélés dont les noms se trouveroient sur cette liste : peut-être que ce seroit aussi le vrai moyen de détruire ces Corsaires François si redoutables à notre commerce & à notre liberté. La *Défiance* & l'*Union* ont eu d'heureux succès ; pourquoi n'en espéreroit-on pas autant du *Bernard* ; & s'il y en avoit de ce nom, on boiroit également à sa prospérité quand il appareilleroit de nos Ports pour aller en course contre ces misérables petits bâtimens François qui infestent

* Noms de plusieurs Aldermans de la Ville de Londres,

nos côtes en si grand nombre qu'on ne peut les compter.

Si ces avis sont de quelque utilité, & s'ils sont assez du goût de mes Concitoyens, pour qu'on les mette en pratique, c'est le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme qui ose se donner pour un des plus ardens Patriotes qu'il y ait.

P. S. J'espére que tous ceux qui se laissent persuader de donner douze livres pour un billet de Loterie voudront faire un meilleur emploi de leur argent, dès qu'ils auront connoissance de mon projet, & qu'ils ne seront pas des derniers à y souscrire afin de passer pour zélés Citoyens auprès de nos Voisins, des Etrangers, de nos Alliés & de nos Ennemis même.

IRLANDE.

Depuis le 25 Novembre.

On parle d'un changement considérable parmi les personnes sur qui roule l'administration de l'Irlande.

Nous avons appris que les vaiſſeaux le *Streatham*, Capitaine *Malſon*, le *Pelham*, Capitaine *Lindſey*, l'*Exeter*, Capitaine *Turnel*, le *Duc de Dorſet*, Capitaine *Forreſter*, & le ſaint *George*, Capitaine *Fener*, des Indes pour l'Angleterre, ſont partis le 27 du mois dernier de *Limerick*, ſous un convoi.

De Dublin. Les Commiſſaires de la milice de cette ville ſe ſont rendus à la Chambre du Conſeil, où on a expédié des ordres pour y faire comparoître tous les Proteſtans depuis l'âge de ſeize juſqu'à vingt ans, pour faire une aſſemblée générale de la milice.

On dit que les Lords de l'Amirauté ont nommé le Sieur Robert *Filz-Gerald*, Juge de la haute Cour de l'Amirauté de ce Royaume, pour repréſenter au Parlement le Bourg de *Dingle Icouch*, à la place de M. *Hugh Bailey* qui s'eſt retiré.

Le vaiſſeau de guerre l'*Albany* vient d'arriver dans ce Port; & on

a déja commencé l'enrôlement forcé des Matelots pour le ſervice de Sa Majeſté.

Nous apprenons que M. *Herwey* l'un des Juges de Sa Majeſté dans le Pays de *Galles*, Membre du Parlement pour *Wallingfold* dans la Province de *Berks*, ſera fait Lord Grand-Chancelier d'Irlande, à la place du Lord Vicomte *Newport* qui vient de mourir.

Sa Majeſté en ſon Conſeil a nommé M. *John* Duc de *Bedford* Lieutenant-Général & Gouverneur Général dans le Royaume d'Irlande.

AMERIQUE.

Meſures priſes ou projettées pour la défenſe de l'Amérique.

Depuis le 2 Décembre.

Il ſera tiré inceſſamment des Régimens d'Infanterie ſur les établiſſemens de l'Angleterre & de l'Irlande, des détachemens conſidérables qui ſeront envoyés en Amérique ; & ils ſeront remplacés par de nouvel-

les levées qu'on fait actuellement. Outre ces détachemens, il sera aussi levé un corps de Montagnards pour le même objet.

Guillaume *Sloper* Membre du Parlement pour *Grand-Bedwin* dans la Province de *Wilts*, est nommé Lord du commerce des Colonies.

Quelques vaisseaux de guerre doivent bientôt faire voile pour *Halifax*, afin de relever l'Escadre qui y est en station, & on y embarquera quelques troupes pour cette Place.

De Portsmouth... le convoi *d'Antigues* est ordonné pour le 10 Janvier.

Nouvelles de l'Acadie ou Nouvelle Ecosse.

Depuis le 1er Décembre.

On a appris par le Capitaine *Shippey* de * *Chegnecto* pour la Nouvelle *York*, qu'un grand corps de François & de sauvages ayant été apperçus depuis peu autour de la Baye Françoise, les Anglois avoient démoli le Fort

* Au fond de la Baye Françoise.

Lawrence & celui de *Monkton* dans la *Baye verte*, & s'étoient raſſemblés avec toutes leurs troupes dans le Fort *Cumberland* ou *Beauſéjour*; & qu'on avoit auſſi parlé de démolir le Fort qui eſt à *Piſguit*.

De *Halifax le 30 Septembre*..... Jeudi deux hommes venant de *Piſguit*, arrivérent ici avec des dépêches du Capitaine *Mercer* pour notre Gouverneur, par leſquelles on l'informe que quelques uns de nos gens étant allés travailler à quelque diſtance du Fort avec une eſcorte d'un Sergent & de douze hommes, apperçurent deux François neutres qui n'étoient pas éloignés d'eux; ſur quoi le Sergent & ſa troupe les pourſuivirent juſqu'à un endroit enfoncé où nos gens ſe trouvérent entourés à l'inſtant par environ cent François qui firent priſonniers le Sergent & ſix de ſes hommes. Les ſix autres en faiſant feu de retraite du mieux qu'ils purent regagnérent le Fort n'ayant qu'un ſeul bleſſé.

Un Officier du *Succez* arrivé de ſa croiſiére le 28 Novembre avec le

Norwich, nous a fait le récit des différens événemens de ſon voyage ; & entr'autres, il nous a raconté ce qui ſuit.... Le premier Septembre, étant dans le détroit de *Canſo*, nous eûmes la vûe d'une petite chaloupe qui rangeoit la côte ; nous mîmes à l'inſtant les nôtres à la mer, & les envoyâmes ſur elle : les gens de la chaloupe Françoiſe s'en étant apperçus, s'échouérent & abandonnérent leur chaloupe pour ſe ſauver dans les bois. Alors la chaloupe du Capitaine *Rous* mit à terre deux matelots, à qui il ordonna d'amener cette chaloupe. Mais tout-à-coup une troupe de François & de Sauvages, au nombre de cent, ſortit des buiſſons ; ils firent feu ſur notre monde, tuérent le ſieur *Jacobs* Lieutenant du *Succez*, le conducteur de la chaloupe & trois autres ; ils firent un ſecond feu, & tuérent encore cinq matelots qui étoient reſtés dans la chaloupe qui en avoit mis deux à terre pour amener la chaloupe Françoiſe : ces deux derniers voyant ce qui venoit d'arriver à leurs camarades, ſe jettérent à

l'eau, & gagnérent à la nage la chaloupe du *Norwich ;* ils s'y accrochérent & la ſuivirent ainſi juſqu'à ce qu'elle fût hors de danger. Alors elle reçut à bord ces malheureux qui étoient tous deux bleſſés, l'un dans le côté & l'autre au poignet. De ceux qui étoient dans la chaloupe du *Norwich*, il y en eut quatre bleſſés, dont un eſt mort depuis de ſes bleſſures. La chaloupe le *Succez* eſt reſtée aux ennemis.

Le lendemain nous eumes un vent fait : nous ſortîmes du détroit ; nous mîmes le cap ſur *Terre-Neuve* & arrivâmes à l'Iſle de *Miquelon* *, où nous eumes la vûe d'un petit brigantin François qui ſerroit la côte, laiſſant l'Iſle derriére lui. Le vent étant tombé, nous envoyâmes nos chaloupes à terre. Nos gens y trouvérent le Lieutenant du brigantin que l'équipage y avoit laiſſé à cauſe du grand empreſſement avec lequel il avoit été obligé de s'embarquer lorſ-

* Cette Iſle eſt à l'entrée de la Baye de *Fortune*, ſur la Côte méridionale de l'Iſle de *Terre-Neuve*.

qu'il nous avoit apperçus. Ce Lieutenant avoit rassemblé environ cinquante piéces de bétail appartenant au Capitaine *Cleves*, Propriétaire de cette Isle : nos gens les prirent, les tuérent, & les portérent à bord pour l'usage de nos vaisseaux. Ensuite nous fîmes voile pour cette Ville, où nous sommes arrivés Dimanche dernier.

D'*Halifax* le 2 Octobre... Le *Lichfield*, le *Grafton* & le *Fougueux*, sont partis pour l'Angleterre. Le *Norwich* & le *Centurion* sont allés à *Boston* pour y prendre les vaisseaux Marchands sous leur convoi.

Des différentes Provinces de la Nouvelle Angleterre.

De *Charles Town* dans la *Nouvelle Hampshire*, le 4 Octobre.... Il est arrivé ici aujourd'hui du Canada un nommé *Enos Byshop*, prisonnier Anglois, qui a été pris il y a environ deux ans ; il nous rapporte qu'il avoit entendu dire aux François qu'ils alloient marcher vers la *Pointe de la Couronne*, avec une armée

composée de treize mille hommes de troupes réglées, sans compter les Sauvages, & à laquelle les Canadiens se joindroient en cas de besoin ; que le Général étoit parti du Canada il y a eu Jeudi dernier un mois pour la *Pointe de la Couronne*, à dessein, à ce que disent les François, de s'emparer des Forts qui sont sur le Lac *George* & aux environs ; qu'alors il se porteroit à *Albany*, & que delà, si la saison le permettoit, il pénétreroit plus avant dans l'intérieur de la Province, même jusqu'à *Boston*. Il ajoûte que les François ont miné la pointe de la Couronne pour faire sauter cette Forteresse si les Anglois s'en rendoient les maîtres.

De *Boston* le 4 Octobre.... Hier au soir il arriva ici un Exprès du Lord *Loudon*, pour demander les troupes qu'on a promis de tenir prêtes pour l'occasion : elles consistent en mille hommes de cette Province, & dix-huit cens de celle de *Connecticut*. On dit que notre Contingent sortira aussi-tôt des Comtés de *Worcester* &

de *Hampſhire* pour ſe mettre en marche.

Mardi dernier il arriva au Château *William* un accident des plus fâcheux. Pendant que les Compagnies de cette garniſon faiſoient ſur la Place l'exercice de l'Artillerie, un * canon de quarante-deux livres de balle creva, & le Canonier en fut tué roide ; deux autres perſonnes furent bleſſées dangereuſement, & pluſieurs autres ont reçu des éclats qui leur ont fait beaucoup de mal.

On dit que deux chaloupes ſervant à la pêche de la baleine, & appartenantes à quelque habitant de

* *Du London Evening-Poſt du 16 Septembre.*

D'albany le 19 Juin. En faiſant hier l'épreuve de notre canon, une piéce de trente-deux creva & un de ſes éclats qui peſoit plus de quatre cens fût briſer l'embouchure d'une piéce voiſine. Le lendemain une piéce de douze creva pareillement, & depuis ce tems-là le même accident eſt arrivé à trois autres piéces ; de ſorte que nous avons ici ſept canons de moins, perte que nous ne ſommes pas à beaucoup près en état de ſupporter. On ne fait donc point en Angleterre l'épreuve de l'artillerie qu'on envoye en Amérique ?

Nantuket,

Nantuket, ont derniérement été prises par quelques vaisseaux François qui croisoient avec des *Lettres de marque* sur le derriére de *Terre-Neuve*, & l'une de ces chaloupes ayant perdu son mât & son beaupré, a été rançonnée pour 150 livres sterling; mais on n'a pas voulu accepter de rançon pour l'autre, & elle a été emmenée. On dit que son chargement étoit de six cens barils d'huile.

Le 18. Le Courrier arrivé ici d'hier nous apprend que le Lord *Loudon* est actuellement au Fort * *Guillaume Henry*.

Trois vaisseaux de transport avec cent quarante-un soldats & plusieurs Officiers du bataillon du Colonel *Scot*, sont arrivés ici de *Chignecto* **, où ils ont demeuré six mois... Le Major *Fry* qui étoit sur un de ces transports, nous assure que les Sauvages sont toujours très-incommodes dans ce Pays-là, & qu'il n'y a pas long-tems qu'ils ont tenté par

* C'est un des nouveaux Forts.
** Au fond de la Baye Françoise.

deux fois de mettre le feu à un petit Fort qui ſert à les contenir lorſqu'ils veulent pouſſer trop loin leurs incurſions.

De la Nouvelle York.

D'*Albany* le 22 Septembre.. Lundi dernier le Lord *Loudon* reçut un Exprès dépêché par le Général *Wenſlow*, qui eſt actuellement ſur le lac *George*, & par le Général *Lyman* qui eſt au Fort *Edward*. Cet Exprès a été renvoyé auſſitôt par le Lord *Loudon*. Quelques perſonnes conjecturent qu'il a apporté la nouvelle de l'approche de l'ennemi.

De la *Nouvelle York* le 11 Octob. Mardi dernier les ſieurs *Abercromby* & *Lewis* arrivérent ici de *Stromneſſ* en Ecoſſe, avec cinq cens hommes pour le Régiment *Royal Américain*: il n'y a pas plus de deux mois qu'ils ſont partis d'*Hambourg*.

Le Lord *Loudon* eſt monté au Fort *Edward* avec toutes les troupes réglées: mais on penſe qu'il n'a d'autre deſſein que d'établir des garniſons dans les Forts du *Lac George*, & de

prendre un quartier pour ſes troupes. La plus grande partie des Milices ſera indubitablement licentiée conformément aux conditions de l'enrôlement. Celles de la *Caroline Septentrionale* ſont déja congédiées.

Je viens d'être confirmé dans l'opinion que nous terminerons la Campagne cette année avant d'avoir rien fait à notre avantage. Les froids ſont déja très-vifs : il n'y a pas encore une heure qu'aiant demandé à un Officier Général s'il croyoit que Milord *Loudon* penſât à attaquer l'Ennemi, cet Officier m'a répondu que Milord ſeroit de retour dans la Nouvelle-York avant peu de jours ; & qu'à moins qu'il ne fût attaqué dans ſes retranchemens, il n'y auroit pas de combat cette année.

Par les Lettres qu'a apportées le *Paque-bot* le *Général Wal* venant de la *Nouvelle York*, on apprend que les François n'ont point encore attaqué nos Forts ſur le *Lac George*, & qu'on ne croit point qu'ils ſe propoſent de le faire cette ſaiſon. Il ſemble probable que les deux armées ſeront

bientôt en quartier d'hiver. Le Lord *Loudon* a été visiter le Fort *Henry-Guillaume*, & il est actuellement retourné au Fort *Edward*... Notre Escadre à *Halifax* a été désarmée.

De la Pensilvanie.

De *Philadelphie* le 7 Octobre.... Samedi dernier M. le Gouverneur accompagné de Messieurs *James Hamilton* & Benjamin *Franklin*, est parti pour faire la visite des frontiéres : il a emmené avec lui un Ingénieur pour examiner les fortifications.

De *Lancastre* dans la Pensilvanie le 2 Octobre..... On a transporté ici les prisonniers faits à *Kittanning*, & les chevelures qui y ont été enlevées, avec le cornet & la gibeciére de *Jacobs* de la mort duquel on n'est pas encore bien assuré.

De *Philadelphie* le 21 Octobre.... Nous apprenons ici que les François & les Sauvages de l'*Ohio*, menacent de faire une grande attaque contre le Fort *Augusta* à *Shamokin*, pour se venger de la destruction de

Kittaning par le Colonel *Armſtrong*.

Par une Lettre du Fort *Cumberland*, en date du premier du courant (Octobre), on nous marque qu'un nommé Jean Adam *Long* qui avoit été enlevé par les Sauvages le 3 Avril à quelque diſtance du Fort * *Washington*, s'étoit ſauvé dans ce Fort ; le Parti par lequel il a été pris, étoit celui des cent cinquante Sauvages que le Capitaine *Bacon* avoit rencontré en retournant au Camp de l'*Ours*, & par qui il a été tué. Ces cent cinquante Sauvages ſont auſſi les mêmes qui avoient attaqué le Capitaine *Mercer*, & qui avoient eu, à ce que rapporte *Long*, huit hommes de tués ſur la place, & un qui étoit mort de ſes bleſſures. *Shingas* a auſſi été bleſſé dans cette action, & eſt reſté depuis au Fort du *Queſne* où on le traite de ſes bleſſures : ils y ont porté dix-ſept chevelures, & ont dit qu'ils avoient défait deux cens Anglois, ce que les François ont cru d'autant plus aiſément, qu'ils ont trouvé ſept ou huit Commiſſions dans les poches du Capi-

* Nouveau Fort.

taine *Mercer*.... *Long* a été retenu à *du Queſne* vingt jours ; pendant leſquels on y a amené quelques priſonniers. Ils n'étoient alors que deux cens hommes dans le Fort : mais le premier Juin, il y arriva un renfort & quatre cens Bateaux de proviſions. *Long* a enſuite été conduit à *Venango* où il eſt reſté une ſemaine. Le Port étoit gardé par un Capitaine & quarante hommes, & on y a ramaſſé une grande quantité de Bois de charpente pour conſtruire un Fort. De là il a été conduit aux *Backaloons* à quarante milles au-deſſus de l'*Ohio ;* & c'eſt delà qu'il s'eſt ſauvé le 15 Août; & depuis ce tems-là il a toujours marché en continuant ſon chemin à travers les deſerts.

Les Sauvages que le Lieutenant *Gueſt* a combattus, ont informé les François que notre monde approchoit du Fort : ils ſe ſont en conſéquence mis ſur leurs gardes & ont fait emporter leurs effets les plus précieux.... *Long* a auſſi paſſé par le lieu où le Général *Braddock* a été défait : il y a vu encore une quanti-

té prodigieuſe d'oſſemens : il n'a point entendu dire qu'on ait enlevé un ſeul bleſſé : & il dit que cela a donné aux Sauvages beaucoup de mépris pour les Anglois.

On a appris du Bourg d'*Hanover* dans le Comté de *Lancaſtre* que le 12 du courant (Octobre) ſur les neuf heures du matin , un nommé *Noah-Frédérick* , étant à labourer la terre , avoit été tiré & *ſcalpé* par un parti de cent ſauvages qui emmenérent de force trois de ſes petits enfans qui étoient aux champs avec lui , après avoir pris dans ſa maiſon ce qu'ils trouvérent leur convenir : ſa femme & une autre perſonne ont eu le bonheur de ſe ſauver. . . . . On dit encore du même endroit que Samedi dernier , un Sauvage qui portoit devant lui un buiſſon dont il ſe couvroit , étoit entré dans la maiſon de Philippe *Robinſon* qui n'eſt pas éloignée du Fort *Manada* , & qu'ayant été découvert , il s'étoit ſauvé quoique le fils de *Robinſon* eût tiré ſur lui . . . On ajoute que Dimanche matin , un nommé *Jacob*

Fornie reçut d'un Sauvage un coup de fusil & fut dangereusement blessé : cet accident lui arriva à deux milles de distance du Fort *Sawatara ;* & que comme on avoit entendu tirer quelques coups de fusil dans les environs on pensoit qu'il y avoit encore eu plus de dommage : & hier un particulier qui vint du Fort à la Ville, nous dit qu'il avoit rencontré sur le chemin quelques-uns de ses voisins qui l'avoient assuré que deux familles Hollandoises avoient été taillées en piéces par les Sauvages.

Les derniéres Lettres de la Pensilvanie nous apprennent l'arrivée de M. Guillaume *Denny* qui y a été envoyé en qualité de Lieutenant de Roi.

De la Virginie.

Extrait d'une Lettre de **White-Haven* le 26 Novembre.... Il nous est venu depuis peu plusieurs bâtimens de la Virginie : & nous apprenons par les gens de leurs équipages, qui

* Ville d'Angleterre dans la Province de Cumberland.

s'accordent

s'accordent tous à dire la même chose, que cette Colonie eſt dans la ſituation la plus déplorable. Les habitans des montagnes ſe rapprochent le plus qu'ils peuvent de la côte ; & il eſt hors de doute qu'un grand nombre d'entre eux abandonneront tout-à-fait le pays.

De la Caroline.

De *Charles-Town* dans la *Caroline* méridionale, le 2. Octobre..... Vendredi dernier arriva ici le *Darling*, Capitaine *Lyford*, de la *Jamaïque*, avec la nouvelle que les François croiſoient continuellement entre les Iſles de Saint *Domingue* & de *Cuba* avec quelques vaiſſeaux de guerre, la plupart frégates, & qu'aucun vaiſſeau Anglois n'oſoit entreprendre d'y paſſer; que l'Amiral *Townſend* étoit demeuré à la *Jamaïque* avec un ſi petit nombre de vaiſſeaux, qu'il lui étoit impoſſible d'écarter les François.

Les *Cheraquis* qui ſont venus ici le 8 du courant (Octobre) étoient au nombre de cent quatre-vingt-

huit ; ils ſont entrés par la grande rue que bordoient une des compagnies franches de Sa Majeſté, le Régiment d'Infanterie & la Cavalerie de *Charles-Town*. Le Gouverneur leur donna audience dans le Conſeil. Ils eurent enſuite deux Conférences avec ſon Excellence, & ils lui donnérent les aſſurances les plus poſitives de leur * fidélité pour leurs freres Anglois, & jurérent qu'ils prendroient la hache contre les François & contre tous les autres ennemis de Sa Majeſté : & après avoir reçu leur préſent Samedi dernier, ils ſont partis Dimanche très-ſatisfaits.

Des Iſles Angloiſes de l'Amérique.

D'une Lettre d'*Antigues* du 21 Septembre... Depuis ma derniére, un affreux ouragan a déſolé toutes les Iſles qui giſſent au Sud de la nôtre, qui heureuſement n'en a rien ſenti. L'Amiral *Franklin* eſt rentré dans le Port. L'*Edimbourg*, que monte cet

* On verra par la ſuite comme ils ont tenu parole.

Amiral, avoit perdu tous ſes mâts de mizene, de beaupré & d'artimon: ceux de l'*Anſon* ont été pareillement perdus; & l'*Auguſta* a perdu ſon mât de mizene. Une Chaloupe de la *Nouvelle York* a vu pluſieurs vaiſſeaux dans une grande détreſſe, & un entr'autres qui s'étoit ouvert : elle a auſſi rencontré ſur ſa route, en pluſieurs endroits, des affuts de canon qui ſurnageoient. Nos Corſaires emmenent tous les jours des vaiſſeaux Hollandois qui commerçoient avec les Iſles Françoiſes, & juſqu'ici ces vaiſſeaux ont été déclarés de bonne priſe.

Par des Lettres de nos Iſles de l'Amérique, nous apprîmes hier (8 Décembre) qu'il y avoit eu aux Barbades un ouragan par lequel pluſieurs vaiſſeaux de guerre & marchands avoient été démâtés.

Nous apprenons qu'il y a eu ſeize de nos vaiſſeaux pris & conduits à la *Martinique*, dans le nombre deſquels il y avoit deux Corſaires, un de dix canons, & l'autre de ſix, & qu'il y en a quinze autres conduits à

la *Guadeloupe*, outre plusieurs vaisseaux de Saint *Eustache*.

D'une Lettre de Saint *Christophe* du 22 Octobre... Quant à notre situation ici, elle est généralement regardée comme très-précaire ; car les François ont l'avantage partout ; ils ont eu autant de succès dans l'Amérique Septentrionale qu'à Minorque, & nous tremblons

Un vaisseau d'avis a été expédié pour la Jamaïque, avec quelques dépêches pour l'Officier qui y commande ; & on dit que quatre vaisseaux, sans compter les frégates, feront bientôt voile pour cette Isle.

Réflexions patriotiques sur l'Amérique, tirées du London Evening-Post & adressées à l'Auteur de cette gazette.

LES différens articles contenus dans la lettre suivante ont été extraits d'une en date du 15 Octobre 1756, écrite par une personne de considération à la *Providence* : si vous les croyez dignes d'être donnés au Public, vous pouvez les faire imprimer comme nouvelles qui deman-

dent l'attention de toutes les perſonnes qui prennent quelque intérêt à la conſervation de nos Colonies de l'Amérique... Après le récit de la nouvelle encore toute récente de la reddition d'*Oſwego*, par laquelle deux Forts, pluſieurs petits Bâtimens armés en guerre, près de cent canons (dont ſeize ou vingt étoient de fonte) & trois cent tonneaux de proviſions ſont paſſés en la poſſeſſion de notre ennemi : celui qui écrit cette lettre ajoute ce qui ſuit comme étant l'effet de cette perte. A préſent l'ennemi n'a plus rien à craindre ; il vient à nous avec toutes ſes forces, & je crains bien qu'avant même que je puiſſe trouver une occaſion pour vous envoyer cette Lettre, je n'apprenne la nouvelle d'une bataille où les François ſe ſeront préſentés au nombre de dix à douze mille hommes pour la plupart de troupes réglées ; tandis que nous ne pourrons leur en oppoſer que huit mille, dont la plus grande partie eſt compoſée d'habitans de la Nouvelle-Angleterre qui ont été malades pen-

dant tout l'Eté ; & le reſte de troupes réglées d'Angleterre. L'ennemi eſt ici de beaucoup ſupérieur en force ; & cela n'a rien d'étonnant : la France fait paſſer beaucoup de troupes d'Europe ; & notre Miniſtére y en envoye beaucoup moins encore que nous n'en attendions. Toute notre eſpérance eſt à préſent dans un Fort que nous avons conſtruit l'année derniére, & où nous ſommes retranchés. Nous faiſons des priéres bien ſincéres pour que la Providence nous donne l'avantage ſur l'ennemi : mais nous craignons furieuſement d'être aſſez infortunés pour éprouver un ſort tout contraire ; & ſi ce malheur arrive, l'ennemi ſe fera un chemin juſqu'à *Albany*, d'où il tombera ſur la *Nouvelle-York*, qui eſt le Port de mer qu'il a tout au moins envie d'avoir. Par-là il nous mettra entiérement à découvert, & alors les Sauvages en parcourant les frontiéres de la Nouvelle-Angleterre, pourront y exercer toutes leurs cruautés : & comme nous n'avons point de fortifications à leur oppoſer,

ils pourront librement pénétrer jusques à Boston & même jusques ici.... Nous armons notre milice pour faire en cas de besoin la meilleure résistance que nous pourrons ; mais si nous avons le dessous, nous craignons bien que nos gens ne perdent entiérement courage ; & nous ne pouvons avoir de secours d'Angleterre avant le Printems, si tant est qu'on y veuille nous secourir. Je ne ferai point de réflexions sur ce récit ; mais je laisse à vos Lecteurs à tirer les conséquences qui leur paroitront les plus naturelles.

COMME il y a dans la Lettre suivante quelques avis qui pourroient être utiles à l'Etat, & à ceux qui vont en prendre l'administration, peut-être ne les jugerez-vous pas indignes d'être insérées dans votre gazette.

A M. *William Pitt*... Tous les regards sont fixés sur vous. La Nation attend de vous son salut & sa défense contre ses ennemis. Eh ! quelles grandes choses ne doit-on pas se promettre de votre intégrité &

de votre capacité? Oui : puiſque vous allez être à la tête des affaires, on a l'eſpoir que ſous votre Miniſtére la Grande-Bretagne réparera ſes pertes : les opérations militaires ſeront ſagement dirigées; la guerre ſera portée où elle doit l'être, & comme on la pouſſera avec plus de vigueur qu'on n'a fait juſqu'ici, elle ſera ſuivie de plus de ſuccès... Perſonne n'ignore, Monſieur, que les empiétemens des François dans nos Colonies du Nord de l'Amérique, ſont la ſeule cauſe de la guerre : la Nation en a été allarmée ; & ſa crainte étoit bien juſte ; puiſque le commerce immenſe que nous faiſons dans cette partie du Continent, eſt la ſource la plus féconde de nos richeſſes. Il ſeroit impoſſible d'évaluer la grande conſommation qui s'y fait des marchandiſes de nos manufactures : nous recevons en échange de l'or, de l'argent, des mâts, des vergues, de la poix, du goudron, du fer & des vaiſſeaux ; ajoutez-y du tabac, des fourrures, des pelleteries, du riz & une quantité d'autres productions :

d'ailleurs nos Colonies ſont comme autant de pépiniéres de matelots pour l'Angleterre. Tels ſont les avantages que nous tirons de nos Colonies : les François ont eſſayé de nous en priver ; & il faut avouer que nous nous ſommes oppoſés juſqu'ici à leurs aggreſſions d'une étrange maniére. La véritable & la ſeule façon de conſerver nos poſſeſſions, c'eſt de prendre *Quebec :* avec cette ville nous devenons maîtres de tout le Canada. *Montreal* & les autres petits Ports ou Forts de cette Colonie ne pourront plus avoir de communication avec la France : ils ne pourront plus en recevoir aucuns ſecours, ni aucunes proviſions : il faudra qu'ils ſubiſſent bientôt le même ſort que la Capitale; & il n'eſt pas difficile d'exécuter ce * projet. Comme nous avons

* Il faut que cet Auteur ait oublié le déſaſtre de l'Eſcadre Angloiſe envoyée ſous la Reine *Anne* à la conquête du *Canada*. Le ſuccès de cette expédition avoit paru ſi ſûr en Angleterre, que l'on y étoit réſolu à ne ſe déſiſter jamais de la prétention de conſerver *Québec* ; mais l'attente des Anglois fut trompée. Le Chevalier *Hill* Commandant de

maintenant une armée au-dessus d'*Albany*, envoyez seulement de bonne heure le printems prochain une Escadre de six vaisseaux de ligne: faites-lui remonter le fleuve saint *Laurent* jusqu'à *Quebec :* avec des couriers qu'on dépêchera par terre, on peut être informé de la marche de l'armée ; ensorte que vous formerez tout à la fois votre attaque par mer & par terre. L'approche d'une Escadre jettera une telle consternation dans *Qucbec,* qu'on sera obligé de rappeller pour couvrir cette Capitale, l'armée qui est maintenant à la *Pointe de la Couronne* ou aux environs ; & par ce moyen-là notre armée ne trouvera qu'une foible résistance dans sa marche.... Je serois comblé de joie si ce projet pouvoit être utile à vous & à ma Patrie.

INDES ORIENTALES.

Depuis le 25 Novembre.

Les Directeurs de la Compagnie

l'Escadre Angloise, perdit dans cette entreprise six vaisseaux de transport avec vingt cinq Compagnies de ses meilleures troupes.

des Indes ont donné le commandement du vaiſſeau l'*York* au Capitaine *Chik*.

Le *Woolwich* & le *Wincheſter*, pour les Indes, ne partiront qu'après avoir été payés juſqu'au premier Janvier 1756.

Le Capitaine *Burdett* vient d'être nommé au commandement de l'*Elizabeth*, vaiſſeau que la Compagnie des Indes a pris depuis peu à ſon ſervice.

Le *York*, Capitaine *Pigot*, deſtiné pour les Indes Orientales, vient d'être contremandé, & on a nommé en ſa place le *Weymouth*, Capitaine *Hanway*.

Il faut que le vaiſſeau des Indes le *Doddington*, ſoit perdu, car on n'en a point reçu de nouvelles depuis qu'il a quitté Saint *Jago* en May 1755 : il partoit d'Angleterre.

La Compagnie des Indes ſe propoſe de mettre une forte garniſon dans le Fort qu'elle a pris depuis peu ſur *Angria*, Pirate de la Côte *Malabar*. Par cette conquête, la Compagnie s'eſt débarraſſée d'un voiſin très-

incommode & très dangereux ; car dans le mois de Janvier 1730, il lui avoit pris un vaiſſeau nommé le *Bengale*, richement chargé, & qui s'étoit très-bien défendu. Le 13 Octobre 1737, il lui en prit un autre nommé le *Derby*, Capitaine *Anſelin*, chargé pour plus de 90 mille livres ſterling, qui ſe rendit honteuſement à ce Pirate ſans faire la moindre réſiſtance. Enfin, dans un autre tems il lui en prit encore un autre nommé la *Reſtauration*.

Six vaiſſeaux de guerre ont reçu ordre de ſe tenir prêts à appareiller inceſſamment pour les Indes Orientales.

Ce matin la Compagnie des Indes Orientales a embarqué trois millions trois cens ſoixante-cinq mille onces d'argent monnoyé, * & ſept cens

* C'eſt par ces envois immodérés d'argent que ſe perd de plus en plus en Angleterre la proportion qu'il eſt ſi néceſſaire de conſerver dans un Etat entre les eſpeces monnoyées & les fonds publics ou les richeſſes artificielles. Il y a eu en Angleterre pour cent vingt millions ſterling de papier, & il n'y a pas pour plus de quinze ou dix-huit millions

trente-ſix onces d'or pour ſes Etabliſſemens.

Demain (22 Décembre) les différens Capitaines & *Supercargues* des vaiſſeaux des Etabliſſemens étrangers de la Compagnie des Indes, prendront congé de la Cour des Directeurs de ladite Compagnie.

Je ſuis, &c.

A Londres ce 3 Janvier 1757.

d'eſpéces monnoyées (*Avantages & déſavantages de la Grande-Bretagne.*) Le mal ſeroit moins conſidérable, quoique toujours fort grand dans les circonſtances préſentes, ſi ces exportations, ainſi qu'il eſt enjoint à la Compagnie, ne paſſoient pas trois cent mille livres ſterling; dont il ne peut y en avoir plus de cinquante mille de la monnoye d'Angleterre battue à la Tour de Londres ; mais on dérobe encore de très-grandes ſommes à à la connoiſſance des Officiers des Doüanes, & la Compagnie en exporte une moitié en ſus en fraude, & n'en rapporte point la valeur en matiéres d'or & d'argent comme elle y eſt obligée pour les eſpéces enregiſtrées. On eſtime que de cinq cent mille livres ſterling que l'Angleterre ſacrifie annuellement au Commerce de l'Inde, en y comprenant l'interlope, il ne lui en revient guéres que cent : eſt-il étonnant qu'elle ſoit ſi fort endettée ? (John Cary)

Sabin 19700

DESCRIPTION ABREGÉE des Poſſeſſions des Anglois ſur le Continent de l'Amérique Septentrionale.

NOUVELLE ECOSSE OU ACADIE (*ſuivant ſes anciennes limites.*)

CETTE Colonie a été longtems négligée, mais elle eſt ſuſceptible d'une amélioration conſidérable. Le terroir y eſt excellent; & s'il y avoit du monde pour le cultiver, il rapporteroit toutes les ſortes de grains que produit l'Angleterre. Le pays eſt extrêmement fertile en bois de charpente de toute eſpéce, chêne, hêtre, bouleau, noyer, ſapin, &c. & il ſeroit facile d'y conſtruire un très-grand nombre de vaiſſeaux. Mais ce qui peut particuliérement rendre cette Colonie très-conſidérable, c'eſt le commerce de la morue: parce qu'il ne faut qu'une ou deux journées de navigation pour aller aux Bancs de Terre-Neuve, & que cette pêche ſe peut faire auſſi ſur d'autres Bancs qui ne ſont pas ſi éloignés. Le climat en eſt froid. Les habitans tirent d'Angleterre beaucoup d'étoffes de laine, pour leſquelles ils envoyent de la morue en retour aux Négocians Anglois, qui font paſſer cette morue pour leur compte, à *Cadix*, à *Bilbao*, à

Lisbonne & en d'autres endroits ; & tout le profit de ce commerce eſt pour l'Angleterre.

Nouvelle-Hampshire et Mayn.

La *Nouvelle-Hampſhire* & le *Mayn* forment une autre Colonie qui eſt déja fort connue par la pêche qui s'y fait : mais elle l'eſt encore bien davantage par les mâts excellens & les vergues qu'elle fournit à l'Angleterre pour ſes vaiſſeaux de ligne. Il n'y a point de pays, on peut dire dans le monde entier, qui en produiſe en ſi grande abondance, & d'une qualité auſſi parfaite. Le poiſſon, les mâts & les bois de conſtruction que cette Province fournit à l'Angleterre, ne ſont point payés en argent, mais on y fait paſſer en retour les marchandiſes néceſſaires à l'uſage des habitans.

Massachusset.

Boſton eſt la Capitale de cette Province : elle a des Havres excellens : le climat en eſt très-bon, & l'air y eſt beaucoup plus ſerein qu'en Angleterre. Le terroir n'eſt pas abſolument mauvais ; il rapporte du riz, de l'avoine, de l'orge, & du bled de Turquie : mais le froment n'y vient point. Les prairies y ſont excellentes, & les fourages très-bons. Un des principaux articles de ſon commerce, c'eſt celui de la morue : elle en envoye en Eſpagne, en Portugal, en Italie & dans d'autres pays. La pêche de la baleine y eſt plus

forte que par tout ailleurs : on y a déja conſtruit, & il s'y conſtruit encore plus de vaiſſeaux que dans toutes les autres Colonies enſemble. Elle fait avec toutes les Iſles Angloiſes, la *Jamaïque*, les *Barbades*, &c. ainſi qu'avec la Hollande, la France, & les Iſles Danoiſes, un commerce conſidérable en poiſſons, en chevaux, en douves pour faire des tonneaux, en chevets ou bois de lits, & autres meubles de cette eſpéce. Elle eſt, dans beaucoup d'endroits, auſſi peuplée que l'Angleterre : on y trouve par tout de très-belles Villes, & celle de *Boſton* eſt très-grande & fort bien bâtie. Cette Colonie étant ſi prodigieuſement peuplée, il n'eſt pas étonnant qu'elle conſomme beaucoup de marchandiſes ; elle les paye, ſçavoir, celles d'Eſpagne & du Portugal, en poiſſons : celles d'Angleterre, en lui conſtruiſant des vaiſſeaux pour ſa marine militaire : elle y fait auſſi paſſer l'or & l'argent qu'elle tire des Iſles Angloiſes pour les chevaux qu'elle y envoye.

RHODE-ISLAND.

Il y a pluſieurs Comtés dans cette Province : celui de la *Providence* eſt le plus conſidérable. *New-port* (ou *New-toon*) qui en eſt la Capitale, a un Havre excellent, & eſt fort peuplée.

Les articles principaux du commerce de cette Colonie, ſont les chevaux, les meubles & le fromage. Elle fait venir d'Angleterre & de Hollande, tout ce qui lui eſt né-

ceſſaire pour ſon uſage. Elle fait le commerce avec toute l'Angleterre, la Hollande, la France, les Iſles Danoiſes, ainſi qu'à la *Havanne* d'où elle tire une grande quantité d'argent, qu'elle fait paſſer à *Londres* pour payer ce que les manufactures Angloiſes lui fourniſſent. Il s'y conſtruit auſſi de très-beaux vaiſſeaux.

CONNECTICUT.

Il y a dans cette Province un très-grand nombre de belles Villes qui ſont toutes fort peuplées : elle a environ cent cinquante miles (cinquante lieues de France) d'étendue de côtes ſur la mer. Les chemins y ſont très-beaux, & on n'y fait pas trois lieues ſans trouver une ville, la plûpart deſquelles ont d'excellens Havres, & font le commerce avec les Colonies voiſines & les Iſles de l'Amérique. Il y a pluſieurs riviéres navigables, mais la principale eſt celle de *Seabrook*, ſur laquelle des vaiſſeaux tout chargés peuvent remonter près de cinquante miles (environ dix-ſept lieues de France.) Le terroir y eſt meilleur qu'à *Boſton*, & rapporte toute ſorte de grains d'Europe : il y a des chevaux en grande quantité, & beaucoup de moutons, de porcs, &c. les vivres y ſont en grande abondance. Toutes les Villes qui ſont ſituées du côté de *Boſton*, en tirent des étoffes de laine : celles du canton qui avoiſine la *Nouvelle-York*, y achétent tous les meubles dont elles ont beſoin : mais il y

en a beaucoup qui commercent directement avec *Londres* & *Briſtol*. Il s'y fait en général une grande conſommation des marchandiſes des manufactures Angloiſes ; & le profit que cette Colonie fait ſur ſon commerce de beſtiaux, de chevaux & autres effets, qu'elle envoye dans les différens pays, paſſe toujours à Londres.

NOUVELLE-YORK.

Il n'y a point de ſortes de grains, d'arbres, d'arbuſtes & de plantes, en Angleterre, qui ne viennent mieux encore & en plus grande abondance ſur les côtes de cette Province, & dans l'*Iſle-longue*, qui en fait partie. On y nourrit beaucoup de beſtiaux ; & il n'y a point de pays qui fourniſſe une plus grande quantité de chevaux. Il y a de très-grandes Villes, toutes très-peuplées. Le fort du commerce de cette Colonie, ſe fait à la *Nouvelle-York* (ou New-York) ville dans laquelle on compte plus de cinq mille maiſons toutes bâties en briques & pierres. La plus grande partie du commerce s'y fait par eau ; & il y a pluſieurs quais magnifiques juſqu'auprès deſquels on peut faire approcher des vaiſſeaux du port de quatre cent tonneaux, ſans qu'ils ceſſent d'être à flot. La riviére de *Hudſon* qui prend ſa ſource au-deſſus d'*Albany*, & qui eſt une des plus fortes riviéres de toute l'Amérique, paſſe le long de cette ville, & elle y a plus de trois miles (une lieue de France) de largeur. C'eſt ſur cette

riviére que tous les grains & autres marchandiſes qui viennent d'*Albany* & d'ailleurs, deſcendent à *New-York*. Cette ville a ſix marchés conſidérables; & de tous ceux de l'Europe, il n'y en a pas un où ſe réuniſſent tout à la fois, comme dans ceux-ci, l'abondance, la bonne qualité, & le bon marché des denrées & des marchandiſes de toute eſpéce. Les productions principales de ce pays ſont, le froment, le riz, l'orge, l'avoine, le bled de Turquie, les pois & toutes les eſpéces de légumes. Il y a d'excellens pâturages; des beſtiaux, des moutons, des chevaux & des porcs en grande abondance. Il y croît de toutes les ſortes de bois de charpente que produit l'Angleterre, & beaucoup d'autres qu'elle ne produit pas.

Cette Colonie fait depuis pluſieurs années un commerce conſidérable avec la ville de *Londres* & les autres Ports d'Angleterre; ainſi qu'avec l'Eſpagne, le Portugal, l'Italie, l'Afrique & toutes les Iſles de l'Amérique: & elle tire une grande quantité de marchandiſes des manufactures d'Angleterre, qu'elle paye avec l'or & l'argent qu'elle tire des Iſles de la *Jamaïque*, de *Curaçoa*, de S. *Euſtache*, de S. *Auguſtin*, & quelquefois du Continent Eſpagnol de l'Amérique Méridionale: ou bien elle envoye en retour du bois de *Campêche*, du *Nicarago* & du *Brazilette*. Elle fait auſſi paſſer tous les ans en Angleterre pluſieurs milliers de *Caſtor* & d'autres fourrures, ainſi que des vaiſſeaux & pluſieurs autres articles.

Nouvelle Jersey.

Ce pays eſt aſſez généralement uni, & le terroir en eſt très-fertile. Ses productions ſont les mêmes que celles de la *Nouvelle-York*. Il y a pluſieurs riviéres ; mais elles ne ſont pas profondes. Comme cette Colonie n'a point de Ville Capitale, ſon Commerce ne ſe trouve réuni nulle part, & il ne s'y en fait preſque point d'étranger. C'eſt à la *Nouvelle-York* que ſes habitans vont chercher toutes leurs proviſions, & qu'ils achétent les effets & les marchandiſes d'Angleterre dont ils ont beſoin. Elle a malheureuſement été donnée en propriété à un certain nombre de perſonnes qui ont eu entre elles de fréquentes conteſtations ſur le bornage de leurs poſſeſſions ; de maniére que l'incertitude ſur la ſolidité de leurs titres, les a découragés d'y faire des établiſſemens.

Pensilvanie.

Les productions de cette Colonie ſont les mêmes que celles de la *Nouvelle-York*, & elles ſont auſſi abondantes. Elle eſt diviſée en pluſieurs Provinces (ou Comtés), & elle eſt très-peuplée. Dans les derniéres années du régne de la Reine *Anne*, un grand nombre de Sujets de l'Electeur *Palatin* ſont d'abord venus s'y établir, & ont encouragé ceux avec leſquels ils étoient liés dans toute l'Allemagne, à en faire de même. Il s'embarquoit tous les ans au ſeul Port de *Rotter-*

dam, depuis quatre jusqu'à huit mille de ces *Palatins* pour passer en Pensilvanie; sans compter beaucoup d'*Anglois*, d'*Ecossois*, & d'*Irlandois* qui alloient aussi s'y établir. *Philadelphie* en est la Capitale : cette Ville contient cinq mille maisons, & elle est par sa grandeur, une des plus belles du monde. Les rues y sont tirées au cordeau, & viennent toutes répondre au centre. Les maisons sont belles & bien bâties. L'Hôtel-de-Ville est magnifique, & la Place du Marché est une des plus belles qu'il y ait en Europe. Cette Ville est située sur deux rivières navigables. Les habitans font particuliérement leur commerce en Afrique, & avec les Isles de l'Amérique : mais c'est à *Londres* & à *Bristol* qu'ils ont leur plus forte correspondance : ils en tirent beaucoup d'étoffes de laine, & d'autres marchandises, pour lesquelles ils donnent les mêmes retours que les habitans de la *Nouvelle-York*. On a, depuis peu, établi une Académie à *Philadelphie*.

MARYLAND.

Le Lord *Baltimore* est propriétaire de cette Colonie. Elle n'est presque point habitée, quoique le pays soit très-fertile & qu'il y vienne d'excellent froment, d'autres grains d'Europe & une grande abondance de bled de *Turquie*. Il y a beaucoup de bestiaux & de porcs. Le tabac est le principal article

de ſes productions, & l'Angleterre en tire une très-grande quantité. Pluſieurs belles riviéres arroſent cette contrée. *Annapolis* en eſt la Capitale; mais elle n'eſt pas fort grande. Une choſe très-déſagréable pour les habitans, c'eſt qu'on leur incorpore les criminels qu'on bannit d'Angleterre. Cette Colonie tire des manufactures d'Angleterre tout ce qui eſt néceſſaire à l'uſage de ſes habitans, & envoye en retour du tabac, des peaux de daim & des fourures.

VIRGINIE.

La *Virginie* eſt une des plus grandes Colonies Angloiſes, & la plus ancienne de toutes. Elle a au moins cent quatre-vingt miles (ſoixante lieues de France) de côtes ſur la mer. Le terroir y eſt très-bon & rapporte abondamment toutes les ſortes de grains d'Europe; mais le tabac eſt le principal article de ſes productions. Il n'y fait pas ſi froid que dans les autres Colonies, ce qui fait que les Fermiers n'étant pas obligés d'acheter une ſi grande quantité de fourages pour nourrir leurs beſtiaux pendant l'hiver, peuvent en avoir un plus grand nombre. Il y a de fort belles riviéres toutes très-poiſſonneuſes, & ſur leſquelles on voit toujours une quantité prodigieuſe d'oiſeaux ſauvages & d'autres. Les habitans y ont la vie fort aiſée; ce pays n'eſt cependant pas tout-à-fait ſi peuplé que les autres, parce qu'on s'y ſert de Négres pour cultiver

les plantations de tabac. *Williamſbourg* eſt la Capitale ; mais cette ville n'eſt pas grande. On y a établi des Tribunaux de Juſtice ; & le Gouverneur y fait ſa réſidence. On voit peu d'endroits où il y ait de ſi belles riviéres & en auſſi grande quantité que dans la *Virginie*. Les vaiſſeaux qui viennent d'Angleterre peuvent les remonter juſqu'à plus de cent cinquante miles (cinquante lieues de France) & vont, pour ainſi dire, à la porte des Planteurs pour y prendre leurs chargemens de tabac. L'Angleterre fait un profit conſidérable ſur cet article de commerce ; elle en tire tous les ans une quantité prodigieuſe qu'elle envoye vendre enſuite dans le pays étranger, & elle donne en retour aux *Virginiens* des habits, des étoffes de laine & de la quincaillerie.

Caroline Septentrionale.

Cette Colonie eſſuye dans l'été des chaleurs exceſſives, & dans l'hiver le froid y eſt modéré. Ce pays a été fort négligé ; le terroir en eſt cependant très-bon. Ses productions ſont, le bled de *Turquie*, le riz, les légumes, le tabac, la poix, le goudron, les peaux de daim, les fourrures, la cire, & le ſuif. Il y croît de toute ſorte de bois de charpente, & particuliérement des Pins de pluſieurs ſortes. Comme l'hiver n'y eſt pas long, les habitans nourriſſent beaucoup de beſtiaux & de porcs ; ces derniers

vivent dans les bois où ils s'engraiſſent de noix & de chataignes ; par ce moyen leur nourriture ne coûte preſque rien. Un grand déſavantage pour le commerce & la navigation des habitans de cette Province, c'eſt que les côtes y ſont bordées d'un banc de ſable très-dangereux, & qu'il n'y a point d'autre Havre que *Cap-Fear* qui n'eſt pas fort éloigné d'*Edenton*. Leurs riviéres ſont très-belles & bien navigables. Il ſe fait dans cette Colonie une grande conſommation des marchandiſes d'Angleterre, qu'elle tire principalement de *Boſton*, de la *Nouvelle-York*, de *Philadelphie*, & elle les fait quelquefois venir directement de Londres, & donne en retour du tabac, de la poix, du goudron, des peaux de daim, & des fourrures.

Caroline Méridionale.

Le climat de ce pays eſt fort chaud, & il n'y a preſque point d'hiver. Ses productions ſont les mêmes que celles de la *Caroline Septentrionale*. Mais le riz eſt l'article principal du commerce de cette Colonie. Elle en envoye dans toutes les parties de l'Europe. On y a planté depuis peu de l'indigo. *Charles-Town* eſt ſa Capitale. Les habitans y ſont fort civiliſés. On n'y manque de rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie, ou de ce qui peut la rendre agréable. Il y a pluſieurs belles riviéres, & les Havres y ſont excellens. C'eſt d'Angleterre qu'elle tire tout ce dont elle a beſoin, & elle en-

voye en retour, du riz, de la poix, du goudron, des peaux de daim & des fourrures.

GÉORGIE.

Cette Colonie eſt la derniére des poſſeſſions des Anglois ſur le Continent de l'Amérique Septentrionale. Il y fait extrêmement chaud. Le terroir n'en vaut rien, & elle n'eſt pas fort peuplée. Elle eſt frontiére des poſſeſſions Eſpagnoles. Les Anglois s'étoient propoſés d'y établir des manufactures de ſoye, la latitude étant propre à cela, & les meuriers y venant très-bien; mais cet établiſſement n'a pas encore été porté à ſon point.

Cette Deſcription a été traduite de l'Anglois.

-30250-
May 1946
Goldsmith

CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE SUR LE CONTINENT DE L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE.

Echelle
de 25 Lieues communes de France ou 60 Milles Anglois.
5 10 15 20 25.

EXPLICATION

Partie de la Nouvle France reputée Acadie par les Anglois.
I. Bassin des Mines
II. Détroit de Froneac
III. Baye verte
IV. Beau bassin
V. Etablies en St François
VI. Riv. Kinibeki
1. les Mines
2. Peseguit
3. Fort Edouard
4. Cobequit
5. Milfort detruit
6. Fort Laurence
7. Riv. St Croix
8. Pascamadi
9. Riv. S. Georges
10. Fort Western
11. Fort Frank
12. Fort Richemont

POSSESSIONS ANGLOISES.
Port Royal
I. District de Pt Royal
1. Isle longue
2. Annapolis ou Pt Royal
Acadie
II. Sauvages du C. Sable
III. la Baye de toutes les Iles
3. Luneburg
4. Fort Sackville
A. Prov de Main
X. Nouveaux Forts Anglois.
1. Brunswick
2. Fort Georges
B. Hampshire
X. Nouveaux Forts Anglois.
1. Les Lacs Kurump et Winipisseoket
2. R. Merimak
3. Lac Sunap
4. Fort Stevens

C. Province de Massachusset
X. Les Forts Massachusset, Shirley, Malden et autres.
1. Fort Pelham
2. Deerfield
3. Worcester
4. Newbury
5. Salem
6. Charles Town
7. Boston
8. Sandwich
D. Province de Connecticut
1. Dover
2. Windham
3. Seabrook
4. Fairfield
E. Province de Rhode-Island
1. Providence
2. Bristol
3. Portsmouth
4. Newtown

N.le York
X. Nouveaux Forts Anglois dits les Forts du Lac Georges.
1. Fort Lyman
2. Fort Anne
3. F. Lidius ou Nicholson
4. F. Uppercastle
5. Rye
6. Chester
7. Les Moraviens
8. Kingstown
N.le Jersey
1. Elisabeth town
2. Burlington
Pensilvanie
I. Villes Allemandes
II. Villages Sauvages
1. R. Juniata
2. Val de Sheerman
3. Fort Granville
4. Samekin
5. Newcastle
6. Lewis

Mariland
1. Shavalo
2. Baltimore
3. St Marie
4. Somerset
Virginie
1. Falmouth et Fredericsbourg.
2. Urbanna
3. Newcastle
4. Westham
5. York
6. James town
7. Norfolk
8. Cobham

Il n'y a point de renvois pour les autres Colonies Angloises.

La pluspart des Etablissemens et Forts dans les Possessions des Anglois sont tirés de leurs cartes ou de leurs Cartes; dont on n'en est point garant.

---- Les points longs indiquent tout ce que les Anglois veulent s'approprier. Voyés l'Observateur Hollandois Let. IV.

Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Bourgoin Laine Sculp.

du
ur-

ETAT

POLITIQUE ACTUEL

DE

L'ANGLETERRE.

AVERTISSEMENT.

Ces Lettres paroîtront à l'avenir ſéparément ; on fera enſorte d'en donner au moins deux dans le cours d'un mois.

TABLE.

LETT. XII. *SUR l'Amiral Byng*, pag. 395
Discours prononcé par l'Amiral Byng devant ses Juges le 18 Janvier 1757, 407
Circonstances de l'Exécution de l'Amiral Byng, 440
Ecrit remis par l'Amiral Byng quelques momens avant son Exécution, au Grand Maréchal de l'Amirauté, 44

NOUVELLES DIVERSES.
D'ANGLETERRE.

Suite des Nouvelles concernant différentes mesures prises par le Gouvernement, 446

Marine.

Suite de différentes Nouvelles de projets & d'opérations, 450
Nouvelles de Gibraltar & de la Mediterranée, 457
Morts remarquables, 459
Prises faites à la Mer, tirées des Gazettes Angloises du premier au 10 Mars, 461

Fin de la Table.

ERRATA.

PAges 49. Note. *lig.* 3. Signés Britannicus, *lis.* Signés *ou* Britannicus.
145. *lig.* 16. Bitt, *lis.* Pitt.
146. *lig. première*, Osbonne, *lis.* Osborne.
152. *lig.* 3. 81. *lis.* 31.
171. *lig. dernière des Notes*, Frederiosbourg, *lis.* Frederiksbourg.
183. *lig.* 17. (.), *lis.* (?).
188. *lig.* 2. privé, *lis.* privés.
230. *lig.* 23. Swif, *lis.* Swift.
145. *lig. derniére*, Toris, *lis.* Tori.
250. *lig.* 3. même, *lis.* mêmes.
261. *lig.* 19. Georges, *lis.* George.
301. *lig.* 2. Cornouallis, *lis.* Cornwallis.
309. *lig.* 15 mécontentement, *lis.* mauvaise volonté.
310. *lig.* 4. mécontentement, *lis.* mauvaise volonté.
311. *lig. derniére*, Gazette France, *lis.* Gazette de France.
316. *lig.* 25. conséquence, *lis.* conséquences.
320. *lig.* 23. interptétation, en publiant, que, *lis.* interprétetion, que &.
332. *lig.* 22. dommages-intérêts, *lis.* dommages & intérêts.
334. *lig.* 8. Falmuth, *lis.* Falmouth.
341. *lig.* 10. avec quelques, *lis.* & quelques.
344. *lig.* 24. Honeyswood, *lis.* HoneyWood.
345. *lig.* 22. Newoff, *lis.* Newhoff.
346. *lig.* 24. Soutwhark, *lis.* Southwark.
Ibid. *lig.* 27. Neuoff, *lis.* Newhoff.
347. *lig.* 5. Marlboroug, *lis.* Marlborough.
352. *lig.* 12. Marlboroug, *lis.* Marlborough.
381. *lig.* 20. Townseud, *lis.* Townsheud.
384. *lig.* 10. à la fin de l'alinea, *lis.* (.)
Ibid. *lig.* 22. il y a eu en Angleterre, *lis.* il y a en Angleterre.

LETTRE XII.

Sur l'Amiral Byng.

J'APPRENS dans l'instant même, Monsieur, la fin tragique de l'infortuné Amiral *Byng*. Il fut exécuté hier dans le Havre de Portsmouth sur un des vaisseaux du Roi ; & conformément à la Sentence de mort prononcée contre lui, il a été fusillé. C'est un événement qui donnera ici matiére à bien des réflexions. Les anciens Ministres ne manqueront pas de s'en féliciter : ils sont délivrés d'un accusateur redoutable qui les auroit perdus infailliblement, s'ils n'eussent pas trouvé les moyens de le prévenir. Les Militaires en seront justement allarmés : c'est une voie ouverte à tout Ministére coupable du malheur de l'Etat, pour se décharger sur eux de la haine & du ressentiment des Peuples. Les vrais Politiques y reconnoîtront le même esprit de vertige qui a pré-

ſidé à toutes les démarches de l'Angleterre, depuis ſes premiéres infractions au traité de paix qui ſubſiſtoit entre elle & la France. Il eſt certain qu'il y a une extrême injuſtice dans le procédé des Anglois avec leur Amiral. J'ai fait à ce ſujet quelques obſervations que je veux hazarder de vous communiquer; elles ſerviront d'avant propos à une traduction que je vous envoie du diſcours que M. *Byng* a prononcé le 18 Janvier dernier devant ſes Juges.

Je n'ai jamais entendu parler d'aucun jugement plus inconſéquent & plus biſarre, que celui qui a été rendu en cette occaſion. On y déclare M. *Byng* tout à la fois innocent & coupable: ſes Juges en le condamnant à la mort, font ſon apologie comme de l'homme le plus digne de vivre: ils décident qu'*il n'a point fait tout ce qu'il auroit pû faire dans l'action de la Méditerranée*, & ils l'en juſtifient auſſitôt, en inſérant dans leur Arrêt des dépoſitions ſur ſa conduite, d'après leſquelles on ne peut lui refuſer de l'admiration. Ces dépoſitions

ſont celles des Officiers qui étoient à ſes côtés pendant le combat. Elles portent, qu'*il n'a laiſſé voir ni dans ſes actions ni dans ſon maintien aucune marque de crainte ou d'agitation intérieure : qu'on ne s'eſt point apperçû qu'il ait cherché à éviter l'ennemi : qu'il donnoit ſes ordres avec toute la tranquillité & la préſence d'eſprit poſſibles, & qu'on ne peut lui reprocher que le cœur l'ait abandonné un ſeul inſtant.*

Je ſais bien que l'intention des Juges de M. *Byng*, lorſqu'ils ont inſéré ce témoignage dans leur Arrêt, a été de faire voir qu'ils ne l'avoient point condamné pour avoir manqué de courage, ainſi qu'il en étoit accuſé, mais ſeulement pour *n'avoir pas fait tout ce qu'il auroit pû faire pendant l'action :* négligence que les loix d'Angleterre veulent qu'on expie par la mort.

Mais pourquoi ce même témoignage ne ſerviroit-il pas auſſi bien à juſtifier M. *Byng* de toute imputation de négligence, qu'à établir ſa réputation du côté de la bravoure ? Quand on eſt aſſuré qu'un Général, dans un combat où ſes armes ont

été malheureuſes, a donné des marques de valeur, d'intrépidité, de courage & d'attention : que peut-on raiſonnablement lui demander de plus ? Et tout ce qui eſt au-delà, n'eſt-il pas dans le pouvoir du ſort ? Je conviens que les témoins dont les dépoſitions ſont ſi favorables à M. *Byng*, ne forment pas le plus grand nombre ; mais ceux qui ont rendu un témoignage contraire, étoient ſur d'autres vaiſſeaux de l'Eſcadre, & n'ont pas vû, comme ces premiers qui étoient ſur le même vaiſſeau que l'Amiral, la maniére dont il s'eſt comporté pendant l'action.

De plus, il eſt de fait qu'on a rejetté une ample liſte de témoins que M. *Byng* déſiroit qu'on fît venir de la Méditerranée, outre ceux qui lui avoient été accordés à ſon arrivée en Angleterre ; c'eſt-à-dire, dans un tems où n'étant encore que peu familiariſé avec ſon infortune, elle ne lui laiſſoit pas la liberté d'eſprit néceſſaire pour ſe rappeller toutes les perſonnes qu'il ſavoit être en état de rendre témoignage à la vérité.

Or, qui ne conçoit pas que les té-

moins ſur leſquels M. *Byng* fondoit le plus d'eſpérance, n'ayant point été appellés, & la plûpart de ceux qu'on a entendus étant du choix de ſes adverſaires, rien n'a dû être plus facile que de le trouver coupable d'un chef d'accuſation auſſi vague que celui de *n'avoir pas fait tout ſon poſſible pour remporter la victoire?* Le Conſeil de guerre, pourroit-on m'objecter, a déclaré que M. *Byng* étoit encore convaincu d'avoir pû jetter du ſecours dans Minorque. D'abord ce ſeroit une vaine allégation, puiſque la loi qui a réglé le jugement de M. *Byng*, ne ſtatuoit rien à cet égard, & que l'Arrêt de ſa condamnation n'eſt appuyé que ſur de prétendues preuves de ſa négligence pendant le combat; mais il eſt encore facile de démontrer que cette déclaration en elle-même eſt une injure atroce à la mémoire de M. *Byng*. Il a été arrêté qu'on feroit des recherches dans la conduite des Miniſtres, pour ſavoir ſi ce n'eſt point par leur faute que M. *Byng* s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité d'envoyer du ſecours dans Minorque.

M. *Byng*, de ſon côté, a allégué pour ſa défenſe que de la maniére dont les Miniſtres avoient armé ſon Eſcadre, il lui eût été impoſſible de faire paſſer le moindre ſecours d'hommes dans la place, quelque facilité qu'il en eût pû avoir. Or, je demande ſi, dans la bonne régle, on n'auroit pas dû attendre pour déclarer l'Amiral *Byng* convaincu d'avoir pû jetter du ſecours dans Minorque, que l'examen des Miniſtres ſur ce point eût été terminé? Les Juges de M. *Byng* ne manqueront pas de chercher un dernier moyen de juſtification dans l'opinion où ils affectent d'être & qu'ils ont inſinuée aux Commiſſaires de l'Amirauté, que la loi en vertu de laquelle ils ont jugé M. *Byng* à mort, n'étoit ſuſceptible d'aucune modification, même quand ils auroient reconnu que la négligence dont ils l'ont déclaré coupable, ne provenoit que d'un défaut de judiciaire. Mais quand on donne une interprétation pareille aux termes d'une loi déja rigide à l'excès, n'eſt-ce pas prouver qu'on a juré la perte de celui du ſort duquel on eſt l'ar-

bitre ? Il eſt vrai que les amis de M. *Byng* ont paru ſe donner quelques ſoins pour empêcher l'exécution de ſa Sentence, & pour faire annuller ſon jugement : mais ſans doute vous ne croyez pas, Monſieur, qu'on ait eu bien ſincérement envie de réuſſir dans cette tentative. Le beſoin extrême d'argent où ſe trouve aujourd'hui la Grande-Bretagne, par une ſuite néceſſaire de ſon ambition & de ſes injuſtices, doit vous rendre très-ſuſpects tous les moyens qu'employent pour gagner ſa confiance ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration de ſes affaires ; ils ſavoient combien étoit rallenti le premier emportement du peuple contre M. *Byng*, & que ce ſeroit même faire une choſe agréable à la plûpart des Anglois que de paroître porté de bonne volonté pour leur Amiral, & de faire quelque démarche extraordinaire en ſa faveur. On eſt donc convenu qu'on témoigneroit avoir toute l'envie poſſible de le ſauver : & pour s'appuyer du prétexte le plus capable de donner du poids à cette entrepriſe, on a déclaré que les mo-

tifs qui avoient fait condamner M. *Byng*, tourmentoient violemment la conſcience de pluſieurs de ſes Juges. Tout ſembloit annoncer que les menées & les pratiques ſecrettes de ſes perſécuteurs alloient être produites au grand jour ; on croyoit toucher au moment où on verroit triompher ſon innocence, lorſque le Miniſtére aſſuré d'en avoir aſſez fait juſqu'alors pour plaire à une partie de la Nation, a jugé qu'il étoit tems de ſonger à ne pas déplaire à l'autre. Les choſes ont été remiſes dans l'état où on vouloit réellement qu'elles fuſſent. Les Juges interrogés s'ils croyent leur jugement défectueux en quelque point, répondent comme de concert, qu'ils ſont dans la plus grande tranquillité à cet égard : le *Bill* propoſé pour les délier du ſerment de ſecret ſur les motifs de leurs délibérations, eſt rejetté d'une voix unanime, & l'Amiral *Byng* eſt abandonné à ſon malheureux ſort. Cet homme dont le courage, les ſervices & la fidélité ſont atteſtés d'une maniére ſi claire & ſi poſitive, périt par le

même ſupplice qu'ont ſubi au commencement de ce ſiécle les *Kirby* & les *Wade*, les plus lâches Sujets qu'ait jamais employés l'Angleterre, dont l'un s'étoit éloigné de quatre lieues de l'endroit où ſe livroit le combat, & l'autre avoit indignement refuſé d'y participer. C'eſt ainſi, Monſieur, que la cauſe de l'innocence a été trahie en Angleterre par ceux de qui l'on avoit compté qu'elle ſeroit appuyée & ſecourue. Mais la Nation Angloiſe ne tardera pas long-tems à reconnoître & ſur ce point & ſur une infinité d'autres, l'étrange abus qu'on a fait de ſa crédulité. Vous l'entendrez peut-être bientôt, reprocher à ſes Miniſtres actuels qu'à leur avénement ils avoient ſemblé n'être occupés que de l'établiſſement d'une milice générale; mais qu'ils en ont fait traverſer l'exécution par tant d'incidens & de difficultés, qu'on ne ſait plus ſi ce grand ouvrage pourra jamais arriver à ſa conſommation: qu'ils avoient promis d'appliquer le reméde convenable à l'exceſſive cherté des grains qui déſole les peuples,

& que ce mal n'a fait que s'accroître depuis le commencement de leur Miniſtére : qu'ils n'ont ſoulagé l'Etat qu'en apparence en le débarraſſant des Heſſois & des Hanovriens ; puiſqu'ils font paſſer en Allemagne à la ſuite de ces troupes des ſommes au moins auſſi conſidérables que celles qui avoient attiré ſur les précédens Miniſtres le juſte blâme de les avoir appellés : qu'après s'être comme engagés à faire rendre juſtice à la Nation de la mauvaiſe conduite de leurs prédéceſſeurs, ils ont laiſſé périr dans l'Amiral *Byng*, le témoin le plus capable d'éclairer le Public ſur les véritables cauſes de ſes revers & de ſes pertes : qu'ils ont eu enfin bien plus réellement en vûe de ſauver les anciens Miniſtres contre qui ils avoient paru ſi acharnés, que l'infortuné Amiral *Byng* dont ils s'étoient déclarés les protecteurs. Tels ſeront, Monſieur, les juſtes murmures du peuple Anglois contre un gouvernement qui n'eſt changé qu'en apparence, & qui, en ſuivant un nouveau ſyſtême, met en pratique les mêmes maximes qui

faiſoient le vice de l'ancien. Voila, Monſieur, les obſervations que j'ai faites ſur la condamnation de M. *Byng*. Les particularités de ſa mort dont je vous ferai le détail après vous avoir rapporté ſon diſcours, vous laiſſeront la plus haute opinion de ſon mérite & de ſes qualités perſonnelles.

Quant à ſon diſcours, quoiqu'il n'y ait ni mouvemens impétueux, ni figures hardies, je ſuis perſuadé cependant que vous ne pourrez le lire ſans quelque émotion. De même qu'il y a des cauſes qui demandent une déclamation pompeuſe & véhémente, il en eſt qui n'exigent qu'une action tranquille & naturelle : il falloit que M. *Byng* employât un ſtile également convenable à la dignité de ſon rang & à l'aſſurance où il étoit ſur ſon innocence : il devoit parler avec le ménagement & la retenue d'un homme qui connoît ce qu'il ſe doit à lui-même, & qui rempli d'une vraie bravoure, ſait combien il doit mépriſer les atteintes qu'on porte à ſes ſentimens. C'eſt auſſi le genre

de ſtile que M. *Byng* a préféré ; & un choix ſi heureux ne fait pas médiocrement honneur à ſon goût & à ſon diſcernement. Il régne d'ailleurs dans ſon diſcours tant de candeur & de modeſtie : les efforts qu'il fait pour ſe concilier la bienveillance de ſes Juges, ſont ſi naturels : il ſait ſi à-propos relever le pouvoir & le crédit de ſes adverſaires, & inſiſter ſur ſa foibleſſe & ſur ſon infortune : il expoſe ſes moyens avec tant d'ingénuité & de nobleſſe, qu'il vous paroîtra difficile que ſa cauſe eût été mieux plaidée par un Orateur de profeſſion : vous ſerez étonné enfin qu'un homme élevé dans le tumulte des armes, ſache exécuter avec tant de préciſion & de délicateſſe, les proportions & les loix de convenance qui conſtituent la plus ſolide beauté du diſcours Oratoire.

Le témoignage qui a été rendu à M. *Byng* par le Conſeil de guerre qui a prononcé ſa condamnation, vous a ſuffiſamment prouvé qu'il étoit un excellent Militaire & un bon Serviteur de ſa Patrie : vous

conviendrez, après la lecture de son discours, qu'il étoit homme d'esprit & de goût ; & quand vous saurez la glorieuse fin qu'il a faite, vous direz, c'étoit un grand homme !

DISCOURS PRONONCÉ par l'Amiral BYNG devant ses Juges le 18 Janvier 1757.

MESSIEURS,

Contraint de parler devant vous pour ma propre défense, je n'espére point d'ébranler & d'entraîner vos esprits par l'éloquence de mon discours. Je ne me suis jamais exercé dans l'art de la parole ; & pendant toute une vie que j'ai employée au service de l'Etat, aurois-je pû soupçonner que le secours de cet art me dût être nécessaire ? Il est donc bien malheureux pour moi que par les usages de nos Tribunaux militaires, l'assistance d'un Avocat me soit refusée dans une cause où le crime qui m'est imputé est des plus énormes, & où ma justification dépend d'une immense quantité de faits & de cir-

conſtances. Réduit à une perplexité ſi affreuſe, je n'héſite cependant point ſur le parti que j'ai à prendre. Je vais vous rendre, Meſſieurs, un compte ſimple & exact de la vérité. L'expérience & l'habileté qui me manquent, me privent, il eſt vrai, de pluſieurs avantages conſidérables ; mais j'eſpére qu'ils n'échaperont point à vos lumiéres & à votre pénétration ; & pour être aſſuré de n'en perdre aucun, je mets dans votre intégrité toute ma confiance.

La prévention de tout un Peuple, l'animoſité qu'on lui a inſpirée contre moi, voilà mon infortune. Par quel odieux artifice eſt-on parvenu à me rendre l'objet de l'indignation publique ? C'eſt un myſtére qu'il ſeroit ſans doute de mon intérêt que vous duſſiez approfondir. Mais aujourd'hui il me ſuffira de pouvoir établir mon innocence devant des juges inacceſſibles à la ſéduction, & de voir dans les perſonnes qui pourſuivent mon jugement, des adverſaires généreux, qui ne demandent qu'une juſtice exacte & impartiale, & qui n'ont aucune raiſon de

ſouhaiter ma perte. Heureux d'être raſſuré contre deux ſujets de crainte à la fois ! Les cris tumultueux d'une aveugle Populace n'auront aucune influence ſur la déciſion de mon ſort, & je ne ſuccomberai point ſous le poids d'un crédit tyrannique.

Tout le Royaume a retenti du bruit calomnieux que la perte du Fort S. Philippe ne provenoit que de ma mauvaiſe conduite, & que Minorque auroit été encore ſecourue à tems, ſi j'euſſe rempli mon devoir dans toutes ſes parties. Comme on n'a cherché en m'imputant ce malheur, qu'à faire tourner ſur moi ſeul le reſſentiment de mes compatriotes, ce ſera ce chef d'accuſation que j'eſſayerai de détruire le premier ; & lorſque je m'en ſerai ſuffiſamment lavé & que j'aurai fait diſparoître une préoccupation qui m'accuſe, j'oſe le dire, ſi gratuitement, je ne ſerai point embarraſſé de faire voir avec combien d'injuſtice on me reproche d'avoir manqué de courage pendant le combat. Je ſuis bien perſuadé que s'il

n'eût pas été très-essentiel à quelques personnes, pour leur propre sureté, de faire prendre le change à la Nation sur les vrais auteurs de la perte de *Minorque*, jamais homme au monde n'auroit eu la pensée de hazarder des doutes sur ma bravoure. Peut-être ne verra-t-on point sans étonnement que quoiqu'il y ait cette différence entre les deux crimes dont on m'accuse, que celui de lâcheté est le seul qui soit capital, & à la conviction duquel soit attachée la peine de mort, je paroisse cependant bien moins occupé de prouver mon innocence du côté où il s'agit de conserver mes jours, qu'empressé à me défendre de celui où je ne risque autre chose que la perte de ma réputation! Peut-être n'approuvera-t-on pas que je redoute infiniment plus la tache d'avoir manqué par ma faute de sauver S. *Philippe*, que le supplice dont seroit justement puni mon défaut de courage; mais auprès de qui cette façon de penser m'ôtera-t-elle la gloire d'être aussi jaloux que je le dois de mon honneur? Est-il possible que

ceux

ceux de qui elle pourra être blâmée ſachent en quoi le véritable honneur conſiſte ? Pour moi, Meſſieurs, je me ſens tant d'horreur pour une vie dévouée aux remords d'avoir cauſé la ruine de ma Nation, que je ne balance point à préférer d'expier par ma mort la prétendue lâcheté dont on veut que je ſois coupable. Si je ſuis donc aſſez heureux pour triompher, ainſi que je dois l'eſpérer, de cette odieuſe imputation de la perte de *Minorque ;* l'autre partie de ma juſtification ne ſera qu'un jeu pour moi ; & quand je n'aurai que la cauſe de ma valeur à défendre, on me verra traiter avec le mépris qui convient, l'inſultant défi qu'on oſe faire à mes ſentimens.

Je vous demande pour toute grace, Meſſieurs, de permettre que les deux chefs d'accuſation reſtent toujours ſéparés & diſtincts : il ſeroit d'une conſéquence très-fâcheuſe de les confondre ; car le ſort de *Minorque* n'a point du tout dépendu de ce qu'il a plu à quelques gens de nommer ma *lâcheté* dans le combat.

Le point dont il m'eſt ſurtout eſſentiel que la vérité vous ſoit connue, eſt celui qui regarde la perte de *Minorque* : je compte vous démontrer avec la derniére évidence que j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour détourner ce malheur. Si les preuves que j'en fournirai rendent néceſſairement quelques perſonnes ſuſpectes, & font réjaillir ſur d'autres le blâme qu'on vouloit me faire porter, j'eſpére au moins qu'on ne me fera pas un nouveau crime d'une dure néceſſité que l'intérêt de ma propre défenſe rend inévitable. Ce n'eſt pas ma faute s'il y a des liaiſons & des rapports ſi intimes entre les différens points qu'on attaque dans ma conduite & les véritables négligences dont certaines gens méritent le reproche, & s'il m'eſt impoſſible, en prouvant mon innocence, de ne point opérer leur conviction. Je n'ai nulle envie de me rendre l'accuſateur de qui que ce ſoit ; & dans la triſte ſituation où je me trouve, on ne peut me ſoupçonner de vouloir le devenir de gens auſſi puiſſans & auſſi redouta-

bles que le ſont mes adverſaires. Mais ſi, pour que le blâme de la perte de *Minorque* ne me ſoit point imputé, il faut que ce ſoient ceux qui m'en ont voulu charger, qui le ſupportent, ils ne pourront point équitablement s'en prendre à moi d'avoir fait retomber ſur eux une accuſation ſous laquelle ils vouloient me faire ſuccomber ſi injuſtement.

Pour vous mettre en état de juger ſi j'ai fait, comme je l'avance, tous les efforts poſſibles dans le combat de la *Méditerranée*, je crois qu'il faut faire marcher l'examen des choſes qu'il étoit en mon pouvoir de faire avant celui de celles que mon devoir me preſcrivoit.

Permettez-moi d'abord de poſer pour un fait inconteſtable, indépendamment des preuves que j'en apporterai, que l'Armée navale des François étoit ſupérieure à la mienne, ſoit par la force des vaiſſeaux, ſoit par le calibre des piéces, ſoit par le nombre des combattans, ſoit enfin parce que leurs vaiſſeaux faiſoient plus de chemin que les miens dans le même eſpace

de tems & avec le même vent, ce qui leur donnoit la facilité de chercher ou d'éviter le combat ſuivant qu'ils le jugeoient à propos. Vous voudrez bien que je vous faſſe obſerver qu'un fait ſi notoire a cependant été rapporté en Angleterre d'une maniére toute différente. Les deſſeins pervers que mes Ennemis méditoient contre moi leur ont inſpiré l'audace d'aſſurer le contraire à la Nation ; & je ne ſuis point étonné que cette noire impoſture ait pris ici tant de crédit, puiſqu'une gazette écrite & débitée ſous les auſpices & par les ordres de la Cour a été proſtituée aux vûes infâmes de mes accuſateurs, & puiſqu'ils y ont fait inſérer un état ſuppoſé des deux Eſcadres, dans lequel après avoir rabaiſſé les forces de l'Ennemi, (ce qui prouve ſeulement, il eſt vrai, qu'ils étoient mal informés à ce ſujet,) ils enfloient prodigieuſement les miennes, ce dont ils ne peuvent ſe juſtifier en prétextant cauſe d'ignorance.

Je ne veux point faire regarder la ſupériorité de l'Ennemi, comme

une raiſon qui dût m'empêcher d'aller à ſa rencontre. Il me ſuffit que l'on reconnoiſſe combien il étoit douteux, pour ne pas dire impoſſible, de l'attaquer avec ſuccès ; car on ne peut nier que malgré toute la certitude que j'avois de la difficulté de l'entrepriſe, je n'ai point héſité à livrer le combat, & que j'ai fait les derniers efforts pour remporter une victoire complette.

Les raiſons particuliéres pour leſquelles j'inſiſte ſur un fait auſſi notoire & dont il ſemble ſi inutile de vouloir établir l'évidence, vous ſeront manifeſtées, Meſſieurs, par une lettre que j'ai reçue de l'Amirauté & qui eſt actuellement entre vos mains. Cette lettre porte que ſi l'on me demande ma démiſſion, c'eſt uniquement parce que devant un Ennemi qui m'étoit inférieur en forces, j'ai pris le parti de la retraite.

Cependant, Meſſieurs, loin que je me ſois retiré d'un combat où mon adverſaire ne m'étoit point égal en forces, je vais vous prouver, que ſi je n'ai point été une ſe-

conde fois à la charge, c'eſt que mes vaiſſeaux avoient ſi prodigieuſement ſouffert de l'action, qu'ils étoient abſolument hors d'état d'en hazarder une ſeconde.

Ne pourroit-on pas me dire dans quelles vûes, ou pour quel objet on m'a donné le commandement de l'Eſcadre de la *Méditerranée*? Si c'étoit pour protéger *Minorque* ou pour y jetter du ſecours, ainſi que mes inſtructions ſemblent le donner à entendre, qu'il me ſoit permis de demander encore ſi ceux qui m'ont chargé de cette expédition ſans me donner les forces néceſſaires pour m'en acquitter avec ſuccès, ſavoient ou non que S. *Philippe* ſeroit inveſti avant mon arrivée, & que l'entrepriſe des François ſur cette Iſle ſeroit ſoutenue d'une Eſcadre ſupérieure à la mienne? S'ils en étoient informés, comment juſtifier la conduite qu'ils ont tenue? & s'ils ne le ſavoient pas, quelle excuſe donneront-ils de leur ignorance?

Seroit-il poſſible de ne pas ſentir à préſent la raiſon qui a engagé mes perſécuteurs à déprimer ſi ar-

tificieuſement l'armée Navale des Ennemis ? Et qui n'apperçoit les conſidérations auxquelles on a cru devoir me ſacrifier, quand on a ſi prodigieuſement exagéré les forces de mon Eſcadre, quoiqu'il n'y eût pas dans toute cette Eſcadre un ſeul homme qui ne ſût très-bien qu'elle étoit compoſée de pluſieurs vaiſſeaux dans le plus mauvais état, & preſque tous les plus mal armés de toute notre marine ?

Mais je crois pouvoir vous aſſurer, Meſſieurs, qu'on n'avoit nullement prévu que l'Eſcadre de la *Méditerranée* dût être obligée de combattre : & pour vous convaincre qu'on n'avoit point ſuppoſé que l'occaſion pût s'en préſenter, ou qu'on s'étoit flatté vainement que l'Ennemi n'auroit pas les forces ſuffiſantes pour hazarder un combat naval, permettez-moi de vous offrir le témoignage de mes inſtructions. Elles vous diront, Meſſieurs, qu'il m'étoit ordonné » ſi j'appre-» nois à mon arrivée à Gibraltar, » que l'Eſcadre Françoiſe fût paſſée » dans l'Océan, de la faire pour-

» ſuivre juſque dans l'Amérique Sep-
» tentrionale par un détachement
» aux ordres de l'Amiral Weſt ».

M'ordonner d'envoyer à la pourſuite des François un détachement de mon Eſcadre, n'eſt-ce pas faire voir avec la plus grande évidence qu'on ne croyoit pas celle des Ennemis à beaucoup près auſſi formidable qu'elle l'étoit réellement ; puiſque le détachement dont il eſt queſtion, ne pouvoit être moindre de huit vaiſſeaux ſur dix que j'avois emmenés, & qu'on entendoit que les Ennemis ſeroient toujours attaqués par des forces ſupérieures ? Mais mes inſtructions portent encore » qu'arri-
» vé à *Minorque* je rafraîchirai la
» garniſon en y faiſant paſſer le Ré-
» giment du Lord *Robert-Bertie*, &
» tous les canoniers & ſoldats qui
» ne ſeront point néceſſaires à l'Eſ-
» cadre. « On préſumoit donc que je trouverois la mer entiérement découverte, & que mon Eſcadre ne rencontreroit aucune oppoſition qui pût l'empêcher de ſecourir *Minorque*. Autrement rien de plus abſurde que l'ordre qui m'avoit été donné.

donné. En effet, comment croire qu'il m'eût été poſſible de déſarmer ainſi mon Eſcadre, en envoyant à terre une partie des troupes qu'elle avoit à bord ; & quelles troupes, Meſſieurs ? des Fuſiliers ; tandis que tout ce que j'en avois étoit encore trop peu conſidérable pour m'aſſurer de quelque ſuccès dans un combat ? Mais permettez-moi de faire encore parler mes inſtructions. » Si les Ennemis » n'ont point fait de deſcente dans » *Minorque*, il m'eſt ordonné d'aller » bloquer Toulon. « Oui, Meſſieurs, j'avois ordre de bloquer *Toulon*, c'eſt-à-dire de bloquer une armée de beaucoup ſupérieure à la mienne ; & toutes ces différentes opérations étoient abandonnées à une Eſcadre qui étoit encore inférieure à celle de l'Ennemi lors même qu'elle eut réuni toutes les forces qu'elle pouvoit avoir. Et cette réunion, eſtimera-t-on que j'en dûſſe être bien aſſuré, ſi on ſe rappelle que les vaiſſeaux qui ſe trouvérent dans le Havre de *Mahon*, lorſque les François firent l'attaque de *Minorque*, de-

voient craindre d'y être bloqués, pris ou détruits, puiſque quand ils en ſortirent, il y avoit deux jours que les François avoient paru devant l'Iſle, & qu'une partie des Ennemis approchoit déja de *Mahon?*

Que conclure de tout ce que je viens de vous rapporter, Meſſieurs, ſi ce n'eſt qu'on n'avoit nullement prévu dans mes inſtructions que je dûſſe trouver l'occaſion de combattre? Si l'Amirauté avoit eu le moindre ſoupçon que les Ennemis viendroient à ma rencontre, n'eſt-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'on m'auroit donné un plus grand nombre de vaiſſeaux,& d'autant plus qu'il y en avoit alors de très-beaux & en grande quantité à *Spithead*, qui étoient ou complettement armés, ou ſur le point de l'être? N'eſt-il pas vraiſemblable qu'on m'auroit accordé, ſuivant l'uſage, l'aſſiſtance ſi néceſſaire de brulots, de vaiſſeaux matelots, de vaiſſeaux ſervant d'Hôpital, & enfin de vaiſſeaux Arſénal, & qu'on ne ſe ſeroit pas contenté pour toute réponſe à mes ſollicitations d'ajouter une Frégate à mon Eſca-

dre pour répéter les signaux, s'il m'arrivoit de rencontrer l'Ennemi avant que d'avoir rejoint les vaisseaux qui étoient déja dans la *Méditerranée* ? Mais comment auroit-on pris tant de précautions, puisque j'avois été assuré avant mon départ, & par les principaux personnages de l'Amirauté, que l'Ennemi pouvoit tout au plus mettre six ou sept vaisseaux de ligne à la mer ?

Dans des circonstances aussi fâcheuses pour mon entreprise, trop peu informé du véritable état des forces de l'Ennemi pour juger de ce qui m'arriveroit, & uniquement occupé du devoir que j'avois à remplir, je pris le commandement de l'Escadre, dans l'état où l'on jugea à propos de me la donner, composée de vaisseaux qui avoient le plus grand besoin d'être carenés, & un entr'autres, l'*Intrépide*, qui avoit été déclaré incapable de retourner jamais en campagne. Ce fut avec une pareille Escadre que je fis toute la diligence possible pour me rendre dans la *Méditerranée* ; & quoiqu'on ait prétendu que j'ai perdu beau-

coup de tems à *Portſmouth*, je produirai pluſieurs ordres de la Marine par leſquels il ſera clairement démontré, que j'ai mis à la voile dès l'inſtant même que mon Eſcadre a été prête. Si l'Amirauté a expédié d'autres Commandans avant moi, ſi elle m'a contraint d'attendre, ſi elle n'a fait armer mes vaiſſeaux que les derniers, c'eſt à elle ſeule qu'il faut en demander la raiſon.

Lorſque je fus arrivé à *Gibraltar*, je reçus la nouvelle de la deſcente des François dans l'Iſle *Minorque*, & j'appris en même tems que l'Ennemi étoit en poſſeſſion non ſeulement de l'Iſle, mais même du Havre de *Mahon*, à l'exception ſeulement du Fort S. *Philippe* qu'aſſiégeoit une armée conſidérable protégée par une Eſcadre beaucoup plus forte que la mienne. Il n'y avoit perſonne à *Gibraltar* qui ne regardât *Minorque* comme perdue, & à qui il ne ſemblât impoſſible de la ſecourir. Les Ingénieurs furent eux-mêmes d'opinion qu'indépendamment des difficultés qu'apporteroit

l'Eſcadre Françoiſe à cette entrepriſe, il ne falloit point eſpérer de pouvoir débarquer des troupes dans le Port, ſi les Ennemis avoient dreſſé des batteries ſur les deux rives qui en formoient l'entrée.

J'avoue que je doutai dès ce moment-là de pouvoir ſauver *Minorque*; & ce n'eſt pas une médiocre ſatisfaction pour moi de ſavoir que les Miniſtres ſont convenus eux-mêmes, qu'à peine avoit-on eu ici la nouvelle du départ de l'Eſcadre de *Toulon*, & du débarquement des François dans *Minorque*, qu'il n'y avoit plus perſonne qui ne déſeſpérât du ſuccès de toute tentative pour la conſerver. Je ne diſſimulai point ce que je penſois à ce ſujet, dans le détail que j'envoyai de ce qui m'avoit été rapporté. On ne parut d'abord y voir que des ſentimens qui m'étoient communs avec toutes les perſonnes informées de la vérité.

Par la ſuite on a fait un autre uſage de ma Lettre : on a voulu y faire remarquer des doutes & des incertitudes qui faiſoient croire que je craignois d'être obligé de combat-

tre. Sur quelles apparences a-t-on pû appuyer un jugement qui m'étoit ſi injurieux ? C'eſt ce qu'il m'eſt bien impoſſible de déterminer, à moins qu'on n'en ait trouvé le fondement dans la déclaration que je faiſois par cette même Lettre de la réſolution où j'étois d'aller à la rencontre de l'Ennemi.

Pour qu'il n'y eût aucune des circonſtances de ma conduite qui n'eût exercé la méchanceté de mes Perſécuteurs, ils ont fait courir le bruit que je m'étois inutilement arrêté à *Gibraltar*, ſous le prétexte d'y faire de l'eau. Mais je vous demande, Meſſieurs, s'il n'étoit pas non-ſeulement à propos, mais même indiſpenſable de me munir *à Gibraltar* d'une proviſion ſi eſſentielle, puiſque le ſeul Port où mon Eſcadre pouvoit eſpérer de prendre des rafraîchiſſemens dans le cours de ſon expédition, étoit déja en la poſſeſſion d'une armée ennemie, à laquelle j'étois bien inſtruit qu'il ne manquoit rien de tout ce qui lui étoit néceſſaire? L'approviſionnement qu'on me reproche d'avoir fait à *Gibraltar* n'a

donc point été la cauſe de la perte de *Minorque* ; mais bien plutôt une des conſéquences fâcheuſes de cette perte ; & au ſurplus, vous allez voir, Meſſieurs, que je n'ai fait cet approviſionnement que pendant un tems que j'aurois d'ailleurs été obligé d'employer à exécuter une partie de mes inſtructions. Je ſuis arrivé à *Gibraltar* le deux Mai dans l'après midi ; j'en ſuis parti le huit ſuivant au matin. Pendant les cinq jours que j'y ai paſſés, j'ai communiqué au Gouverneur les ordres que j'avois de lui demander un détachement de ſa garniſon. J'ai attendu la délibération d'un Conſeil de Guerre qui s'eſt tenu le quatre. J'ai inſiſté pour obtenir un renfort qui pût compléter l'armement de l'Eſcadre de M. *Edgecumbe*, les ſecours d'hommes laiſſés par cette Eſcadre dans le Fort S. *Philippe* l'ayant conſidérablement dégarnie. L'état de ce que la garniſon de *Gibraltar* pouvoit me fournir, ne me fut remis que le ſix ; je pris ce monde à bord le ſept, jour même de l'arrivée de l'*Expériment*, & le lendemain ſeulement de

celle du *Dolphin* & du *Portland*. Il fallut armer & équiper ces vaiſſeaux, ainſi que le reſte de l'Eſcadre de M. *Edgecumbe*, ce que je fis du mieux qu'il me fut poſſible pendant un eſpace de tems ſi court ; & ſans attendre que j'eûſſe achevé ma proviſion d'eau, je partis dans la matinée du huit, quoique le vent fût Eſt, & j'arrivai le dix-neuf devant *Minorque*.

Juſqu'ici je crois avoir ſuffiſamment établi mon innocence : mais je m'attens qu'on va me demander pourquoi, arrivé enfin devant *Minorque*, je n'ai point donné à cette Iſle le ſecours à l'effet duquel j'y avois été envoyé ? A cette queſtion, Meſſieurs, voici ma réponſe : comme je n'avois point été expédié d'Angleterre avec aſſez de diligence, le débarquement des Ennemis étoit complettement exécuté lorſque j'arrivai ; & parce qu'on ne m'avoit pas donné des forces ſuffiſantes, je me trouvai trop foible pour battre les François & pour leur faire lever le ſiége. Ce n'eſt pas à moi qu'il faut demander raiſon des délais qui ont ſi

malheureuſement retardé mon expédition. On ne doit pas non plus me rendre reſponſable de la ridicule diſproportion qu'il y avoit entre la force de mon Eſcadre & l'importance de l'entrepriſe que je devois exécuter. Mais on m'objectera que rien ne m'eût empêché après l'action de livrer combat une ſeconde fois à l'ennemi & de jetter du ſecours dans la place. Je ne diſconviens point que j'aurois pû retourner à la charge, ſi j'avois été aſſez imprudent pour le faire malgré la certitude où j'étois de perdre toute mon Eſcadre ; mais je ne puis avouer avec la même franchiſe, qu'il m'eût été poſſible de débarquer des troupes dans le Port. Car je vous certifie, Meſſieurs, que même après la victoire la plus complette, c'eût été toujours une opération abſolument impraticable. Et ceux qui prétendent que j'aurois dû engager de nouveau le combat, pourroient-ils me dire en quel endroit j'aurois été chercher un aſyle pour rétablir mon Eſcadre, ſi elle eût été auſſi maltraitée dans la ſeconde action qu'elle l'avoit été dans

la premiére ? Qu'ils m'apprennent quelle ſûreté ils auroient eue de garder *Gibraltar*, ſi après avoir détruit juſqu'au dernier des vaiſſeaux qui demeuroient pour la défenſe de cette Place, les ennemis avoient été ſoudain en faire le ſiége ? Peuvent-ils ignorer que le ſoin & la garde de cette Place ne m'étoient pas moins recommandés que la conſervation de *Minorque* ?

Mais, Meſſieurs, l'infortune qui me perſécute eſt ſi acharnée à ma perte, qu'on me fait un crime d'avoir convoqué un Conſeil de guerre dans une auſſi critique conjoncture. Cependant eſt-il jamais de circonſtance où il ſoit plus néceſſaire à un Général de prendre l'avis de ſes Officiers ? Oui, je ſerois criminel d'avoir balancé ſur le parti que j'avois à prendre, ſi mes ordres euſſent été de combattre à tout hazard, & de conduire mon Eſcadre à une perte aſſurée ; mais quelque interprétation qu'on veuille donner aux ordres que j'avois, on n'y trouvera point un langage auſſi poſitif, & j'oſe dire auſſi déſeſpéré. En effet, Meſſieurs,

a-t-on jamais privé un Général d'armée de la liberté de choisir les momens & les circonstances ? Tous les partis extrêmes ne sont-ils pas également dangereux ? Et lorsqu'il n'y a rien à gagner, & qu'il y a tout à perdre, peut-on s'exposer au sort d'une bataille sans être un téméraire, un frénétique, un insensé ? C'est pour cette raison que je vous prierai, Messieurs, d'examiner avec la plus grande attention le rapport que je vous ferai de la position & des manœuvres des deux Escadres après le combat. Vous en ferez la comparaison avec les minutes du Conseil de Guerre tenu le 24 Mai à bord du *Ramillies ;* & lorsque vous aurez suffisamment pesé les délibérations prises par ce même Conseil, l'union des membres qui le composoient, leur réputation & leur caractére, je serai entiérement rassuré contre la crainte que ma conduite ne soit point irréprochable à vos yeux, puisque vous ne pourriez me condamner, sans porter le même jugement contre tous ceux qui composoient mon Conseil.

Tout ce que je vous ai allégué jusqu'ici, Messieurs, vous a été certifié par les témoins qui ont été entendus dans ma cause, & je crois que je n'ai plus rien à dire pour vous convaincre que je suis tout-à-fait innocent du premier chef de l'accusation intentée contre moi. Vous devez être persuadés à présent que je n'ai abandonné l'Isle *Minorque*, que quand il a été absolument impossible d'exécuter l'entreprise de sa défense. La Place n'a point été perdue par ma faute, puisque je n'avois pas les forces suffisantes pour la sauver. Il ne faut imputer sa perte qu'à ceux qui auroient pû envoyer dans la *Méditerranée*, & deux mois plutôt, une Escadre plus capable de se faire respecter.

On a cependant essayé, Messieurs, de me rendre de plus en plus condamnable sur cet article aux yeux de ma Nation, & on n'a point eu honte de produire dans la Gazette de la Cour des lambeaux si artificieusement arrangés d'une Lettre où je rendois de l'action le compte le plus fidéle, que je me trouvois avoir

écrit & signé mon deshonneur & ma condamnation.

L'attention que vous avez accordée, Messieurs, à la premiére partie de mon discours m'assure que vous voudrez bien écouter la seconde avec la même patience. Il s'agit à présent de savoir si je mérite ou non l'imputation du crime de lâcheté pendant le combat. Avec autant d'équité & d'amour que vous en avez pour la vérité & la justice, il n'est pas possible que vous craigniez de porter trop loin l'indulgence à mon égard, dans une cause où non-seulement ma vie, mais ce qui est encore plus essentiel pour un Officier de mon ancienneté & de mon rang, où mon honneur est si fortement intéressé. Je n'ai point envie de vous faire remarquer de quelle conséquence le jugement que vous rendrez dans l'affaire présente, pourra être pour le bien du service en général. Je serois bientôt accusé par mes persécuteurs de chercher à embarrasser vos esprits, & de vouloir les obliger à une partialité dont vous n'êtes point capables. L'article XII des Ordonnances de la

Marine, étant celui qui fixe le châtiment dont doit être puni le crime de lâcheté, eſt conçu dans les termes ſuivans :

» Toute perſonne de l'armée na-
» vale, qui par lâcheté, par négli-
» gence ou par mauvaiſe volonté,
» quittera le combat, ou ceſſera ſon
» feu, ou ne donnera pas, ou ne
» fera pas les derniers efforts pour
» prendre & couler bas chaque vaiſ-
» ſeau qu'il ſera de ſon devoir d'atta-
» quer, & pour aſſiſter & ſoulager
» chacun des vaiſſeaux de Sa Majeſté,
» qu'il ſera de ſon devoir d'aſſiſter
» & de ſoulager ; toute perſonne
» coupable d'une pareille accuſation,
» & qui en ſera déclarée convaincue
» par le jugement d'un Conſeil de
» Guerre, ſera punie de mort. «

Permettez-moi d'abord de vous faire obſerver que perſonne ne peut être condamné en conſéquence de cet article, ſans avoir été pleinement convaincu de lâcheté, de négligence, ou de mauvaiſe volonté. Car il ne ſuffit pas qu'on ait manqué d'aller ſur l'Ennemi ou de prêter aſſiſtance à quelque vaiſſeau, il

faut encore que cette faute ſoit démontrée provenir de l'une des cauſes ſuſdites, ſans quoi il n'y a point de crime. Ce ſeroit donner aſſurément trop d'étendue au ſens que porte le mot *négligence*, ſi on y faiſoit entrer toutes eſpéces d'omiſſions & de fautes. Il ne comprend ſans doute que ces fautes groſſiéres qui proviennent viſiblement ou de lâcheté ou de répugnance pour le ſervice. Toute autre interprétation de l'article que j'ai rapporté de nos Ordonnances expoſeroit le plus brave & le plus honnête homme à des châtimens d'autant plus cruels, qu'il les auroit moins mérités. Une ſimple faute de judiciaire ou le moindre défaut d'expérience ſeroit puni des peines réſervées pour les derniers crimes.

Or, comme vous êtes trop éclairés pour voir dans l'article en queſtion des diſpoſitions qu'il n'a jamais portées, c'eſt ſur ce même article que je vous prie d'aſſeoir le jugement que vous avez à rendre. Si la droiture de mes intentions eſt démontrée, ainſi que ma bravoure,

mon innocence ſera ſuffiſamment établie, quand même il reſteroit quelques doutes ſur ma capacité.

Je ne puis me diſpenſer de vous repréſenter encore, Meſſieurs, que vous ne devez vous arrêter, pour ne point vous écarter de la Loi, que ſur ma conduite pendant le tems de l'action. Les diſpoſitions que je puis avoir faites auparavant, même en les ſuppoſant répréhenſibles, ne tombent point ſous votre cenſure, elles ne peuvent être imputées qu'à un défaut de lumiéres & de capacité, contre lequel il n'eſt porté aucunes peines par l'Ordonnance. Ce n'eſt pas cependant que je me défie de la ſageſſe des meſures que j'ai priſes avant l'action, & que je cherche à les ſouſtraire à votre examen. Vous ſerez au contraire forcés de convenir, lorſque je vous aurai rendu compte de la manœuvre des deux armées navales, & de tous les accidens qui ſont ſurvenus à la nôtre & qu'on n'avoit pû prévoir, qu'aucun autre Général, dans de pareilles circonſtances, n'auroit pû mieux régler ſes opérations. Au ſurplus

vous

vous ſavez, Meſſieurs, que la conduite que j'ai tenue avant le combat, n'entre pour rien dans l'accuſation intentée contre moi.

Avant que de commencer le détail de l'action, permettez-moi encore, Meſſieurs, de vous prévenir, qu'il y a deux obſervations eſſentielles que vous ne devez point perdre de vûe. Voici la premiére. Le ſuccès d'une entrepriſe dépend autant de la maniére dont ſont exécutés les ordres donnés par le Général, que des meſures qu'il a priſes. Aucun Officier d'une Eſcadre n'a le droit de s'écarter des régles preſcrites par les Ordonnances, ou des inſtructions qui lui ont été données pour le combat. En effet ſi des ſubalternes ne veulent ſuivre que leur idée particuliére, ſi la diſcipline n'eſt point obſervée, le Général voit échouer ſes projets, & le déſordre s'introduit dans ſon Eſcadre. La ſeconde, c'eſt que l'armée navale des François ayant attendu l'attaque, il n'étoit pas vraiſemblable qu'ils vouluſſent éviter le combat, & que par

conséquent il n'étoit point néceſſaire de forcer de voiles pour tomber ſur eux précipitamment & en déſordre : méthode abſolument contraire à ce que les grands Généraux ont toujours pratiqué dans de pareilles circonſtances.

Vous allez donc apprendre, Meſſieurs, par un récit que je rendrai auſſi court & auſſi fidéle qu'il me ſera poſſible, tout ce qui a été exécuté par l'armée navale de Sa Majeſté, depuis le dix-neuf Mai mil ſept cent cinquante ſix, juſqu'au vingt-quatre ſuivant, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de cinq jours, cette Eſcadre étant à la hauteur de *Minorque* & ſous mes ordres.

On a jugé à propos de retrancher cette partie de la juſtification de l'Amiral Byng. Un court Extrait de tout ce qu'elle contient, ſatisfera peut-être autant les Lecteurs. D'abord il rend compte des diſpoſitions par leſquelles il s'eſt préparé à attaquer les François, & de la tentative inutile qu'il avoit faite, pour faire parvenir au Général Blakeney une Lettre où il lui offroit quelque renfort. Il fait enſuite heure par heure, le récit de ſa manœuvre & de ſes opérations juſqu'à l'inſtant du combat, ainſi que des

fautes commiſes pendant l'action par quelques-uns de ſes Capitaines. Il finit par un détail très-circonſtancié du mauvais état où ſe ſont trouvés, lorſque l'action a été finie, la plûpart des Vaiſſeaux de ſon Eſcadre. Enſuite de ces détails, il rapporte quelques Lettres qu'il a écrites au Sécretaire de l'Amirauté, pour demander de nouveaux témoins, & les réponſes pleines de dureté, par leſquelles on lui a refuſé cette ſatisfaction.

Je vous ai parlé, Meſſieurs, avec toute la franchiſe dont je ſuis capable & qui convient à un homme dans ma ſituation. Je ne cherche point à faire retomber ſur d'autres le blâme qu'on veut me faire porter; je ne voudrois pas imputer mal à propos la moindre faute à mes plus grands ennemis. Mais eſt-il juſte que je ſuccombe ſous la haine d'une Nation dont le jugement a été ſurpris, & n'y a-t-il pas même déja trop longtems que j'en ſupporte le poids? Pardonnez-moi donc, Meſſieurs, d'avoir occupé ſi longtems votre attention. Je ne pouvois me diſpenſer de déſabuſer la Nation ſur pluſieurs points de ma conduite. On l'avoit accoutumée à me regarder

comme l'auteur de toutes ſes diſgraces ; les fautes les plus impardonnables que puiſſe commettre un Militaire, la tache la plus honteuſe qui puiſſe ternir l'honneur d'un Citoyen, voilà ce que mes Ennemis avoient ſû lui faire enviſager en moi. J'étois à ſes yeux un criminel tout à la fois le plus odieux & le plus mépriſable. Comment n'aurois-je pas fait les derniers efforts pour la détromper ?

On ne peut me convaincre de lâcheté, & cependant j'ai été traité comme le plus lâche des hommes. Mon portrait a été ſuſpendu à une potence ; on m'a diffamé par les plus affreux libelles ; on m'a privé de mes emplois ; on s'eſt ſaiſi de ma perſonne ; on m'a fait éprouver des tr itemens inouis juſqu'alors, & enfin mes Perſécuteurs ont pouſſé leur méchanceté juſqu'à vouloir m'ôter la vie. Mais j'ai été ſupérieur à tous ces revers, & ma tranquillité n'en a point été altérée. Elle étoit appuyée ſur le témoignage de ma conſcience.

J'aurai encore quelques obſervations à vous faire, Meſſieurs, ſur les dépoſitions des témoins qui ont été entendus. C'eſt cependant une opération pour laquelle il me ſeroit néceſſaire d'employer le ſecours d'une main plus habile que la mienne & plus accoutumée à traiter des matiéres de cette importance. Mais, Meſſieurs, je m'abandonne entiérement à votre intégrité & à votre ſageſſe ; & quoique vous ſoyez mes Juges, je mets en vous la même confiance que ſi vous n'étiez ici que pour me donner des conſeils. C'eſt pourquoi je vous prie de ſuppléer à ce qui me manque de talens & d'expérience.

VOICI, Monſieur, le détail que je vous ai promis des circonſtances de l'exécution de l'Amiral *Byng*: je l'ai tiré d'une Lettre écrite de *Portſmouth*.

Le Lundi 14 Mars 1757, les Capitaines & les Officiers de chacun des vaiſſeaux qui étoient à *Spithead* arrivérent dans leurs chaloupes à

l'entrée du Havre ſur les onze heures du matin avec un détachement des troupes de la Marine ſous les armes. Ce ne fut pas ſans beaucoup de difficultés & ſans courir de grands riſques qu'ils purent parvenir juſqu'à l'endroit où étoit le *Monarque*, Vaiſſeau ſur lequel M. *Byng* a été exécuté : la mer étoit furieuſe : le vent étoit Oueſt-Nord-Oueſt, & c'étoit le tems du reflux. Il y avoit cependant un nombre preſque infini d autres chaloupes qui environnoient celles des vaiſſeaux de guerre, & tous les vaiſſeaux d'où l'on pouvoit eſpérer de voir ce qui ſe paſſeroit ſur le *Monarque*, étoient couverts de monde.

M. *Byng* ſortit à midi moins quelques minutes de la Chambre du Conſeil : ſon Aumônier & deux de ſes parens marchoient à ſes côtés : lorſqu'il fut arrivé ſur le tillac & à l'endroit marqué pour ſon exécution, il ſe mit à genoux, ſe banda lui-même les yeux d'un mouchoir, & pour ſignal en laiſſa tomber un autre à terre : la décharge fut faite

dans le même instant, & il ne donna plus le moindre signe de vie.

Ce n'étoit pas sans peine qu'on l'avoit déterminé à avoir les yeux bandés : il vouloit souffrir la mort à visage découvert : on fut obligé de lui représenter que cela pourroit ôter aux soldats de Marine chargés de son exécution l'assurance nécessaire pour le bien ajuster. La résolution avec laquelle il a marché au supplice, s'accorde très-bien avec la maniére dont il a fait connoître ses derniers sentimens dans un écrit qu'il a remis avant sa mort au Maréchal de la Cour de l'Amirauté, & dont voici la traduction.

»Je serai donc délivré dans quelques instans de l'odieuse persécution de mes ennemis ; & je n'aurai plus à craindre de nouveaux traits de leur méchanteté. S'ils peuvent jouir de quelque satisfaction au milieu des remords que doivent leur causer les outrages dont ils m'ont accablé, c'est un bonheur dont je ne leur porte point en-

vie. Toute ma consolation se renferme dans la persuasion où je suis qu'on rendra justice à ma mémoire, & qu'on ne restera point dans l'ignorance sur la vraie cause de la haine & du soulevement du peuple contre moi, ni sur les moyens qu'on a employés pour l'entretenir dans son aveuglement à mon sujet, & pour l'empêcher de cesser les clameurs par lesquelles on lui avoit fait demander ma mort. On reconnoîtra avec combien de raison je me suis regardé comme une victime destinée à soustraire de vrais coupables à l'indignation & au ressentiment d'une Nation qu'ils ont trompée & dont ils ont sacrifié les plus chers intérêts. Mais j'ai toujours par devers moi dans ces derniers momens de ma vie une satisfaction bien douce, c'est d'être assuré & par l'aveu même de mes Ennemis & par le témoignage de ma conscience, que je suis innocent des malheurs de ma Nation. Je souhaite que l'injure qu'elle me fait aujourd'hui puisse contribuer de

quelque

quelque maniére à l'avancement de ſa gloire & de ſa proſpérité ; & en même tems je perſiſte à lui demander qu'elle me faſſe la juſtice de reconnoître que j'ai rempli mon devoir autant que j'en ai été capable, & que j'ai fait tout mon poſſible pour ſoutenir l'honneur de mon Prince & pour ſervir efficacement mon pays. Je voudrois que mes efforts euſſent été ſuivis de plus de ſuccès, & je ſuis fâché que mon Eſcadre ait été trop foible pour une expédition auſſi importante que celle dont j'étois chargé.

Quant aux atteintes qu'on a portées à ma fidélité & à ma bravoure, la juſtice & la vérité m'ont aidé à les repouſſer ; & avec leur appui, j'ai triomphé de l'impoſture & de la calomnie, qui cherchoient à ternir ma réputation par les taches les plus odieuſes. Je ne défendrai point avec la même aſſurance la juſteſſe des meſures que j'ai priſes : mais quel eſt l'homme qui peut ſe répondre de ne ſe jamais tromper ? Si tout mon crime eſt donc de ce que la judiciai-

re m'a manqué ou de n'être pas du même avis que mes juges ; ſi même ce n'eſt pas tant dans ma conduite que dans le jugement qu'ils en ont porté, qu'il réſide quelque défaut de judiciaire, que Dieu leur pardonne leur injuſtice à mon égard auſſi volontiers que je le fais ; & puiſſent-ils ſe voir auſſi entiérement délivrés des remords dont ils n'ont pu s'empêcher de dire que leur conſcience étoit agitée à l'occaſion du jugement qu'ils ont rendu contre moi, qu'ils peuvent être tranquilles ſur mon reſſentiment.

Il n'y a rien de caché dans le cœur des hommes pour leur ſouverain Juge, il voit tous les motifs de leurs actions ; que ce ſoit donc lui qui prononce ſur la juſtice de ma cauſe... ſigné *John Byng*... Dans le Havre de *Portſmouth* & ſur le *Monarque*, vaiſſeau de Sa Majeſté, ce 14 Mars 1757.«

En remettant cet écrit entre les mains du Maréchal de l'Amirauté, M. *Byng* lui adreſſa les paroles ſuivantes... » Voici mes ſentimens ſur » ce qui m'arrive aujourd'hui : je dé-

» ſire qu'ils ſoient généralement con-
» nus, afin qu'on ne m'en attribue
» pas qui puiſſent être injurieux à ma
» mémoire ; je vous prie donc de
» rendre public l'écrit qui les con-
» tient. J'en ai donné une copie à un
» de mes parens «.

VOILA, Monſieur, tout ce qu'on rapporte des circonſtances de l'exécution de M. *Byng*. Il y a tout lieu de préſumer qu'elle excitera une grande fermentation dans la plupart des eſprits.

Je vais me conformer dès aujourd'hui à ce que vous déſirez par rapport aux nouvelles : je ne les réſerverai plus comme ci-devant, pour en former un ordinaire entier, & je vous les enverrai avec chacune des Lettres que j'aurai occaſion de vous écrire. J'y joindrai l'état que vous me demandez des priſes qui ſe font à la mer.

NOUVELLES DIVERSES.

ANGLETERRE.

Suite des Nouvelles concernant différentes mesures prises par le Gouvernement. V. p. 330.

Janvier..... Le Gouvernement propose un encouragement considérable à tous les volontaires du service de terre.

On fait actuellement dans les différentes Provinces d'Angleterre de nouvelles levées, pour former les seconds Bataillons qui doivent être ajoutés aux quinze Régimens d'Infanterie qui étoient dans la Grande-Bretagne en 1756. Chacun de ces bataillons sera de sept cens hommes & aura un Major pour le commander.

..... Le bruit court que le Bill pour la milice n'aura cette année aucune exécution.

..... On dit qu'il y a un projet de formé pour faire un emprunt de trois millions par annuités à 3 & demi pour 100, & que ceux qui souscriront pour 100 livres sterling, toucheront 5 livres sterling par an pendant leur vie; c'est-à-dire 5 pour 100.

Du 3 Fev..... On dit que pour remplir plus promptement la Loterie d'un million dont le Bill de création doit passer en Parlement, M. le Duc de *Devonshire* &

M. *Henri Legge* ſe propoſent d'y mettre chacun mille guinées, & *Sir Edward Walpole* cinq cens, & que M. Guillaume *Pitt* doit ſouſcrire pour une ſomme conſidérable.

..... Les Officiers qui ſont chargés de faire des recrues tant pour le ſervice de terre que pour celui de la Marine, ont reçu ordre de promettre des gratifications extraordinaires à tous ceux qui s'engageront de bonne volonté.

..... On dit que M. le Duc *de Cumberland* va paſſer en Allemagne pour y prendre le commandement d'une armée d'obſervation, & que deux mille hommes de troupes Angloiſes doivent l'y accompagner & compoſeront ſa garde. *

Les vaiſſeaux de tranſport qui paſſeront nos troupes en Amérique ont reçu ordre du Gouvernement de revenir chargés de bled.

On dit qu'on va faire par ordre du Gouvernement l'examen d'un certain marché conclu par les derniers Miniſtres pour tranſporter des troupes dans l'Amérique Septentrionale & pour y pourvoir à leur ſubſiſtance.

..... On dit qu'un riche Marchand s'eſt offert à conclure avec le Gouvernement un marché par lequel il ſe chargeoit de l'habillement des troupes, de leur ſubſiſtance &

* Il paroit que ce projet n'aura pas lieu ; on en verra les raiſons dans l'ordinaire prochain.

des remiſes d'argent à faire, à 25 pour 100 meilleur marché que perſonne ne l'a fait juſqu'ici.

On dit que quelques Officiers de nos troupes de terre vont être jugés par un Conſeil de guerre pour ne s'être pas trouvés ni rendus en tems convenable à leurs Corps, conformément aux ordres donnés à cet effet.

Les Commis des différens Bureaux des deux Secrétaireries d'Etat ainſi que de l'Amirauté, font actuellement par l'ordre de Sa Majeſté des copies ou des extraits de tous les avis reçus de France ou d'ailleurs depuis le 1 Janvier 1755, juſqu'au 1 Août 1756, concernant l'armement de Toulon, les préparatifs qui ſe faiſoient dans les autres Ports de France, la marche des troupes Françoiſes vers les côtes de ce Royaume, & le projet formé par les Ennemis d'attaquer Minorque.

Les Commis de l'Amirauté ont ordre de faire des états de tous les vaiſſeaux de guerre qui pouvoient entrer en campagne, & des copies des ordres envoyés aux Commandans de ces vaiſſeaux de mettre à la voile depuis le 1 Août 1755, juſqu'au 30 Avril 1756. Les mêmes ordres leur enjoignent de rendre compte de l'état dans lequel étoient tous les vaiſſeaux de guerre qui ſe trouvoient dans les ports de la Grande-Bretagne lors du départ de l'Amiral Byng, & du nombre d'hommes raſſemblés

ſur chacun de ces vaiſſeaux. Ils fourniront auſſi des copies de toutes les inſtructions données à l'Amiral Byng, & des lettres qu'on a reçues de lui, ainſi qu'un mémoire de l'emploi qui a été fait des vaiſſeaux de guerre depuis le 1 Octobre 1755, juſqu'au 6 Avril 1756, & un état tant du nombre d'hommes retirés à l'Amiral Byng, lorſqu'il eut pris le commandement de l'Eſcadre, que du nombre de ceux qu'on lui donna pour la compléter & qu'on avoit enlevés de deſſus différens vaiſſeaux.

On a pareillement demandé au Bureau de la guerre des copies de tous les ordres donnés depuis le 30 Août 1755, juſqu'au 30 Avril 1756, aux Officiers des Régimens en garniſon à Minorque de rejoindre leurs Corps dans cette Iſle, & en même tems un état du nombre d'hommes effectifs, & de la quantité de proviſions & de munitions de guerre qui étoient dans le Fort St. Philippe le 8 Avril 1756.

..... Les équipages de M. le Duc de *Cumberland* & des autres Officiers ſont tous prêts à être embarqués ſur le premier avis.

..... On dit qu'il ſera fait pour le Roi de Pruſſe un emprunt qui tiendra lieu des hommes qu'on auroit pu lui fournir.

..... On parle de faire paſſer ſix mille hommes des troupes de la Grande-Bretagne dans l'Electorat d'Hanovre. *

* Autre projet auquel il paroit qu'on ne ſonge plus; l'ordinaire prochain en contiendra les raiſons.

On dit que les premiers bataillons de chacun des trois Régimens des gardes à pied iront en Allemagne.

On observa le onze Février dans toute la Grande-Bretagne un jeûne solemnel, pour obtenir de Dieu qu'il lui plaise de répandre ses bénédictions sur le Royaume.

MARINE.

Différentes nouvelles de projets & d'opérations, depuis le 25 Décembre 1756.

Suite de la page 351.

De Newcastle.... Sur les représentations faites aux Lords de l'Amirauté par les Sieurs George *Bowes*, Mathieu *Ridley*, & John *Tempest*, on a mis en station sur ces côtes trois chaloupes de guerre qui croiseront entre *Holy-Island* & *Orford-Ness*.

On a ordonné de tenir un train d'artillerie en état d'être embarqué incessamment.

De *Portsmouth* le 29... L'Amiral *West* a arboré son Pavillon sur le *Magnanime* & il doit partir * Dimanche au plutard quelque tems qu'il fasse. Les vaisseaux de son Escadre, sont l'*Invincible* Amiral *Norris*, le *Namur*, le *Torbay*, & le *Medway* : on ne sait point où il va; mais il est certain qu'il est chargé d'une expédition importante.

* Il n'est cependant parti qu'un mois après.

De *Margate* du même jour..... Hier ſur les deux heures du matin, un exprès apporta l'ordre à la chaloupe le *Wolf* de partir en toute diligence pour ſa croiſiére ; ce qu'elle exécuta à l'inſtant. On dit qu'on a en même tems donné ordre à tous les Bâtimens légers armés en courſe de ſortir des *Dunes* pour croiſer à la hauteur de *Dunkerque*, de *Calais*, & de *Boulogne*, ſur pluſieurs Corſaires François qui viennent de ſortir de ces différens Ports.

Le 11 *Janvier* 1757..... On a publié une proclamation dont l'objet eſt d'encourager les matelots à ſe mettre au ſervice, & de découvrir ceux qui ſe tiennent cachés : on y accorde une amniſtie juſqu'au 10 Février, on y promet des récompenſes aux dénonciateurs & des gratifications aux gens de bonne volonté.

Le 20..... Aujourd'hui on a embarqué pour les Iſles de *Jerſey* & *Guerneſey* une très-grande quantité d'artillerie & d'autres munitions de guerre.

Le 25..... Les Lords de l'Amirauté donnent avis à tous les Lieutenans de la flotte de Sa Majeſté qui ne ſont pas actuellement employés, qu'ils ayent à informer les Bureaux du lieu de leur domicile actuel, ainſi que des raiſons qu'ils ont eues pour ne pas demander du ſervice dans les circonſtances préſentes, ſous peine pour ceux qui n'auront pas ſatisfait à cette injonction, d'être rayés du contrôle.

Le 27..... Hier on arrêta pluſieurs vaiſſeaux au ſervice du Gouvernement pour tranſporter des munitions navales à *Gibraltar* & aux Iſles de *l'Amérique*.

Le premier Fév. ... Le Gouvernement a pris à ſon ſervice une partie des *Flibots* de la Compagnie de la pêche du Hareng.

L'Amiral *Weſt* étoit encore à l'ancre hier matin ; mais ſur le midi il reçut des ordres pour appareiller à l'inſtant. Il mit en conſéquence à la voile *, & il n'eſt reſté que l'*Invincible* auquel il faut un nouveau gouvernail.

On mande de *Chatham* que les Lords de l'Amirauté viennent de donner des ordres à pluſieurs perſonnes de *Londres* & du chantier de *Chatham* de ſe rendre inceſſamment à Douvres, & de lever un plan exact du Havre de cette ville à l'effet de diſpoſer ce Port de façon que de petits vaiſſeaux de

* Voici les noms & la force de ſes Vaiſſeaux d'après les gazettes Angloiſes.

Le *Magnanime*, 70 canons.. le *Namur*, 90.. le *Torbay*, 80.. l'*Eſſex*, 64. le *Chiſcheſter*, 66.. l'*York*, 60. le *Medway*, 60. l'*Aigle*, 60.. le *Cambridge*, 80.. l'*Invincible*, 80 le *Prince Frederic*, 70.. le *Swiftſure*, 64.. la Chaloupe de guerre le *Hornet*, 12. *N. B.* L'Invincible n'étoit point encore rétabli le 26 Mars.

N B. On vient d'apprendre par les Gazettes Angloiſes du 29 Mars, que les Vaiſſeaux le *Magnanime*, le *Namur*, le *Torbay* & l'*Eſſex* ſont rentrés à Portſmouth, & qu'il eſt rentré deux ou trois autres Vaiſſeaux de la même Eſcadre à Plymouth, & que toute l'Eſcadre n'avoit pas fait une ſeule priſe depuis qu'elle étoit dans le Golfe.

guerre puiſſent y entrer & y prendre le radoub afin d'être plus à portée de croiſer dans le détroit qui ſépare la France de l'Angleterre. Les mêmes Lords ont auſſi ordonné d'obſerver s'il ſeroit poſſible de faire à *Deal* une jettée ou un Havre qui pût contenir de gros vaiſſeaux. On ajoute qu'un Officier du Bureau du Génie travaille depuis neuf ans au plan d'un Havre magnifique qu'on projette de conſtruire ſur la plage de *Deal* : que ce Plan a été approuvé par les Pilotes de *Deal* ; & qu'on ſe flatte d'en retirer d'auſſi grands avantages pour la Grande-Bretagne que les François peuvent en retirer de Dunkerque.

..... On parle de l'armement d'une Eſcadre conſidérable avec laquelle on ſe propoſe de faire une puiſſante diverſion dans le *Canada*. Cette Eſcadre ſera compoſée de ſeize vaiſſeaux de ligne, & elle portera douze mille hommes de débarquement ; elle ſera ſous les ordres de l'Amiral *Knowles*.

... Pluſieurs vaiſſeaux doivent inceſſamment mettre en mer pour une expédition importante, mais on ne ſait point poſitivement leur deſtination.

Du 5..... Par une proclamation publiée Vendredi dernier le Roi a prorogé du 10 courant au 10 du mois prochain incluſivement la gratification promiſe à ceux qui entreront de bonne volonté au ſervice de la Marine, comme auſſi l'amniſtie pour tous les déſerteurs qui reviendront avant ledit terme preſcrit.

L'Amiral *Boſcawen* eſt parti de Londres le 4 pour *Portſmouth* ; on dit que c'eſt pour quelques affaires d'importance.

On dit que le Lord *Blakeney* va être chargé d'une expédition importante.

Le nombre des tranſports que Sa Majeſté a actuellement à ſon ſervice, ſe monte par évaluation au port de ſeize mille tonneaux.

On aſſure qu'outre les troupes qui ont déja été accordées pour le ſervice de la marine pendant l'année courante, on en doit lever encore un nombre plus conſidérable pour le Printems prochain, ſans compter les ſoldats de marine. Les Officiers des recrues qui ſont déja faites, ont ordre de ſe rendre à leurs quartiers reſpectifs ſur le premier avis qu'ils en auront.

Du 8 ..... On aſſure que d'ici au 15 du mois prochain trois armées navales ou Eſcadres auront appareillé des Ports de la Grande-Bretagne.

On dit que les troupes deſtinées à paſſer en Amérique, y ſeront convoyées par ſeize vaiſſeaux de guerre.

On dit que l'Amiral *Boſcawen* eſt allé à *Portſmouth* pour faire diſpoſer une flotte qui doit bientôt mettre en mer & qu'on deſtine à une expédition importante.

Pluſieurs vaiſſeaux Marchands ont été loués pour le ſervice du Gouvernement, & ils doivent ſervir à conduire les nouvelles proviſions qui ſont néceſſaires pour

équiper & pour avitailler les vaiſſeaux de Sa Majeſté qui ſont à *Chatham.*

Du 12 ..... Le reſte de l'artillerie ſera embarqué Lundi & Mardi, & les vaiſſeaux de tranſport ont reçu ordre de ſe rendre au plutôt en Irlande pour prendre les troupes à bord. Ils y ſeront joints par l'Eſcadre qui doit les convoyer.

Du 15..... On a reçu des lettres de *Portſmouth* par leſquelles on apprend qu'une Eſcadre de douze vaiſſeaux de guerre a ordre de ſe tenir prête à appareiller ſur le premier avis pour une certaine expédition, & qu'on y joindra pluſieurs vaiſſeaux de force actuellement à *Plymouth.*

Du 17..... Quelques perſonnes qui prétendent être inſtruites des projets qui ſont ſur le tapis, nous promettent de grandes choſes pour la campagne prochaine. A les entendre il y a déja deux cens ſoixante & dix matelots d'embarqués à *Woolwich* pour l'Irlande. Ces matelots doivent ſe joindre à ſix mille hommes de troupes réglées qui vont être tranſportés d'Irlande en Amérique ſous l'eſcorte de ſeize vaiſſeaux de ligne commandés par le Contre-Amiral *Holburn* qui dans peu de jours ſera élevé au rang de Vice-Amiral. Ces mêmes perſonnes nous aſſurent auſſi que l'Amiral *Smith* ſera envoyé dans la Méditerranée avec une Eſcadre de vingt vaiſſeaux de ligne, & qu'un train d'artillerie ſuffiſant eſt déja parti pour cette deſtination, ſous l'eſcorte du vaiſſeau de guerre le

Berwick. Cette Eſcadre ſera employée à chaſſer les François de la *Corſe*, & les peuples de cette Iſle, s'il eſt poſſible de les engager à une expédition hors de chez eux, nous prêteront leur aſſiſtance pour reprendre *Minorque*. On ajoute à tout cela que les Amiraux *Boſcawen* & *Weſt* auront tour-à-tour le commandement de l'Eſcadre du Golfe de *Biſcaye*.

Du 3 Mars..... Le bruit court qu'une flote de trente-ſix vaiſſeaux de ligne ſans compter les frégates, &c. doit faire voile ce Printems pour la Méditerranée. On prépare avec la plus grande diligence un train d'artillerie pour cette flote, & l'on dit auſſi que l'on y embarquera un corps conſidérable de troupes de débarquement.

..... On parle d'envoyer un renfort de vaiſſeaux à la *Jamaique* pour y former une Eſcadre de huit vaiſſeaux de ligne.

..... Le Roi a ordonné que la gratification de trois livres ſterling accordée à tout matelot bien inſtruit, & celle de trente ſch. à tout matelot ordinaire, ſeroient continuées juſqu'au 12 Avril prochain.

..... On dit qu'il eſt arrivé un exprès à *Portſmouth* pour empêcher le départ de la flote des marchands juſqu'à ce qu'il y ait un plus grand nombre de vaiſſeaux de guerre en état de les eſcorter ; & que cet ordre a été donné ſur l'avis qu'il étoit ſorti une Eſcadre de Breſt.

L'Amiral *Weſt* ayant toujours été indiſ-

posé depuis son départ, a demandé à être rappellé: c'est la raison pour laquelle l'Amiral *Broderick* vient de partir pour le relever.

On parle de donner une Escadre à commander au Capitaine *How*. L'expédition dont il sera chargé est tenue secrette. *

Nouvelles de Gibraltar & de la Méditerranée.

Depuis le premier Janvier.... Extrait d'une Lettre de Livourne.

Notre Commerce est totalement ruiné, les François ne laissent échaper aucun de ceux de nos vaisseaux qui osent aller plus haut que Gibraltar, parce que nous n'avons pas un seul vaisseau de guerre d'ici à Smirne qui puisse nous protéger, ce qu'on ne sauroit voir sans une surprise extrême, puisqu'il ne faudroit que deux vaisseaux de

* Voici un article assez curieux de *Westminster Journal* du 26 Mars. Il peut très-bien servir de note ici pour réduire sous un juste point de vue l'éblouissant étalage que les Anglois font de leurs armemens.

Westminster-Journal 26 Mars 1757, nouvelles de l'Europe.

On fait sonner bien haut en Angleterre les grands préparatifs qu'on y fait pour envoyer des Escadres puissantes dans toutes les parties du monde; mais il y a des gens qui croyent qu'aussitôt que l'affaire des nouveaux *Bills pour l'argent*, sera terminée; une grande partie de celle des Escadres sera remise de côté, comme s'il n'en avoit jamais été question.

20 canons pour diſperſer tous les Corſaires François qui croiſent dans ces parages. Les Etrangers ne diſſimulent point qu'ils ont pour nous le plus parfait mépris. De cent vaiſſeaux, il en arrive à peine ici un ſeul. Les Ports de Marſeille & de Toulon regorgent des priſes faites ſur nous par les François.

De Madrid le 18 Janv..... Sur la nouvelle que quelques vaiſſeaux Anglois ont viſité des vaiſſeaux Eſpagnols ſur l'Océan, & que ſous divers prétextes ils commencent à interrompre notre navigation, pluſieurs vaiſſeaux de guerre ont reçu ordre de ſe tenir prêts à mettre en mer pour protéger notre Commerce.

On a reçu avis que les vaiſſeaux de Sa Majeſté le *Berwick* & l'*Antelope* partis de Londres étoient arrivés à Gibraltar.

D'Eſpagne le 8 Fév..... L'Amirauté ayant été informée que les Anglois perſiſtoient toujours à viſiter les vaiſſeaux Eſpagnols, & à interrompre & troubler la navigation & le commerce de cette Nation, les ordres qui avoient été donnés pour déſarmer les vaiſſeaux de guerre Eſpagnols ont été retirés, & on attend avec impatience les derniéres réſolutions de la Cour.

Morts remarquables.

Suite de la page 346.

Du 5 Fév..... Ce matin eſt décédé le Lord *Walpole* l'un des * *Contrôleurs* de l'Echiquier. Il ſera remplacé par le Lord *Waldgrave*.

Il avoit été en 1707 premier Sécretaire de M. Henry *Boyle* (depuis nommé Lord *Carleton*, lorſqu'on l'éleva à la dignité de Chancelier de l'Echiquier.) L'année ſuivante il alla en Eſpagne en qualité de Sécretaire d'Ambaſſade avec le Général *Stanhope* : il fut enſuite Sécretaire du Lord Vicomte *Townshend* Ambaſſadeur à la Haye : & il fut employé en cette qualité aux négociations de paix à la *Haye* & à *Gertruydenbergh* : lors de l'avénement de George I. il étoit principal Sécretaire du Lord Wicomte *Townshend* premier Sécretaire d'Etat : en 1715, il fut envoyé en Hollande avec une commiſſion pour négocier le traité de la Barriére, & en conſéquence de ce Traité pour demander aux Etats Généraux les troupes qui avoient été ſtipulées pour ſecourir la Grande-Bretagne pendant les révolutions intérieures dont elle étoit agitée, & ces troupes lui furent accordées : en 1720 il fut fait Sécretaire d'Etat en Irlande : &

* Il y a quatre Officiers de ce nom dans l'*Echiquier*. Leur fonction eſt de recevoir les deniers qu'on y apporte, & de faire tous les payemens dont eſt chargée cette eſpéce de Chambre du Tréſor.

en 1721 Sécretaire de la Tréſorerie : peu de tems après il fut envoyé à la Cour de France pour y négocier des affaires très-importantes ; & en 1724 il fut déclaré Ambaſſadeur Extraordinaire à la même Cour, où il réſida pluſieurs années ; en 1728 Sa Majeſté le nomma Second Plénipotentiaire au Congrès de Soiſſons : en 1730 il entra dans le Conſeil Privé : en 1734 il fut envoyé auprès des Etats Généraux en qualité d'Ambaſſadeur & Miniſtre Plénipotentiaire : après quoi il fut fait l'un des *Contrôleurs* de l'Echiquier : enfin après avoir paſſé avec autant de ſuccès que d'habileté & de diſtinction par tous les grades du Miniſtére, après avoir eu Séance à la Chambre des Communes dans tous les Parlemens qui ſe ſont aſſemblés depuis la réunion de l'Ecoſſe à la Grande-Bretagne ; après avoir été le Protecteur des Manufactures & des négocians, & le Conſeil des Miniſtres d'Etat, il fut l'année derniére décoré par S. M. de la dignité de Pair ſous le titre de Lord *Walpole*, Baron de *Wolterton* en *Norfolk*, auxquelles dignités & titres a ſuccédé M. Horace (actuellement Lord *Walpole*) aîné de ſes quatre fils, membre du Parlement actuel pour le Bourg de *Lynn Regis*, & qui a épouſé Demoiſelle Rachael *Cavendish*, Sœur du Duc de *Dévonshire*. Feu M. *Walpole* a laiſſé trois Filles qui ne ſont point mariées ; il avoit épouſé en 1720 une Fille du Lord Petter Lombard.

Prises faites à la mer, tirées des Gazettes Angloises du 1 *au* 10 *Mars* 1757.

VAISSEAUX ANGLOIS.

Noms des Vaisseaux.	*Lieu de leur départ.*	*Lieu de leur destination.*	*Conduits à*
Le Blackjoke..	Londres	Barbades.	La Martinique.
Le Hardy	Terreneuve . . .	———	S. Malo.
Un Vaisseau. . .	Sunderland . . .	———	———
La Comtesse de Murrey	Dundee	Bilboa.	Boulogne. Pris par le *Procureur*.
La Caroline . . .	Bristol.	Jamaique. . . .	Granville.
Les deux Freres.	Sunderland. . .	Hollande. . . .	Calais.
L'Anne Catherine	Yarmouth. . . .	———	Marseille.
Le Guillaume. .	Yarmouth. . . .	———	Marseille.
Le Seville. . . .	Yarmouth. . . .	Naples.	———
La Diane. . . .	Yarmouth. . . .	Gênes.	Marseille.
Le Claret. . . .	Saloe.	Londres. . . .	Marseille.
La Vierge de Montanegra. . .	Messine.	Londres.	Marseille.
La Rebecca. . .	Caroline.	Hull.	Boulogne.
La Marie. . . .	New-York. . .	Londres. . . .	———
Le Jean & Marie.	Sandwich. . . .	Newcastle. . . .	Rançonné par le *Bart* de Calais.
Le Jean & Marie.	Little Hampton.	Londres. . . .	Boulogne.
L'Elisabeth. . .	Gibraltar. . . .	Isles Angloises de l'Amérique.	La Martinique.
La Petronelle. .	———	———	Dunkerque.
La Marguerite.	Liverpool. . .	Londres. . .	———
L'Espérance. . .	Yarmouth. . .	———	Rançonnés par le *Procureur* de Boulogne.
Le Change. . .	———	———	
La Christine. .	———	———	
La Marie Anne.	Cadix.	Dublin. . . .	Rançonné.
L'Afrique. . . .	Plymouth. . . .	Venise. . . .	Bayonne.

Noms des Vaisseaux.	*Lieu de leur départ.*	*Lieu de leur destination.*	*Conduits à*
L'amitié. . . .	S. Lucar. . .	Dublin.	Granville,& pris par le *Machault.*
La Providence.	Caroline. . . .	Londres. . . .	
Le Brillant. . .	Nouvelle York.	Londres. . . .	
La Spéculation.	Falmouth. . . .	Livourne. . . .	Marseille.
La France. . .	Irlande.	———	Granville,& pris par le *Machault.*

VAISSEAUX FRANÇOIS.

Un Corsaire. . .	Havre de Grace.	———	Pris par le Vaisseau de guerre le *Lym.*
Un Brigantin. .	Guadeloupe. . .	Nantes. . . .	Falmouth,& pris par le Corsaire l'*Aigle.*
Une Chaloupe. .	Cherbourg. . .	Rouen.	Portland.
Un Corsaire. . .	———	———	Pris par la Chaloupe de guerre le *Badger.*
Le Montrosier, Corsaire. . . .	La Rochelle. . .	———	Pris par le Vaisseau de guerre le *Tartare.*
Le Procureur, Corsaire. . . .	Boulogne. . . .	———	Yarmouth, & pris par la Chaloupe de guerre le *Grampus.*

Je suis, &c.

A Londres ce 15 Mars 1757.

P. S. Les nouvelles de l'Amérique pour l'ordinaire prochain.

Fin du premier Volume.

- 30379 -

E757
G327e
V. 1